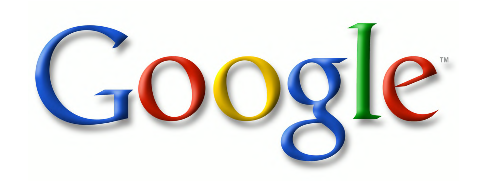




HISTOIRE LITTERAIRE.

HISTOIRE LITTERAIRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

PAR

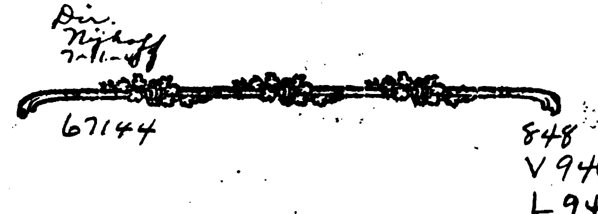
MR. LE MARQUIS DE LUCHET, Jean Pierre Louis de la Roche du Maine



TOME II.

A CASSEL,

IMPRIMÉ CHEZ P. O. HAMPE. 1780.



LETTRE
A
MADAME LA COMTESSE
DE ****,

MADAME,

Non, Madame la Comteſſe, je ne défends aucune des Critiques que Vous m'avés fait l'honneur de m'adreſſer, & je paſſe condamnation ſur la négligence & l'inégalité de mon ſtile. Vous le ſavés je n'ai jamais cultivé les Lettres que pour remplir ces vuides immenſes qui ſe trouvent dans la vie ſociale. Né avec peu d'imagination, & un eſprit ordinaire, je ne

ſais trop comment la Littérature eſt devenue pour moi un beſoin, & j'expliquerai moins encore, comment j'ai eu l'imprudente hardieſſe de donner un ouvrage auſſi volumineux que *l'Hiſtoire littéraire de Monſieur de Voltaire.*

A l'époque où j'ai voulu mettre quelqu'ordre dans des matériaux ramaſſés depuis longtems, je me ſuis trouvé accablé d'affaires fort étrangeres aux beaux Arts. J'ai dû me partager, écrire à la hâte, & demeurer au deſſous de moi même. Il me reſtoit le parti de ſupprimer mon travail, mais je l'avois annoncé, & je craignois un reproche d'inconſéquence. D'ailleurs je me ſuis flatté que n'ayant nulle eſpèce de prétention, on adoucira peut-être la ſévérité

avec laquelle on juge les aſpirans au Temple de la Gloire.

Vous dites que j'aurois dû répandre dans le cours de cette Hiſtoire plus de ces Anecdotes que Vous avés vû dans mes Mémoires, & qui Vous ont paru ſi intéreſſantes. Voici la raiſon de mes économies dans ce genre. J'ai voulu peindre un homme extraordinaire, montrer ſurtout l'influence qu'il a eue ſur ſon ſiècle, faire l'Hiſtoire de ſon eſprit plûtôt que de ſa perſonne. Les Anecdotes amuſent, mais n'élevent pas l'imagination, & celui qu'on peint avec des petits traits ne paroît pas toûjours fort à ſon avantage. D'ailleurs aſſez de gens en conſultant le goût du ſiècle ſuppléeront à ma ſtérilité volontaire.

Vous auriés aussi supprimé quelques réflexions un peu hardies. Je n'ai pas, Madame, souscrit à Vos idées sur cet article, parceque cette liberté de penser ne semble extraordinaire, que lorsqu'on la compare à la timide prudence de beaucoup d'Historiens, mais elle ne sauroit nuire au bon ordre. Observés, s'il Vous plaît, que je n'érige pas ma façon de saisir les objets, en principes; je la présente sans vue de faire des Proselytes, & moins encore avec l'arriere projet de détruire ce qui existe. Tout homme qui écrit doit obéir à sa pensée; s'il se laisse enchaîner par l'opinion d'autrui, on le lit sans intérêt, ou plûtôt on ne le lit plus.

Cette Philosophie cependant que Vous proscrivés, empêcheroit, si

elle étoit répandue ſur la terre, des abus ſans nombre. Une multitude inſenſée ne s'atroupperoit pas, la flamme à la main, pour piller la Chapelle d'un Miniſtre étranger comme nous venons de le voir à *Londres*; la plûpart des Puiſſances de l'Europe ne couvriroient pas les mers de leurs vaiſſeaux, parcequ'une Nation veut en ſubjuguer une autre; & lorſque la raiſon paroît vouloir faire entendre ſa voix, que ne dit-elle pas contre les hoſtilités imprudentes, cauſes premieres d'une guerre cruelle, ſoudoyée par la ſueur du Peuple des campagnes.

Le petit ouvrage que Vous m'adreſſés, Madame, eſt en effet de Mr. Mr. de *Voltaire*. Il avoit un peu d'humeur en quittant *Potzdam* en 1753.

& le Bel-eſprit ne font encore qu'une médiocre ſenſation ſur la plûpart des perſonnes. Vous laiſſés Vos Savans & Vos Ecrivains dans une eſpèce d'oubli, ou Vous les eſtimés de loin, & ne les connoiſſés que par leurs livres. C'eſt renoncer à l'une des plus grandes douceurs de la Société. Car un homme vraiment inſtruit, qui mêle dans le cours d'une converſation facile des idées heureuſes à des reſſouvenirs curieux, Vous donne à chaque inſtant le plaiſir de l'entendre & le plaiſir plus vif encore de briller Vous même. C'eſt fort bien fait d'écrire un beau livre, mais nous avons des Bibliotheques immenſes, & les plus grandes villes renferment tout au plus ſix ou ſept perſonnes qu'on déſire de rencontrer, & qu'on craint de perdre. Les gens du

monde ſont trop peu inſtruits pour n'être pas dans la monotone néceſſité de ſe répéter ſans ceſſe : les gens de Lettres ont trop peu d'uſage pour jetter ſur leurs connoiſſances la parure qui en cache la péſanteur. Un commerce ſuivi, détruit inſenſiblement la frivolité des uns & la roideur des autres. Ceux-ci s'apperçoivent enfin, que dans leurs plaiſanteries ſur la légereté de l'eſprit françois, ils confondent la ſuperficialité avec l'Art aſſez difficile de ſuppléer à ce qui manque, par l'eſprit d'autrui, ſans qu'on réconnoiſſe à chaque inſtant les emprunts & les réminiſcences.

Je ne ſais, Madame la Comteſſe, ſi j'ai ſuffiſamment éclairci Vos doutes, mais il me reſte encore le point le plus important à remplir, c'eſt de

Vous remercier de toutes les chofes honnêtes qui accompagnent Vos obfervations. Tout homme délicat eft fenfible aux louanges, mais on l'eft doublement à celles des femmes qui ont un tact fi jufte, & l'expreffion enchantereffe. Mon Héros que je n'oferois jamais nommer mon modele, conferva toute fa vie des liaifons avec Votre fexe. Madame la Marquife de *Ruppelmonde*, Madame de *Fontaine-Martel*, Madame la Maréchale de *Villars*, Madame la Maréchale de *Richelieu*, Madame la Marquife du *Chatelet*, Madame la Margrave de *Bareuth*, Madame la Ducheffe du *Maine*, l'honorerent de leurs fuffrages, & lui permirent de les faire fervir à fa gloire. Pour y mettre le comble, je rappellerai furtout la protection d'une Souveraine uni-

que, dont les mains ſoutiennent avec tant de force les rênes d'un ſi vaſte Empire, & qui après s'être fait reſpecter de ſes voiſins, paroît au milieu de l'Europe pour pacifier les Nations, ou protéger la liberté des mers. On voit ordinairement les Princes ſe réunir par des Traités, pour aſſurer le ſuccès de leurs armes: nous venons de voir une Conféderation d'une nouvelle eſpèce, qui n'a pour but que la tranquillité générale, & l'harmonie entre les Puiſſances maritimes. La *Sémiramis* du Nord, au milieu des ſoins d'une auſſi glorieuſe adminiſtration, trouvoit du tèms pour s'entretenir avec le Philoſophe de *Ferney*, & daigna regretter ſouvent que le grand âge de cet homme rare ne pût franchir l'immenſe in-

tervalle qui ſépare le *Rhône* & la *Newa.*

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MADAME LA COMTESSE

Votre &c.

HISTOIRE



HISTOIRE LITTERAIRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

l'an 1753.

Lorsque des évenemens pareils à ceux que nous avons racontés dans le Volume précédent, arrivent à des hommes célebres, les papiers publics s'en saisissent & les trompettes de la renommée les répetent dans l'Europe de cent façons différentes. Mr. de *Voltaire* laissa ce vain murmure se perdre dans la foule des bruits de ce genre, & il s'arrêta à *Mayence*, où le besoin de *secher ses habits mouil-*

lés du naufrage, comme il disoit en plaisantant, l'obligea de rester trois semaines. La bienfaisante maison de *Stadian* voulut envain l'arracher de sa solitude, il demeura presque toûjours renfermé, roulant dans sa tête les moyens d'obtenir justice, continuant, par habitude du travail, les *Annales de l'Empire*, & revoyant une nouvelle Edition de ses Oeuvres que venoit de faire le Libraire *Walther* de *Dresde*. (*)

Il fût ensuite à *Manheim*; & si quelque chose avoit pû effacer de sa mémoire les traces de ses malheurs récents, c'eut été l'accueil flatteur qu'on lui fit à cette Cour brillante,

---

(*) Elle étoit en sept Volumes in 8vo. Beaucoup de fautes se joignant à un extrême abus de la nouvelle orthographe, rendirent cette entreprise presque inutile aux Lettres & aux Bibliótheques.

qui s'eſt toûjours diſtinguée par le choix des perſonnes qui la compoſent, par ſa politeſſe envers les étrangers, & par des fêtes agréables & bien ordonnées. L'Electeur palatin étoit à ſon Château de *Schwetzingen*, lorsque Mr. de *Voltaire* eut l'honneur de lui être préſenté. C'eſt dans ce charmant ſéjour qu'on mit tout en uſage pour le diſtraire, ſans attenter cependant à cette liberté précieuſe, toûjours néceſſaire au génie, mais plus indiſpenſable encore pour une amé que le chagrin a nouvellement bleſſée. Dans l'intervalle que laiſſoient les plaiſirs, les Souverains recherchoient ſa converſation, avec cette affabilité encourageante qui accompagnoit toûjours leurs faveurs; & dépouillant dans des entretiens familiers l'éclat de leur rang, le mettoient à portée d'admirer l'eſprit &

le goût, réunis à la puiſſance & à la grandeur. Il parcourut avec attention tout ce que l'Electeur a fait dans ſa Réſidence pour les Arts utiles; monumens précieux, qui atteſteront à la poſtérité, que la bienfaiſance & la juſtice n'étoient pas ſes ſeules qualités.

1753. Il quitta *Manheim* pour *Strasbourg;* où ſes amis, conſultant ſes goûts plûtôt que leurs intérêts, lui propoſerent une maiſon hors de la ville. Il les y recevoit volontiers, mais ne la quittoit gueres que pour Madame la Comteſſe de *Lutzelbourg* dont le mérite & la raiſon rehauſſoient encore les agrémens.

Toûjours occupé des *Annales de l'Empire*, il voyoit très ſouvent le célebre *Schöpflin*, & trouvoit dans ce ſavant Hiſtorien des ſecours, pour faire diſparoître d'un ouvrage travail-

lé au milieu de tant de contrarietés, les tâches inſéparables de la précipitation.

Les critiques ſéveres de ce morceau d'hiſtoire ont ignoré ſans doute, que Mr. *Schöpflin* partageoit les reproches qu'ils adreſſoient à l'Auteur, puisque celui ci lui remettoit ſes cahiers à meſure qu'il les compoſoit. D'ailleurs il n'eſt pas aiſé de ſe perſuader, que ce Savant eut laiſſé autant d'imperfections dans un livre, que ſon frere devoit imprimer pour ſon compte, ſans faire mention de l'attachement & de la réconnoiſſance qu'il devoit à Mr. de *Voltaire* pour un ſervice important rendu alors à ce même frere, établi à *Colmar*.

Son bienfaiteur voulant ſuivre lui même ſes opérations typograghiques ſe rendit auprès de lui, & accepta un appartement chez Madame *Gall*,

dont la tournure d'eſprit vive, pétulante, & ſans prétention, convenoit infiniment à un homme, qui recherchoit la ſocieté pour ſe délaſſer de ſes travaux. La ſituation de la ville lui plût au point, qu'il prit la réſolution de ſe fixer aux environs.

Il avoit déja propoſé des arrangemens au Duc de Wirtemberg, pour tenir de lui à titre d'Emphiteoſe un vieux château ſitué à *Horbourg*. Décidé à le remplacer par une maiſon ſuperbe, *Horbourg* ſeroit devenu ſans doute ce que depuis à été *Ferney*, ſans un Jéſuite, dont les mouvemens clandeſtins le menaçoient de nouvelles inquietudes. Il s'apelloit le Pere *Crouſt*, frere du Confeſſeur de Madame la Dauphine. On intéreſſa la Religion de cette Princeſſe, très pieuſe, en faveur des habitans de *Colmar*, dont les principes de Mr. de

Voltaire auroient pû altérer l'extrême ſimplicité. Le ſéjour qu'il y fit dura plus d'un an; interrompu ſeulement par une viſite à *Dom Calmet* Prieur de l'Abbaye de *Senones*. Il avoit connu ce ſavant Religieux pendant ſon ſéjour à *Cirey*. Après avoir rendu juſtice à ſes profondes connoiſſances, il le louoit ſurtout de l'exacte impartialité qui accompagnoit ſa plume. Il n'omettoit rien, le bien & le mal, le pour & le contre. Mr. de *Voltaire* le conſultoit, profitoit d'une bibliotheque aſſez bien fournie dans la partie de l'hiſtoire, & employoit le loiſir des jeunes moines à lui faire des extraits. Il mangeoit au refectoire, & ſe mit un jour à la ſuite d'une de leurs proceſſions; comme il étoit foible il s'appuyoit ſur ſon Secrétaire qui étoit proteſtant. Le Marquis *d'Argens*, devant qui on

racontoit cette anecdote, dit, que c'étoit la premiere fois qu'on avoit vû l'incrédulité s'appuyant ſur l'héréſie, marchant à la ſuite du Papisme.

Ce fût à *Colmar* qu'il fit la connoiſſance de ce Pere *Adam*, dont on a trop ſouvent parlé, pour que nous puiſſions nous diſpenſer de dire ce que c'étoit. Un de ces hommes, qui n'ont ni aſſez de qualités eſtimables ou utiles, pour avoir droit à des égards ſoutenus ; mais auſſi qui ne ſont pas aſſez bornés, ou aſſez génants, pour devenir abſolument incommodes. Il avoit été Moine, de là le goût des tracaſſeries ; Régent de College, de là des reſtes de pédantisme ; empreſſé de plaire à Mr. de *Voltaire*, de là les querelles avec l'Evêque *d'Annecy*. Sur la fin de ſes jours, il n'avoit ni la ſoupleſſe d'un

Jésuite, ni le zéle d'un Prêtre, ni la force de resister aux humiliations. On l'avoit pris pour rien; on le renvoya avec dix Louis, & on ne lui fit nulle injustice. Ces prétendues confessions, ces représentations morales, qui ont fait le cadre de quelques mauvaises brochures, ne lui alloient point. Il eut été très gauche à ces sortes d'exercices, mais il étoit habile aux échecs, très occupé à table, lisoit la gazette avec intérêt, & régloit une montre dans la grande perfection.

Le Pere *Croust*, un peu plus délié, faisoit plus d'honneur à la Compagnie de Jesus, & Mr. de *Voltaire* connoissant l'activité de ces Apôtres infatigables, se rendit aux invitations de Mr. le Maréchal de *Richelieu*, qui depuis longtems lui avoit proposé un rendez-vous à *Lion*.

Il y paſſa trois mois, pendant lesquels une goute ſciatique dérangea tous ces projets. Les Médecins dont les reſſources étoient épuiſées, mirent à l'abri l'inſuffiſance de l'art, par le moyen des eaux d'*Aix en Savoye.* Indocile à leurs conſeils, il chercha auprès de Monſieur *Tronchin* dequoi conſolider une confiance chancelante : il ſe rendit, pour le conſulter au Chateau de *Prangin*, ſitué dans le pays de Vaud. Ce Naturaliſte habile commença par le diſpenſer des eaux, & attacha ſa guériſon à un regime exact, & à une patience plus difficile encore. La médecine pour cette fois eut raiſon; & le malade rétabli, put jouïr du plus beau ſite peut-être qui ſoit en Europe, de cette ſimplicité prévenante que donne la candeur des mœurs, & de cette bonhomie, qui

n'eſt pas l'ignorance des uſages, mais l'effuſion de cœurs pleins de franchiſe.

C'étoit peu pour lui d'admirer un tableau ſi intéreſſant; il réſolut de participer à tant d'avantages; & s'abandonnant à ce premier enthouſiasme, déja il acquiert partout des maiſons. Dans l'eſpace de huit jours il en eut une près de *Geneve*, une ſeconde à *Rolles* & une troiſieme près de *Lauſanne* apellée *Mont-Rion*.

Les Baillifs eurent ordre d'applanir tout ce qui s'oppoſeroit à ſon établiſſement, ſans cependant que le gouvernement parut s'en mêler. Ces facilités lui firent préférer *Lauſanne* à *Geneve;* il répétoit auſſi à ſes amis particuliers, que *Giannone* y avoit demeuré, & qu'il y fût enlevé, ſe promenant un jour dans une prairie dépendante de la Savoye.

L'efpoir de poffeder un homme auffi célebre opéra une efpèce de revolution. C'étoit pendant plufieurs jours le fujet unique des entretiens.

Ceux qui avoient un peu de goût, fe promettoient bien de l'épurer au flambeau de fon génie. Les Miniftres craignoient que fes principes ne répandiffent cet efprit philofophique, que leur zéle adroit avoit eu foin d'écarter. Les citoyens tranquilles balançoient entre l'avantage que fa célébrité devoit procurer à leur pays, & les fuites de la diffipation attachées à fa maniere de vivre. Les demis Savans croyoient devenir des perfonnages. On fe concertoit, on s'étudioit, on fe préparoit, & l'on s'encourageoit enfin, en mettant dans la balance quelques traits, dont l'envie s'étoit toûjours armée contre lui, & qui l'avoient dévancé dans ce pays

là. Telle étoit cependant la magie de cet homme, que tant d'opinions différentes, alloient se confondre dans l'admiration, lorsqu'on avoit joui du charme de sa conversation. Son extrême politesse, ses manieres faciles, sa gaité indulgente rendoient honteux ceux, qui étoient arrivés avec des préventions, & justifioient le plus grand nombre, qui apportoit chez lui cette émotion involontaire, que l'on éprouvoit en entrant dans le temple de *Delphes.*

En revenant de consulter l'oracle on se rapelloit ses gestes, on répetoit chaque monosyllabe. Plusieurs chargeoient leurs tablettes de ce qu'ils avoient retenus, & une conversation que lui seul croyoit indifférente, est devenue le sujet d'une lettre, ou a pris place dans un livre dont elle a fait l'ornement. Il est vrai, que l'o-

pulence qui regnoit dans ſa maiſon, ajoutoit au preſtige; & l'on conçoit ſans peine, que les Provinces voiſines envioient au petit pays de Vaud les lumieres & les agrémens qu'il y répandoit.

Il y avoit alors à *Lauſanne* une Société choiſie, compoſée de femmes aimables & d'hommes inſtruits, qui mettoient leurs reſſources en commun, & donnoient à leurs talens une activité, dont à chaque inſtant naiſſoient de nouveaux plaiſirs. Un des plus agréables étoit de jouer la Comédie. Mais la timidité ou plûtôt l'amour propre alloient interrompre ces amuſemens, car qui oſeroit jouer devant l'Auteur de *Zaïre?* Lui même fût au devant de cet inutile embarras, & déſira de prendre part à leurs jeux, où l'eſprit entroit toûjours pour quelque choſe. Il trouva ſur-

tout dans la famille de Mrs. les Barons d'*Armanches*, celui qui plaît à tous les inſtans, & le talent de la déclamation à un degré de perfection bien plus rare alors que de nos jours. C'eſt à l'un d'eux qu'il écrivoit:

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur,
De mes écrits vous voilés la foibleſſe;
Vous leur donnés par un art ſéducteur
Ce qu'ils n'ont pas, la grace & la nobleſſe.
C'eſt bien raiſon qu'un ſorcier ſi flatteur
Pour ſon épouſe ait une enchantereſſe.

Il vit repréſenter *le Devin du village* & pluſieurs de ces Opéras nommés très improprement bouffons, & ſe réconcilia avec un genre, qu'il mépriſoit pour ne l'avoir pas examiné, & qu'il aima lorsqu'il le connut. (*) On ſe diſpoſoit à jouer

(*) On dit auſſi que *Bayle* ne pouvoit reſiſter à l'envie de voir des Spectacles où

Zaïre & quelques autres de ſes Tragédies. Mais il en ſollicita une de *Racine*, & on choiſit celle dont il faiſoit le plus de cas, *Iphigenie*. Sa préſence & ſes leçons diſent les Mémoires de ſa vie, animoient tous les talens, & dans peu de mois le Théatre de *Mon-Repos* acquit une eſpèce de célébrité. „ Peut-on avoir vû jouer „ à Mr. de *Voltaire* les rôles de *Luſignan*, de *Zopire*, d'*Euphémon Pere*; & ne pas ſe revolter contre „ l'opinion générale qui en fait un „ mauvais Acteur? „ Nous penſons néanmoins qu'il s'attachoit trop à faire ſentir la beauté de ſes Vers d'affection, & que s'il s'en fût repoſé un peu

---

l'on rit. Dès qu'il y en avoit à Rotterdam, il s'affubloit de ſon manteau, y couroit comme un enfant & y étoit toûjours le dernier. *Supp. aux Mém. d'Artigni 7. Vol.*

peu plus sur l'intelligence de ses spectateurs, sa déclamation eut été moins lente & plus naturelle. Curieux & rare spectacle! Un vieillard quittant à chaque instant les pinceaux de l'histoire, pour se livrer avec la joye d'un enfant aux plus petits détails d'une troupe de Societé. Son indulgence, ses saillies, son assiduité aux répétitions, en faisoient des amusemens bien au dessus de la chose même. Dans toutes ces séances, l'instruction étoit à côté de ce qui peut piquer & plaire; les loix de la prononciation, la maniere de dire les Vers, ces objets, où les hommes mêmes les plus habiles mêlent toûjours l'ennui de la leçon, & où la satisfaction de l'amour-propre qui enseigne, contraste trop avec l'impatience de l'amour propre qui écoute, perdoient ce qu'ils ont de fatigant, dans

la bouche de ce patient & complaisant instituteur. Dès le matin on le voyoit se promener dans ses jardins, vêtu en Arabe avec une longue barbe, lorsque le soir il devoit jouer *Mohadar* dans *Fanime*, ou avec un habit à la Grecque, montrant *Narbas* à ses ouvriers étonnés.

On l'a vû un jour sortir d'une coulisse en habit de *Luzignan*, suivre tout hors de lui la derniere Scène de *Zaïre*, se glisser sur son tabouret sans s'en appercevoir, jusqu'au milieu du Théatre, & se trouver à côté d'*Orosmane*, à l'instant où sa jalouse & pardonable fureur lui fait poignarder son amante.

Une autre fois dans *Alzire*, on le vit se précipiter sur la Scène, & embrasser les genoux d'une Actrice qui disoit un morceau comme il l'avoit conçu.

Eſt-il bien vrai que ce ſoit moi qui ait fait ces Vers, diſoit-il en fondant en larmes pendant la belle Scène du quatrieme Acte de *Tancrede ?*

C'eſt pour ce Théatre qu'il refit *Zulime*, qui prit le nom de *Fanime*. Il aſſuroit avec une bonne foi rare & piquante, que cette pièce ne pouvoit jamais être bonne: „ C'eſt une „ femme qui court après ſon amant, „ arrive, aprend qu'il eſt marié, fait „ remettre ſes chevaux & repart. „ Et un Officier avoit un peu raiſon de dire:

Du tems qui détruit tout VOLTAIRE eſt la victime
Souvenés vous de lui, mais oubliés ZULIME.

Il faut l'entendre lui-même décrire cette vie & les agrémens dont elle étoit ſemée, „ Vous devriez,

„ (à Mr. *d'Arget*) venir faire quel-
„ que tour dans nos retraites, ſoit
„ de *Lauſanne* ſoit des *Délices*; nos
„ converſations pourroient être amu-
„ ſantes; il n'y a point de plus bel
„ aſpect dans le monde que celui de
„ ma maiſon. Figurés vous quinze
„ croiſées de face en ceintre, un ca-
„ nal de douze grandes lieues de long,
„ que l'œil enfile d'un côté, & un
„ autre de quatre à cinq lieues; une
„ terraſſe qui domine ſur cent jardins;
„ ce même lac qui préſente un vaſte
„ miroir au bout des miens; les cam-
„ pagnes de Savoye au delà du mê-
„ me lac, couronnées des Alpes, qui
„ s'élevent jusqu'au ciel en amphithé-
„ atre; enfin une maiſon où je ne ſuis
„ incommodé en rien que des mou-
„ ches au milieu des plus rigoureux
„ hivers. Madame *Denis* l'a ornée
„ avec le goût d'une Pariſienne; nous

„ y faiſons bonne chère; mais il fau„ droit un eſtomac; c'eſt un point ſans „ lequel il eſt difficile d'être heureux. „ Nous récitames hier une Tragédie; „ ſi vous voulés un rôle vous n'avés „ qu'à venir. C'eſt ainſi que nous ou„ blions les querelles des Rois, & cel„ les des gens de Lettres, les unes „ affreuſes, les autres ridicules. „

Quelques innocens que fuſſent ſes plaiſirs, ils trouverent bientôt des cenſeurs. Les vieilles femmes diſoient, que leurs filles oublioient les utiles occupations du ménage, & le devoir des meres, pour des amuſemens frivoles. Ces murmures n'auroient cependant point eu d'effet, ſi Mr. de *Voltaire* n'avoit voulu mettre à profit ſon ſéjour à *Lauſanne*, & l'amitié de quelques Miniſtres, pour rendre à la mémoire ternie de Mr. *Saurin* l'éclat que lui auroient laiſſé

de grandes qualités, sans le malheureux procès de *Rousseau.*

Pour être au fait de cette querelle, il faut se rapeller un passage sur *Joseph Saurin*, „ dégouté de son „ ministere, livré à la Philosophie & „ aux Mathématiques il avoit préféré „ la France sa patrie, la ville de *Paris*, & l'Académie des Sciences, „ au village de *Berchier.* Pour remplir ce dessein, il avoit falu rentrer dans l'Eglise *Romaine*, & il „ y rentra dès l'année 1690. L'Evêque de *Meaux*, (*Bossuet*) crut „ avoir converti un Ministre, & il ne „ fit que servir à la petite fortune „ d'un Philosophe ..... *Joseph Saurin* mourut en 1737, en Philosophe „ intrépide, qui connoît le néant de „ toutes les choses du monde, & „ plein du plus profond mépris pour „ tous ces vains préjugés, pour tou-

„ tes ces difputes, pour ces opinions „ erronées, qui furchargent d'un nou- „ veau poids les malheurs inom- „ brables attachés à la vie humaine.„

Mr. de *Voltaire* follicita auprès des premiers Pafteurs de l'Eglife de *Laufanne*, une déclaration qui tendoit à la juftification de Mr. *Saurin*, mais conçu en termes trop équivoques pour l'opérer. (*)

(*) „ Nous, les Pafteurs de l'Eglife de Lau- „ fanne, Canton de Berne en Suiffe, décla- „ rons, que réquis de dire, ce que Nous „ pouvons favoir d'une accufation intentée „ contre feu Mr. *Saurin*, ci-devant Pa- „ fteur de la Baronie de Berchier au Bail- „ lage d'Yverdun, & touchant une lettre „ imputée au dit Sieur *Saurin* dans la- „ quelle il paroît s'accufer d'actions cri- „ minelles & honteufes, la dite lettre et „ la dite imputation étant imprimée dans „ les Supplémens de *Bayle* & de *Moreri* „ Nous déclarons, n'avoir jamais vû l'o- „ riginal de la prétendue lettre, ni connu

Cette déclaration fût la ſource d'une diſpute très acre & de chagrins bien amers pour ceux qui l'avoient ſignée.

Nous obſerverons dabord ſur le paſſage, que Mr. de *Voltaire* rempliſſant le devoir d'Hiſtorien, il ne faut pas lui faire partager le tort que pouvoit avoir Mr. *Saurin* en rentrant dans l'Egliſe romaine pour hâ-

---

„ perſonne qui l'ait vue, ni ouï dire qu'elle ait été adreſſée à aucun Paſteur de ce pays, en ſorte que nous ne pouvons qu'improuver l'uſage qu'on a fait de la dite pièce. En foi de quoi nous nous ſommes ſignés ce 30. Mars 1757. à Lauſanne. „

A. D. C.

Premier Paſteur de l'égliſe de Lauſanne & Doyen.

N. P. D. B.

Premier Paſteur de l'égliſe de Lauſanne.

D. P. Paſteur.

ter une *petite fortune*, & nous remarquerons ſurtout, que les Paſteurs de l'Egliſe de *Lauſanne* ſe bornant à déclarer, *n'avoir jamais vû l'original de la Lettre* qui fourniſſoit matiere à toutes les accuſations intentées contre *Saurin*, ni *connu perſonne qui l'eut vue*, on ne conçoit pas quel pouvoit être leur crime. On leur reprocha cependant, *d'avoir eu l'impudence de ſigner une déclaration où l'on déſavouoit des faits de notorieté publique.* Le vertueux Monſieur de *Bottens*, faillit être dépoſé. Il n'avoit rien *déſavoué* cependant, mais ſeulement atteſté, que les titres contre Mr. *Saurin* n'étoient jamais parvenus à ſa connoiſſance.

Telle fût l'origine de cette affaire, dont on trouvera les détails dans le *Journal Helvétique.* Le zéle de quelques Miniſtres ſubalternes attaqua la

complaiſance de leurs confreres; les opinions ſe partagerent, on ajouta des circonſtances aux premiers faits, Mr. de *Voltaire* fût blâmé d'avoir rendu la déclaration publique; blâme très déplacé, puisque c'eſt le ſeul uſage qu'il pouvoit en faire. Peut-être ne feroit-il pas auſſi aiſé de le diſculper du paſſage qui donna lieu à cette guerre eccléſiaſtique. Si des vues purement humaines, comme il en convient, dirigerent le changement de *Joſeph Saurin*, il trouvera peu d'aprobateurs, & ſi le Philoſophe croit pouvoir *mépriſer* interieurement *ces vains préjugés, ces diſputes, ces opinions erronées qui ſurchargent d'un nouveau poids les malheurs innombrables attachés à la vie humaine*, il doit à jamais accomplir les ſermens faits pour lui dans ſon enfance, & que ſa raiſon ratifie dans la ſuite.

L'aigreur qui préside à ces especes de divisions, troubla les jeux qui occupoient sa Societé. Les tracasseries qui commencent par varier les scènes uniformes de la vie, finissent bientôt par amener le dégoût. Ces inquietudes domestiques altérerent son humeur; c'est dans un de ces momens qu'il écrivit une certaine lettre à Mr. de *Haller* qui ne devoit jamais voir le jour, & que ce dernier devoit supprimer ainsi que sa réponse pour la gloire de tous deux.

Mr. de *Voltaire* imagina qu'une autre habitation n'auroit pas de pareils désagrémens; & il crut que *Geneve* livrée toute entiere aux calculs du commerce, & aux soins laborieux d'une administration souvent inquietée, favoriseroit ses projets solitaires.

Il avoit cependant eu déja une légere discussion avec quelques Mini-

ſtres de cette ville pour avoir dit:
„ Ce n'eſt pas un petit exemple des
„ progrès de la raiſon humaine, qu'on
„ ait imprimé à Genève dans cet Eſ-
„ ſai ſur l'Hiſtoire, que *Calvin* avoit
„ une ame atroce auſſi bien qu'un
„ eſprit éclairé. Le meurtre de *Ser-*
„ *vet* paroît aujourd'hui abomina-
„ ble . . . . . „

Une lettre très modérée, mais forte de raiſon, ota pour jamais tout le danger de cette phraſe imprudente. Une grande partie des petits désagrémens qu'il a éprouvé, vient de l'extrême indiſcretion de ſes amis; qui faiſant trophée de ſa correſpondance, montroient au grand jour des écrits, qui devoient reſter dans le ſein de l'amitié. Peut-être auſſi ne faloit-il pas faire à une phraſe déplacée l'honneur d'une ſcientifique

refutation, & ſe contenter des jolis Vers qu'on lui adreſſa dans le tems:

SERVET eut tort & fût un ſot
D'oſer dans un ſiècle ſalot
S'avouer Antitrinitaire;
Et nôtre illuſtre atrabilaire
Eut tort d'employer le fagot,
Pour refuter ſon adverſaire;
Et tort nôtre antique Sénat,
D'avoir prêté ſon miniſtere
A ce dangereux coup d'Etat.
Quelle barbare inconſéquence!
O malheureux ſiècle ignorant!
Nous oſions abhorrer en France
Les horreurs de l'intolérance
Tandis qu'un zéle intolérant
Nous faiſoit bruler un errant!
Pour le Cenſeur épiſtolaire,

Qui de ſon pétulant effort,
Pour exhaler ſa bile amere,
Vient reveiller le chat qui dort;
Et dont l'inepte Commentaire
Mit au jour ce qu'il eût dû taire
Je laiſſe à juger s'il a tort.
Quant à vous, célebre VOLTAIRE,
Vous eutes tort c'eſt mon avis;
Vous vous plaiſez dans ce pays,
Fêtez le Saint qu'on y revere.
Vous avez à ſatieté
Les biens où la raiſon aſpire,
L'opulence, la liberté,
La paix, qu'en cent lieux on deſire,
Des droits à l'immortalité
Cent fois plus qu'on ne ſauroit dire:
On a du goût, on vous admire,
TRONCHIN veille à votre ſanté,

Cela vaut bien en vérité
Qu'on immole à ſa ſureté
Le plaiſir de pincer ſans rire.

Il obtint l'agrément de s'établir ſur le territoire de la République; & acquit une jolie maiſon apellée *les Délices* ſituée à un quart de lieue de *Geneve.* Ayant remis ſa ſanté entre les mains de Mr. *Tronchin*, il s'occupa de l'Edition de ſes Oeuvres, dont il n'y avoit point encore de collection complette. Sans ceſſe imprimées furtivement en France, on les accommodoit à l'eſprit du miniſtere; défigurées en Hollande, on y introduiſoit des ouvrages étrangers, qu'on vendoit à la faveur d'un nom illuſtre; morcelées en Allemagne, où les Libraires honnêtes, mais n'oſant risquer de grandes entrepriſes, les publioient en détail. Meſſieurs *Cramer*, 1757.

qui réunissoient à une extrême probité les connoissances des gens de Lettres, & les talens agréables à cette facilité dans les affaires premiers fruits d'une heureuse éducation, proposerent à Mr. de *Voltaire* de remplir ses vues. Ce ne fût point une affaire d'argent. L'Auteur promit de revoir ses ouvrages, & les Editeurs d'en faire jouïr le public aux moindres frais possibles. Voilà tout le contrat, exécuté des deux parts avec une bonne foi, qui dans le cours de vingt ans n'a jamais été altérée. Mr. *Cramer* l'ainé étoit surtout son ami & son conseil, & il nous a dit plusieurs fois, que c'étoit l'homme le plus agréable & le plus solide, le plus frivole & le plus sage, qu'il eut rencontré dans le cours de sa vie.

Outre ces deux avantages, il s'aplaudissoit d'avoir trouvé dans sa re-

traite

traite une Societé empressée d'aller au devant de ses goûts. Les Génevois, cités de tout tems pour leur amour de l'étude, commencerent à se livrer à la Littérature. Plusieurs parmi eux, sans être gens de Lettres par état, en avoient l'esprit & les connoissances. Mais au lieu de les publier de tems en tems pour acquérir une très douteuse réputation, ils les dépensoient dans le commerce journalier. Les citoyens de *Geneve* en général, ne sont point aimables comme les autres hommes. Ils ont un langage à part, mais lorsqu'on a une fois saisi l'esprit de leur vie sociale, il y a peu de pays qu'on préfére au leur, lorsque l'âge tumultueux des passions a fait place aux goûts tranquilles.

Malgré ces convenances, il éprouva qu'il y avoit des con-

trarietés partout. Il ne lui étoit pas permis de jouer la Comédie dans ſa propre maiſon. Qui croiroit qu'une ville auſſi éclairée proſcrit les Théatres de Societé, & qu'elle ferme les yeux ſur la néceſſité des délaſſemens honêtes, propres à arracher le peuple oiſif à ces raiſonnemens politiques, qui entretiennent une ſourde fermentation ſi contraire à la publique félicité. Mr. de *Voltaire* fût obligé de faire conſtruire aux *Délices* un petit Théatre volant, & de ſe ſoumettre à toutes les peines qu'il faut ſe donner pour violer les loix avec quelque ſureté. On joua *l'Orphelin de la Chine*, on redonna *Fanime*, mais bientôt les Acteurs contrariés, renoncerent à des plaiſirs que le miſtere rendoit trop imparfaits.

Nouvelle réſolution de chercher un pays plus tolérant. Monſieur de

Broſſés, Préſident au Parlement de *Dijon* lui offre le Château de *Tournay*, ſitué à trois quarts de lieues de *Geneve.* Il l'accepte, & conclut un marché précipité, qui devint l'occaſion prochaine d'une brouillerie avec le vendeur.

Tournay fût donc arrangé pour un Spectacle. Il ſeroit curieux, mais il n'eſt pas aiſé, de décrire le Théatre qu'il y fit élever. Les chaſſis des couliſſes étoient couverts d'oripeaux en clinquant, & de fleurs de papier. Le fond repréſentoit des arcades percées dans le mur. Au lieu de friſes c'étoit un drap, ſur lequel étoit peint en couleur canelle un immenſe ſoleil; & malgré tout ce qu'on put lui repréſenter, c'eſt ſur un pareil Théatre qu'il joua *Alvarès* dans *Alzire*, *Narbas* dans *Mérope*, *Argire* dans *Tancrede.* Le Duc de *** y joua un 1758.

jour *Gengiskan*, *Voltaire* ne difoit rien, le Duc fût à lui, „ Eh bien Monfieur „ êtes vous content? comment trou- „ vez-vous que je m'en fuis tiré? „ *A merveille parbleu! comme un Duc & Pair!*

Comment expliquer une pareille contradiction ? un homme qui avoit fi fouvent déclamé contre la mesquinerie des Théatres de France, qui connoiffoit auffi bien la machine tragique, qui poffedoit mieux que perfonne la magie des effets, qui formoit fi parfaitement les Acteurs, & qui cependant prive fes pièces du preftige de la Scène, & affocie volontairement les beautés de fes ouvrages à ce coftume ridicule.

Malgré fes efforts pour attirer des fpectateurs, les citoyens n'ofoient pas trop y paroître. Ceux qui avoient

de l'ambition, s'en abſtenoient même tout à fait. Aller, ou ne pas aller à la Comédie de *Tournay* devint une affaire de parti. Quelques ouvrages qui parurent alors, ſortis de plumes célebres, donnerent une eſpèce de conſiſtance aux réſolutions des deux partis. Comme les têtes s'échauffoient, Monſieur *Tronchin Boiſſier*, Procureur Général, homme ſage & propre à tout concilier, alla chez Mr. de *Voltaire* & lui fit entendre, que ſi ces troubles naiſſants continuoient, la République ſeroit forcée à un ſacrifice qu'elle feroit avec peine, mais qu'elle devoit aux loix & à ſa tranquillité. Il réſiſta aux conſeils de l'amitié & aux repréſentations d'un Magiſtrat éclairé. Alors on propoſa de faire une loi, qui défendit à tout citoyen de jouer la Comédie en quelqu'endroit que ce fût.

Le Procureur Général toûjours ami de la paix & de la raiſon, & ſachant que rarement les Etats doivent publier des loix générales à propos d'un évenement paſſager, invita chez lui tous les Acteurs, & les engagea de renoncer en faveur du patriotisme, à un amuſement qui détruiſoit l'harmonie politique. Chacun fit ſa déclaration au premier Sindic. Cette docilité eut aumoins autant de cenſeurs que de partiſans. Les premiers ſe fondoient ſur ce qu'il y avoit toûjours quelque danger à laiſſer entrevoir au peuple la foibleſſe du Gouvernement, & en aprouvant les principes, ils déſiroient qu'on attendit d'autres circonſtances, pour en faire uſage. A peu près dans le même tems, on uſa de rigueur contre *Emile* & le *Contrat ſocial.* Il y eut même une eſpèce de décret de priſe de corps,

maladroitement accordé contre *Rouſ-ſeau*, & le parti du peuple, déja excité par les querelles de la Comédie, trouva alors un Chef ſage mais décidé, capable & vertueux, actif & plein de ſang froid. On diſputa ſur le droit des empriſonnemens. Une foule d'intérêts étrangers vint ſe mêler à cette cauſe premiere, le ſouffle des paſſions alluma l'incendie, qui ne s'éteignit que par des ſecours, toûjours dangereux, qu'il falut apeller du dehors. Mais nous nous écarterions de nôtre ſujet, ſi nous entrions dans un plus long détail ſur les grands troubles de cette petite Republique.

„ Les Genevois ne ſavent pas être
„ heureux, écrivoit la deſſus Mr. de
„ *Voltaire*, Il eſt plaiſant qu'il leur
„ faille trois puiſſances pour les ac-
„ commoder au ſujet d'une querelle
„ d'Auteur. Leurs tracaſſeries m'ont

„ amusé dabord, & ont fini par m'en-„ nuyer. „

Tracés par une plume impartiale ils fourniroient à l'Histoire un tableau curieux. On verroit combien l'esprit est inutile pour l'administration, & combien surtout la voix de la raison est foible, au milieu des intérêts personnels.

1757. Il étoit naturel cependant, qu'un Poëte tragique essayat chez lui les instructions qu'il destinoit aux hommes dans ses cadres dramatiques; & l'on ne saisit pas au premier coup d'œil, l'influence de ces amusemens, (dont les Acteurs ne pouvoient être nombreux) sur un peuple, irresistiblement entrainé vers les spéculations du commerce, & que tous les Théatres du monde ne distrairont jamais de ses utiles calculs.

Quant à *J. J. Rousseau*, il a pû se tromper sans doute, & la loi dût l'avertir de ce qu'elle prenoit pour des erreurs; mais à un Tribunal plus ancien & plus respectable encore, il paroîtra indépendant des fletrissures dont l'opinion marque certains ouvrages.

Les raisons que Mr. de *Voltaire* croyoit avoir de se plaindre de lui, se trouvent dans une lettre qu'il adressa l'année 1767. à Monsieur de *Pezay*; où après avoir parlé des troubles arrivés alors dans la Republique il dit, que *d'abord Mr. Rousseau écrivit à Mr. Tronchin* le Medecin, & *alors son ami, qu'il ne remettroit jamais les pieds dans Geneve, tant que Mr. de Voltaire y seroit;* qu'ensuite *il excita contre lui le parti des Représentans & les Ministres;* qu'il voulut *l'engager dans une petite guerre au su-*

jet des Spectacles, lui *écrivant* qu'il *corrompoit sa Republique en faisant représenter des Tragédies dans ses maisons;* que non content de ses premieres démarches, il *suscita plusieurs citoyens ennemis de la Magistrature, & les engagea à faire des reproches au Conseil de Geneve de ce qu'il souffroit malgré la loi, un Catholique domicilié sur leur territoire;* qu'à la suite de cela *Mr. Tronchin entendit lui-même un citoyen dire, qu'il faloit absolument exécuter ce que Mr. Rousseau vouloit, & faire sortir Mr. de Voltaire de sa maison des Délices;* & que *prévoyant les troubles qui arriveroient*, il *résilia son bail à vie des Délices & y perdit quarante-neuf mille livres outre trente mille francs employés à bâtir dans cet enclos. Mr. de Voltaire*, sur tout cela en apelle au témoignage de *Mr. Tronchin & de toute la Magistrature de Geneve*, il

ajoute encore, que *Monsieur Rousseau le chargea auprès de Monsgr. le Prince de Conti, & Madame la Duchesse de Luxembourg*, de *Calomnies*, dont il ne veut point parler, *& je vous suplie de remarquer que la suite continuelle des persécutions qu'il m'a suscitées pendant quatre années, ont été le prix de l'offre que je lui avois faite de lui donner en pur don, une maison de campagne nommée l'Hermitage que vous avez vû entre Tournay & Ferney* . . . .

Les Mémoires de la vie de Mr. de *Voltaire* confirment ce fait, & rapportent que le Philosophe chagrin répondit en ces mots:

„ Je ne vous aime point; vous „ corrompés ma République en don„ nant des Spectacles dans votrè „ Château de Tournay. „

Ces mêmes Mémoires ajoutent, que dans une feconde lettre *Rouſſeau* lui diſoit en propres termes : *Vous en avés menti* quoiqu'il eut en main la preuve du contraire, & telle eſt l'origine de cette animoſité qui n'a fait nul tort au *Citoyen de Geneve* ; mais dont les amis de Mr. de *Voltaire* ont ſouvent gémi. Eh ! ne faloit il pas reſpecter un homme malheureux, plein de génie, mais dépourvû de ce ſens droit & tranquille indiſpenſable pour vivre avec les hommes, & croyant qu'il ſuffiſoit d'avoir vécu avec eux, pour être en droit de ſe paſſer à jamais de leur ſocieté.

Ces deux Ecrivains célebres ne ſe ſont réunis que pour faire l'ornement de leur ſiècle. Tous deux ont eu des adorateurs ; l'un pour ſa gaité extrême & ſa maniere ſéduiſante,

l'autre pour ſa paradoxale originalité & le nerf de ſon ſtile. Le premier s'eſt acquis les biens de la fortune, dont il a fait un grand nombre d'heureux; l'autre a dédaigné les richeſſes & les ſoins qui les accompagnent. Celui-ci a eu plus d'influence ſur les mœurs particulieres, celui-là ſur les mœurs publiques. Tous deux ont imprimé à leurs ouvrages un caractere de nouveauté qui les transmettra à la poſtérité la plus reculée. Tous deux ont cherché dans l'Angleterre & dans la Suiſſe une retraite à laquelle ils ont enfin préféré *Paris.* Tous deux furent perſécutés, mais les ſerpents de l'envie ſont morts ſur le tombeau de l'un, & ſe dreſſent encore ſur les cendres de l'autre. *Voltaire* a un plus grand nombre de partiſans, *Rouſſeau* des défenſeurs plus zélés. Il nous ſemble que tous les deux ont

aſſez de titres à la gloire, pour diſpenſer leurs partiſans de dérober à l'un, les lauriers qui doivent ſervir à couronner ſon rival.

N'ayant pas réuſſi à attirer près de lui l'inſtituteur d'*Emile*, il fût plus heureux avec le ſang des *Corneilles*. Un homme de Lettres de *Paris*, lui apprit qu'une nièce de l'Auteur du *Cid* n'avoit pour toute fortune, que le ſtérile honneur de deſcendre de ce grand homme. Dèslors ſa maiſon devint l'azile de cette jeune perſonne; elle y trouva des ſoins de toute eſpèce, des maîtres pour ſon éducation, & cette aiſance, ſi douce pour ceux qui ne l'ont jamais connue. Il voulut cependant que Mademoiſelle *Corneille* dût à ſes Auteurs même une fortune plus ſolide. Une Edition du Théatre de ſon grand oncle, avec les obſervations du ſeul homme fait

pour les risquer, fût jugé le moyen le plus sûr & le plus décent. Ce *Commentaire*, qui étoit l'ouvrage de la bienfaisance parut celui de l'envie. Comment une pareille idée a-t-elle pû s'accréditer? ces pueriles reproches deviennent ridicules à force d'être répétés. La tyrannie n'a pas encore frappé nos opinions en Littérature comme sur d'autres sujets. Il est libre à tout individu d'écrire, que *Racine* n'est point harmonieux, que *Moliere* est sans gaité & sans philosophie, *la Fontaine* sans naïveté & sans graces, *Voltaire* sans coloris, *J. J. Rousseau* sans éloquence. On court risque d'être réputé sans goût, mais non un envieux. Dailleurs *Boileau* avoit dit beaucoup plus de mal de *Corneille* que son Commentateur, (*)

(*) Voyez T. III. Comm. sur Corneille.

& jamais on avoit pensé à le taxer d'une basse envie ; remarqués encore qu'il n'avoit pas accompagpagné ses réflexions de tout ce qui peut relever le génie du premier tragique François, comme a fait le critique moderne; que celui-ci n'a étendu ses observations que sur des fautes de goût & de langage, & il est aussi impossible d'accorder à *Corneille* du goût & de la pureté, que de lui refuser, la force & le génie. Enfin confondrons nous toûjours l'envie qu'excitent les contemporains & celle que les morts pourroient réveiller? Rarement cette derniere fait entreprendre des travaux penibles, ingrats & couteux.

Il étoit alors établi aux *Délices*, non avec le faste d'un parvenu, mais comme un homme du monde, dont la

la maiſon étoit ouverte à la bonne compagnie. Il y procuroit du plaiſir, de la liberté, & les commodités de la vie: auſſi des perſonnes diſtinguées y abordoient de tous les coins du monde, & toutes remportoient dans leur patrie un ſouvenir inéffaçable de ce ſéjour enchanteur, & des traits échappés à l'hôte aimable qui en faiſoit le principal agrément. Un homme de beaucoup d'eſprit lui dit un jour en arrivant: *Hic eſt Mecenas Virgilius que ſimul; & ce ne ſeroit pas encore trop, Monſieur,* repliqua *Voltaire, pour vous bien recevoir.* Il étoit beaucoup plus gai à ſoixante & dix ans qu'à trente. Pourquoi? c'eſt qu'à un certain âge il mettoit moins de prix à la gloriole littéraire, & qu'on ſe tourmente beaucoup plus pour acquérir un grand nom que pour le conſerver. Il paſſoit con-

damnation fur le plan de la *Henriade.* Un amateur avoit écrit fur l'exemplaire qui étoit dans fa Bibliotheque ces deux Vers:

ENEE eut fon VIRGILE, ACHILLE eut fon
HOMERE,
BOURBON non moins heureux, a rencontré
VOLTAIRE.

Il effaça le fecond & y fubftitua:

JEANNE non moins heureufe a rencontré
VOLTAIRE.

Peut-être feroit-il à fouhaiter qu'il eut tranquillement jouï de fa réputation, & borné enfin le cours de fes travaux; mais il favoit qu'il en eft de *l'admiration comme de la flamme, qui diminue fitôt qu'elle ceffe d'augmenter.* Toûjours dévoré du befoin de la gloire, il commença alors fes recherches fur l'Hiftoire juive, & attaqua fans ménagement, & quelques fois

ſans avantage, ce peuple dont les reſtes épars & proſcrits, ſouffrent leurs malheurs avec un courage & une patience, qui ne ſont pas indignes d'un coup d'œil de la Philoſophie. Le Secrétaire ſavant & honnête qui leur a prêté ſa plume, (*) eſt peut-être le ſeul de tous ſes Antagoniſtes qui l'ait forcé à des déſaveux, & même à des réparations. On ne conçoit gueres en effet, pourquoi l'Apôtre de la tolérance, a pourſuivi avec tant d'acharnement les reſtes d'une nation, trop punie de l'erreur de ſes premiers Chefs; dont la Religion n'eſt ni inquiete ni ambitieuſe, qui ne connoît ni la trahiſon ni la revolte, un peuple que les Etats n'emploient que ſur la liſte des impots, auquel on vend l'air qu'il reſpire, &

(*) Mr. l'Abbé G . .

qu'un injuſte préjugé condamne à la néceſſité de s'avilir, ou à l'impoſſibilité de vivre.

Il n'eut gueres plus de raiſon dans ſa querelle avec Mr. de *Pompignan*. Celui-ci accoutumé aux louanges de ſa Province, & ſurtout à cette ſupériorité qu'y donne une réputation établie dans la Capitale, vit peu d'inconvénient à confier à l'Académie Françoiſe ſon opinion particuliere ſur les dangers de la Philoſophie moderne. Dans ſon diſcours de remerciment on apperçut quelques alluſions; ſoit que le Philoſophe des *Délices* crut avoir une injure perſonnelle à venger, ſoit qu'il s'établit le défenſeur de la ſecte, il commença cette ſuite accablante de plaiſanteries, qui ſans rien diminuer du mérite d'un homme eſtimable, éloignent quelques fois la conſidération. Lorſque

l'on contemple cependant un homme de cet âge, au ſein de la fortune, au faite de la gloire, au milieu de toutes les jouiſſances, on eſt étonné qu'il livre ſa tranquillité à la merci du premier Ecrivain qui éprouvera ſa Philoſophie. Pourquoi demande-t-on ſouvent, laiſſer arriver jusqu'à lui, des Libelles & même des Cenſures trop ameres? voici comme ils parvenoient à ſa connoiſſance. Dans la pluspart des livres il ſe trouvoit cité, & l'on citoit auſſi ceux qui l'attaquoient, ſoit pour les combattre, ſoit pour s'en faire un appui. Ces paſſages éveilloient ſa curioſité; il ſe preſſoit de ſe procurer l'ouvrage, & dans le premier moment de l'humeur il ſe défendoit avec trop peu de modération. De là les termes durs, & même quelque choſe de plus; or comme il lui arrivoit ſouvent, de com-

mencer l'impreſſion d'un livre qui n'étoit fait qu'à moitié, il ne ſe donnoit pas le tems de laiſſer affoiblir les ſenſations douloureuſes & violentes que produiſent l'injuſtice, & même la critique lorsqu'elle s'exprime ſans ménagement. Le zéle de ſes amis n'auroit pas été muet, mais il devenoit inutile. Ils n'aprenoient qu'avec le public l'exiſtence de ces brochures vengereſſes, dont on n'oſoit pas toûjours lui parler, parcequ'il les déſavouoit; & comme jamais Auteur ne fût plus modeſte, & ne revenoit moins ſur ſes productions, il étoit extremement difficile de le préparer aux conſeils de l'amitié, & d'obtenir des ſacrifices ſi néceſſaires à ſa gloire. Il penſoit d'ailleurs, que les petits Ecrivains étant avilis, leurs plaintes ne parvenoient point à une certaine claſſe de citoyens. Idée fauſſe!

plus ils ſentoient la verge de la Satire, plus leurs cris retentiſſoient. Ainſi virent le jour ſucceſſivement tous ces différens pamphlets, réunis depuis ſous le titre de *Facéties pariſiennes*. En ſortant de ces jeux cruels il ſe livroit à des actes de bienfaiſance, & de générosité. Un jeune Militaire qui avoit paſſé quelques jours chez lui, ſe trouvoit embaraſſé pour rejoindre ſon Corps. Il le pria de permettre qu'un de ſes chevaux fit la route avec lui, pour ſe former, & lui demanda de plus en lui remettant une bourſe, de vouloir bien ſe charger de l'argent de ſa penſion. La même plume qui compromettoit à chaque inſtant ſa gloire, ſervoit l'innocence des *Syrvens*, des *Montbaillys*, &c. & le même homme qui daignoit répondre aux D . . . aux T . . . . écrivoit le moment d'a-

près à *Catherine*, à *Frederic* & à des hommes, que leur mérite avoit plus d'une fois apellé près des Trônes.

Ceux qui ont obſervé ces contradictions ont trouvé, que même ſes écrits n'en étoient pas exempts. Mais il y a une maniere bien aiſée d'expliquer ces inconſéquences. Un homme peut être conſidéré ſous différentes faces ; être eſtimable dans un ſens, & ridicule dans l'autre. Lorsque *Dom Calmet* dit, que les arbres ont parlé, que le fleuve qui coule au pied du mont *Caucaſe* falua *Pythagore*, & qu'on ne ſauroit rejetter le témoignage qu'en ont rendu des Hiſtoriens très graves & très judicieux, c'eſt un Ecrivain crédule, auquel la critique a le droit de recommander plus de circonſpection ; mais lorsque ce même *Dom Calmet* raproche avec autant de ſageſſe que

d'érudition, les ſentimens de l'Antiquité payenne ſur l'immortalité de l'ame, c'eſt un Philoſophe lumineux. On peut eſtimer & louer les P. P. *Porée* & de *Tournemine*, plaiſanter M. M. *Patouillet* & *Paulian*, & ne pas tantôt aimer, tantôt décrier la défunte Societé. Depuis que l'univerſalité des talens eſt devenue une manie qui a troublé toutes les têtes dans la République des Lettres, on n'évite plus ces contradictions apparentes & réelles. Autre cauſe : il enviſageoit tous les objets ſous leur côté plaiſant, & par ſyſteme il penſoit, que les idées des hommes ne méritent ni les ſavantes diſcuſſions dont on les honore, ni les méditations profondes qu'on leur accorde. Lorſque ſon amour propre ſe trouvoit bleſſé, le premier moment étoit à la colere, le ſecond à la plaiſanterie,

Cette derniere ſenſation eſt fort naturelle à un homme éloigné des grands Théatres, & auquel il parvient tout à la fois ſur ſon compte des injures & une apothéoſe, des marques d'eſtime & de confiance, avec des Satires & des Libelles. Celui qui ſe voit dans le même moment calomnié & exalté, finit par rire des jugemens humains. En France ſurtout, cette pluie d'horreurs qui tombe ſur quiconque a le malheur d'occuper le public, ne laiſſe aucune trace. Les Auteurs de ces méchancetés ſe font juſtice à eux mêmes, & déſavouent par leur conduite leurs imprudens écrits. Enfin une troiſieme cauſe des mépriſes fréquentes ſur cet homme unique, c'eſt qu'on ne diſtingue pas aſſez les époques d'une auſſi longue carriere. Mr. de *Voltaire* fixé aux

Délices ou à *Ferney*, échappé des fers de l'esclavage, loin de cet immense tourbillon, où les voix bruyantes de la médiocrité présomptueuse, couvrent les tranquilles réclamations du goût en faveur des vrais talens, n'est pas le même homme, qui voulant fonder une grande réputation, accompagnoit ses ouvrages de tous les soins propres à les faire connoître, & gagnoit par le charme de ses entretiens, ceux qui auroient refusé leurs suffrages à ses productions.

Nous nous en reposons sur nos lecteurs du soin d'appliquer ces observations aux évenemens lorsqu'ils se présenteront, & nous continuons nôtre marche.

Entrainé par un penchant irrésistible vers le Théatre, il l'enrichit encore de *Tancrede*. Richesse d'invention, pompe de Spectacle, intérêt 1760.

des perſonnages, élevation de ſentiment, tout s'y trouve réuni.

Quel beau naturel! quelle noble ſimplicité! quelle douce ſenſation on éprouve à la repréſentation de cette pièce! point de Bel Eſprit, point de hors d'œuvre philoſophique. On y reſpire un air de Chevalerie qui nous tranſporte aux ſiècles eſtimables où elle étoit en honneur. La pièce ne tient qu'à un fil qu'un mot d'*Aménaide* peut rompre. Malgré l'inſuffiſance apparente de ce moyen, l'ame toûjours occupée, toûjours agitée par les évenemens, éprouve un intérêt preſſant jusqu'au moment où *Tancrede* meurt. Le Spectateur attendri déſire qu'il vive pour *Aménaide*, & qu'il ait le tems de juſtifier le choix, un peu précipité des Chevaliers, qui lui déferent le commandement de l'armée, d'après une heureuſe prévention, plus

que d'après la connoiſſance de ſes talens.

Cette Tragédie n'excita pas dans le public un enthouſiasme ſans bornes, mais l'admiration s'eſt toûjours ſoutenue. Il n'en eſt pas de même d'une Comédie qui parut après *Tancrede*, *l'Ecoſſaiſe*. On y courut en foule; mais inſenſiblement la foule s'éclaircit, & l'on a vû que *Wasp* & *Ladi Alton* étoient d'étranges perſonages. Pourquoi Monſieur *Fréron* ſe ſeroit-il reconnu dans le perſonnage de *Wasp*? Tous les Journaliſtes, les Gazettiers quelconques, y étoient également attaqués. La Scène eſt fort mal placée en Angleterre. On ſait bien que les Périodiſtes de *Londres* peuvent remplir leurs feuilles de tout ce qui amuſe les méchans, ſans que leurs inventions obtiennent du Gouvernement l'attention la plus légere.

L'Ecossaise est un de ces ouvrages, que beaucoup de gens pourroient avoir fait, & dèslors Mr. de *Voltaire* ne perdoit rien au sacrifice. De quelque côté qu'il jetta les yeux, il voyoit des palmes à moissonner, qui ne coutoient point de larmes à ceux qui le suivoient dans la carriere des Lettres. Cette incroyable fécondité étonne à chaque instant; & on est obligé de passer sous silence bien des ouvrages pour ne pas faire un Catalogue au lieu d'une Histoire; & même pour croire possible tout ce qu'il a fait il faut se rapeller, que la nature lui donna: une très forte santé quoiqu'il s'en soit plaint pendant soixante années; l'amour du travail & une extrême facilité; l'universalité des talens & la passion de réussir dans tous les genres; une grande fortune pour tranquilliser son imagination;

des amis enthousiastes pour contre-balancer ses envieux ; la soif de la gloire pour dévorer toutes les difficultés ; l'Art d'occuper ceux qui pensent, de séduire ceux qui doutent, & de plaire à tous ; le sentiment qui entraine les suffrages après avoir échauffé les ames ; la force qui subjugue après avoir convaincu les esprits ; la raison qui fixe les opinions après avoir justifié ceux qui se sont rendus. Il faloit cette réunion de qualités & de présens, pour faire tout ce qu'a fait Mr. de *Voltaire*, & avec quelques-uns de moins, on auroit eu sans doute un homme très extraordinaire, mais non un homme unique.

Et comment nommer autrement celui, qui dépositaire de tous les talens, passe avec rapidité de l'un à l'autre sans qu'ils y perdent rien ? Qui peut

s'attendre en ſortant de *Tancrede*, les yeux baignés de larmes, de devoir au même Auteur le tableau du plus vaſte Empire de l'Europe, & de voir la même plume embellir les fictions, & ſervir la vérité? l'Hiſtoire de Ruſſie eſt tracée à grands traits. Il ne faut pas y chercher les détails que les habitans d'un pays aiment à trouver dans leur Annales, parceque leurs ayeux en ſont l'ornement; ces tableaux de famille doivent être l'ouvrage de Peintres nationaux. Mais un royaume qui jusqu'au commencement de ce ſiècle avoit été étranger à l'Europe, préſentant aux Arts l'appas de la liberté & des récompenſes, choiſiſſant dans tous les pays policés ce que l'adminiſtration a de plus ſage, la politique de plus ſimple, le commerce de plus actif, l'induſtrie de plus utile, & de-

venant

venant dans quarante années l'égal des plus grandes puiſſances, & la terreur de quelques autres, devoit avoir pour Hiſtorien celui, que le *Siècle de Louis XIV* avoit recommandé à toutes les nations; un Ecrivain, accoutumé à développer les cauſes, & à ne laiſſer dans la mémoire des lecteurs, que les portraits des grands hommes, & les évenemens que la raiſon & l'humanité ont intérêt de connoître.

Mr. de *Voltaire* continuellement 1762.
attaqué par des ennemis, punis ſans ceſſe & jamais corrigés, les réuniſſoit quelques fois dans la même Satire, & les montroit au public affublés de toute eſpèce de ridicules. Il étoit dur, mais rarement injuſte lorsque la paſſion ne s'en meloit pas. Dans les *Etrennes aux ſots* qui parurent au commencement de cette an-

née, il châtia un Hiſtorien ſans raiſon qui avoit inſeré des perſonalités odieuſes contre lui, dans une volumineuſe compilation.

On donna peu de jours après *l'Ecueil du Sage*. Le Parterre reconnut les traits d'un grand maître dans pluſieurs Scènes, & ſon hommage eut été bien plus ſoutenu, ſi l'on avoit pû tout à coup, paſſer de l'extrême gaité des deux premiers Actes, à la dignité des ſuivants. Reduite à trois, en mille ſept cent ſoixante & dix-ſept, le public y gagna, & la gloire de l'Auteur n'y perdit rien. Cette eſpèce de ſuccès ou de diſgrace, influoit à peine ſur ſon exiſtence, livrée toute entiere alors à la famille infortunée des *Calas*. Scène douloureuſe! préſente encore à l'eſprit de tout le monde, & que nôtre ſiècle auroit tant d'intérêt de

cacher à la poſtérité. Ranimant ſes forces languiſſantes, il adreſſa des Mémoires à tous ceux, que l'humanité & la tolérance pouvoient rendre protecteurs de cette famille déplorable, & après avoir alternativement employé ſa plume & ſa fortune en faveur de l'innocence, pour donner encore plus de ſanction à cet acte bienfaiſant, il décida (ſans peine à la vérité) les oracles du Barreau ([c]) à joindre leurs plumes éloquentes à la ſienne, & tous à l'envi ſe diſputerent l'honneur, d'éclairer le public ſur une affaire funeſte dans ſon principe, & plus dangereuſe encore dans ſes conſéquences. Puiſſe l'exemple qu'il a laiſſé, engager ſes émules à prêter comme lui leur voix aux malheu-

(*) Meſſieurs *Mariette*, de *Beaumont* & *l'Oiſeau de Mauléon*.

reux ! A quoi donc ſervira le génie, ſi ce n'eſt à rendre à l'innocence un luſtre que l'erreur ou l'impoſture lui enlevent ? Des gens injuſtes cependant lui ont ſû mauvais gré, de s'être immiſcé dans la ſanglante Tragédie de *la Barre*, dans la ténébreuſe affaire du Comte de *Morangies*, dans les juſtes prétentions des eſclaves de Franche-Comté ; comme ſi le droit d'être utile & d'éclairer les hommes, n'appartenoit pas à quiconque en a reçu le talent de la nature; & comme ſi ſes dons précieux, devoient s'exercer ſans ceſſe ſur les ingénieuſes frivolités, que l'eſprit invente pour amuſer l'oiſiveté.

Au milieu de ces ſoins généreux, une maladie violente le conduiſit aux portes du tombeau. Il en ſonda la profondeur ſans effroi, & attendit

l'ordre de la providence avec un courage respectueux. On a répété souvent que l'approche de l'heure fatale lui causoit des sensations bien différentes, mais on a confondu les regrets de quitter la vie avec une crainte mêlée de remords. Il n'avoit ni cette stoïque indifférence sur les évenemens, ni les frayeurs involontaires d'une ame flottante entre les différens sistemes des hommes. La bonté de sa constitution, & les soins du Docteur *Tronchin*, réculerent le moment qui devoit terminer sa destinée. Le premier usage de ses forces retablies, fût en faveur des martyrs de *Toulouse;* & aux soins de réhabiliter la mémoire des hommes injustement proscrits, il joignit ceux d'honorer les morts justement célebres. Son rival dans l'Art dramatique Mr. de *Crébillon* venoit d'achever

1762. une carriere brillante; il en publia l'Eloge. Dans les premiers regrets que laiſſe un grand homme enlevé aux Arts, on n'admet que les louanges ſans reſtriction, oubliant que la poſtérité qui juge de ſang froid, rejette préciſement celles-là. L'hommage rendu aux mânes de ce célebre Tragique parut encore l'ouvrage de l'envie à un Journaliſte partial. Comment! on veut nous perſuader que l'Auteur de *Mahomet*, d'*Alzire* & de *Tancrede*, étoit jaloux de *Xerxes*, de *Pyrrhus*, d'*Atrée* & *Thieste*? Cette fatigante répétition du même reproche nous a conduit plus d'une fois à examiner jusqu'à quel point il étoit fondé, & nous avons trouvé dans ſes ouvrages, une admiration ſoutenue de *Racine*, l'Eloge de l'*Encyclopedie*, de *l'Hiſtoire naturelle de Mr. de Buffon*, du philoſophique

Traité des délits & des peines, du vertueux *Bélisaire*, de la ſavante *Hiſtoire de l'Aſtronomie*, du livre profond *ſur la félicité publique*. Sans doute il n'a pas nui à l'opinion avantageuſe que le public a adopté ſur Meſſieurs *Thomas*, *du Belloi*, *de la Harpe*. Quel eſt l'homme un peu diſtingué depuis vingt ans, qui n'ait pas trouvé dans ſes *Opuſcules* la récompenſe ou l'encouragement dû à ſes talens? Si quelques Ecrivains eſtimables peuvent s'élever contre ces obſervations, ce n'eſt pas l'envie alors, mais la haine qui l'égaroit. C'eſt un malheur ſans doute, lorſqu'un défaut ne peut être juſtifié que par un autre, mais il eſt certain que les deux *Rouſſeaux* Mr. *le Franc* &c. lui avoient fourni bien des querelles à venger.

Au reste il est presque le seul, qui ait jetté quelques fleurs sur le tombeau de *Crébillon*. Ses admirateurs même, ont gardé après sa mort un silence, dont ses mânes auroient plus à se plaindre que des justes reflexions de son Panégyriste.

Tous les évenemens lui fournissoient des idées heureuses. Jusque dans ses plaisanteries on voit des raports utiles ; &, chose bien rare! jamais il n'écrivit uniquement pour écrire.

Cet *extrait supposé* par exemple *de la Gazette de Londres*, n'est rien moins qu'une simple saillie d'esprit.

Londres du 20. Fevr. 1762.

„ Nous aprenons que nos voisins
„ les François sont animés autant que
„ nous au moins, de l'esprit patrioti-
„ que. Plusieurs corps de ce Royau-

„ me ſignalent leur zéle pour le Roi
„ & pour la patrie. Ils donnent leur
„ néceſſaire pour fournir des vaiſ-
„ ſeaux, & l'on nous aprend que
„ les Moines, qui doivent auſſi aimer
„ le Roi, donneront de leur ſuperflu.„

„ On aſſure que les Bénédictins
„ qui poſſedent environ neuf millions
„ de Livres tournois de rentes dans
„ le Royaume de France, fourniront
„ aumoins neuf vaiſſeaux de haut bord;
„ que l'Abbé de *Citeaux*, homme très
„ important dans l'Etat, puisqu'il poſ-
„ ſede ſans contredit les meilleures
„ vignes de Bourgogne, & la plus
„ groſſe tonne, augmentera la mari-
„ ne d'une de ſes futailles. Il fait
„ bâtir actuellement un Palais, dont
„ le devis eſt d'un million ſept cens
„ mille Livres tournois, & il a déja
„ dépenſé quatre cens mille Livres
„ tournois à cette maiſon, pour la

„ gloire de Dieu; il va faire conſtrui-
„ re des vaiſſeaux pour la gloire du
„ Roi. „

„ On aſſure que *Clairvaux* ſuivra
„ cet exemple, quoique les vignes
„ de *Clairvaux* ſoient très peu de cho-
„ ſe. Mais poſſédant quarante mille
„ arpens de bois, il eſt très en état
„ de faire conſtruire de bons na-
„ vires. „

„ Il ſera imité par les *Chartreux*,
„ qui le vouloient même prévenir,
„ attendu qu'ils mangent la meilleu-
„ re marée, & qu'il eſt de leur inté-
„ rêt que la mer ſoit libre. Ils ont
„ trois millions de rentes en France,
„ pour faire venir des Turbots & des
„ Soles. On dit qu'ils donneront trois
„ beaux vaiſſeaux de ligne. „

„ Les *Prémontrés* & les *Carmes* qui
„ ſont auſſi néceſſaires dans un Etat
„ que les *Chartreux*, & qui ſont auſſi

„ riches qu'eux, ſe propoſent de four-
„ nir le même contingent. Les au-
„ tres Moines donneront à propor-
„ tion. On eſt ſi aſſuré de cette obla-
„ tion volontaire de tous les Moines,
„ qu'il eſt évident qu'il faudroit les re-
„ garder comme ennemis de la patrie,
„ s'ils ne s'acquitoient pas de ce de-
„ voir. „

„ Les Juifs de Bordeaux ſe ſont
„ cotiſés; les Moines, qui valent bien
„ les Juifs, ſeront jaloux ſans doute,
„ de maintenir la ſupériorité de la
„ nouvelle loi ſur l'ancienne. „

„ Pour les freres *Jeſuites*, on n'e-
„ ſtime pas qu'ils doivent ſe ſaigner
„ en cette occaſion; attendu, que la
„ France va être inceſſàment purgée
„ des dits freres. „

„ P. S. Comme la France man-
„ que un peu de gens de mer, le
„ Prieur des *Céleſtins* a propoſé aux

„ Abbés réguliers, Prieurs, Sous-
„ Prieurs, Recteurs, Supérieurs, qui
„ fourniront des vaiſſeaux, d'envoyer
„ leurs Novices ſervir de Mouſſes, &
„ leurs Profès ſervir de Matelots. Le
„ dit Céleſtin a démontré dans un beau
„ diſcours, combien il eſt contraire à
„ l'eſprit de charité de ne ſonger qu'à
„ faire ſon ſalut, quand on doit s'oc-
„ cuper de celui de l'Etat. Ce diſ-
„ cours a fait un grand effet, & tous
„ les Chapitres délibéroient encore
„ au départ de la poſte. „

1763. La poſtérité ne verra pas ſans étonnement, le même homme ſaiſiſſant avec une égale ardeur ce qui peut amuſer & plaire, & les occaſions d'être bienfaiſant & généreux.

Il ſe préſenta un parti avantageux, pour cette Demoiſelle *Corneille*, dont nous avons parlé. C'étoit un Gentilhomme du pays de *Gex*, alors

Officier de Dragons, possédant une terre agréablement située voisine, du Château de *Ferney*. A l'inestimable présent d'une femme raisonnable & sensible, Mr. de *Voltaire* joignit une dot considérable, & goûta dans la suite la satisfaction de voir Mr. *Dupuis* (c'est le nom du mari de Mademoiselle *Corneille*) employé avec succès par le Ministere, & joindre au talent d'un Militaire actif, les qualités d'un époux honnête & complaisant.

Avec quelle douceur les yeux se reposent sur les heureux qu'on a fait; surtout lorsque leur réconnoissance vous rapelle à chaque instant votre ouvrage!

Une autre espèce de satisfaction succeda. *Olympie*, qui venoit d'être représentée à *Manheim*, avec une pompe à peine soupçonnée des Comédiens

François, malgré leurs extrêmes prétentions, fût imprimée à *Paris*. Cette Tragédie, d'un genre auquel peut-être il faudra avoir recours pour reveiller le goût usé du public, fût accueillie assez froidement. De simples lectures ne permirent pas de saisir tout ce que ce Spectacle avoit d'imposant; & cet évenement nous confirme dans l'idée que nous avons hazardée, que la pluspart des Tragédies ne devroient jamais être imprimées, ni paroître sans le prestige de la Scène.

Un Drame n'est pas comme un Poëme épique. Son premier mérite est l'action, & le jeu des personnages. Le lecteur se met rarement à leur place, & le costume, l'âge, la déclamation, doivent avertir la pluspart des hommes de ce qu'on veut leur faire comprendre. Les ames

froides veulent être échauffées par le jeu d'un Acteur, qui fera passer en elles l'esprit de son rôle. Les ames frivoles ont besoin que l'empire du talent enchaîne leur attention, les force à suivre les différentes gradations de l'intérêt, & les mene insensiblement à la catastrophe. Les hommes lents à la conception, trouvent dans un Comédien intelligent la clef de ce qui leur paroît obscur. &c. &c.

Or la pluspart des spectateurs sont dans ces différentes classes, & le très petit nombre de ceux, qui dans le silence du cabinet examinent une pièce d'après les sensations d'un goût épuré, ou d'un sens droit, ne doit pas oter à ces réflexions le mérite de la justesse. Pourtant conviendrons nous qu'un seul Auteur y fournit quelques exceptions. C'est l'inimita-

ble *Racine;* & encore faut-il avouer qu'*Athalie* son chef d'œuvre, gagne également à la représentation. Mr. de *Voltaire* lui-même a plusieurs Tragédies qu'on sait par cœur; mais pour un ou deux Poëtes qui semblent combattre nôtre idée, combien *Corneille*, *Crébillon*, & presque tous les tragiques modernes, sont intéressés à ce qu'on l'adopte! Nous ne l'apliquerons cependant point à la Comédie, parcequ'elle parle beaucoup plus à l'esprit qu'aux sens, & que les hommes ont besoin de consulter souvent le miroir de *Thalie* pour s'y reconnoître.

Piron en sortant de la pièce qui a donné lieu à ces reflexions, crut l'avoir jugée par un mauvais Calambour *o l'Impie!* Il avoit reçemment fait insérer dans le *Mercure* une paraphrase du *de profundis*, espèce d'amende

mende honorable au public,. que la vanité conſeille quelques fois pour reveiller ſon attention laſſée.

Mr. de *Voltaire* ſe permit à cette occaſion une petite gaité:

Le vieil Auteur du Cantique à P . . .
Humilié s'en alloit à la Trape
Pleurer le mal qu'il avoit fait jadis.
Mais ſon Curé lui dit: Bon Métromane,
C'eſt bien aſſez d'un plat *de Profundis*
Conſolés vous; le Seigneur ne condamne
Que les Vers doux, faciles, arrondis.
Ce qui ſéduit, c'eſt là ce qui nous damne;
Les Rimeurs durs, vont tous en paradis.

Une Epigramme ne prouve rien, & l'Auteur de *la Métromanie* mérite aſſurément d'être *damné*. Il y a autant de gaité, mais pas plus de juſteſſe dans ce quatrain ſur Mr. *le Franc de Pompignan*.

Savés vous pourquoi Jéremie
A tant pleuré pendant ſa vie ?
C'eſt que dèslors il prévoyoit
Que *** le traduiroit.

Ce Littérateur eſtimable devoit peut-être ſe diſpenſer d'avertir le public d'un mérite, qu'il ne lui conteſtoit pas; mais après J. B. *Rouſſeau*, *Jérémie* ne pouvoit ſouhaiter un meilleur traducteur.

Ces plaiſanteries échappoient à Mr. de *V*. ſans méchanceté & ſans fiel : mais on eſt toûjours ſurpris, nous l'avouons, qu'elles ſe mêlaſſent aux occupations graves qu'il ſe donnoit alors. Il publia ſon *Traité de la tolérance*, qui par ſa profondeur, honoreroit un Docteur de Sorbonne, & par ſa modération ſeroit digne d'un Lettré Chinois. Il le mit ſous la protection de Mr. le Duc de *Choiſeuil*. Pouvoit-il mieux choiſir que celui, qui ren-

dant un double ſervice à la Nature & à la Religion, établit cette commiſſion ſage, dont le réſultat a été, que des enfans ne vont plus bégayer à l'autel des engagemens précipités?

Le *Traité de la Tolérance* devoit dans l'idée de ſon Auteur, affoiblir l'effet d'une certaine *inſtruction paſtorale* dans laquelle il n'étoit pas ménagé. Elle venoit d'une ſource que lui même avoit ſouvent troublée.

Il nous ſemble qu'on a dénaturé l'eſprit de ces ſortes d'ouvrages, deſtinés à inſtruire les fideles avec un eſprit de paix & de charité, & ſurtout à les conſoler. Ils ſont devenus des Satires ſacrées, où à l'abri de l'autorité & ſous le pretexte de la correction, on n'épargne ni les alluſions perſonnelles, ni les duretés. Souvent même ce ſont des injures déguiſées. Les perſonnes attaquées

F 2

croient pouvoir ſe défendre, cette défenſe donne occaſion de répondre, la réponſe mene à des diſcuſſions, dans lesquelles la ſupériorité du génie compenſe la différence des états, & ce n'eſt plus alors un Prince de l'Egliſe qui parle avec autorité, c'eſt la lutte de deux adverſaires qui ſoutiennent leurs opinions.

Mr. de *Voltaire* ſe préſenta dans l'arêne avec ſes armes ordinaires, le ſarcasme & la plaiſanterie, & quoiqu'elles ne triomphaſſent pas, elles écartoient cependant la conſidération, qui doit environner ceux qui portent la lumiere.

Le public détournant les yeux de ces petites querelles accueillit avec empreſſement, une nouvelle Edition de ſon *Eſſai ſur les Mœurs des Nations.* Tandis que des critiques un peu pédans, s'efforçoient de

chercher ces eſpèces de fautes qui tiennent à l'exactitude des dattes, les gens d'un eſprit juſte y trouvoient de beaux dévelopemens, & ce tact philoſophique, qui laiſſe périr dans un juſte oubli les évenemens douteux & inutiles pour ne conſerver que les faits inſtructifs, & dont les conſéquences ſont autant de leçons pour le genre humain. Il fit paroître quelque tems après les *Additions*, qui contenoient ce qui s'étoit paſſé jusqu'à l'année 1761. On put voir dans ce petit ouvrage combien il eſt difficile d'écrire une Hiſtoire contemporaine. Sans doute que les actions des hommes, doivent toûjours être vues à une certaine diſtance, pour que l'on n'apperçoive pas les petits intérêts qui en ont été l'origine. Lorsque les Législateurs de la République des Lettres ont preſcrit à l'Hi-

ſtoire une marche grave & ſérieuſe, ils ont impoſé à ceux qui l'écrivoient la néceſſité de faire une eſpèce de Roman moral, accomodé aux vues des Gouvernemens & à la vanité des hommes en général.

On a cru affoiblir le mérite de *l'Eſſai ſur les Mœurs des Nations*, en le rapprochant du *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle* de l'éloquent *Boſſuet;* ces deux morceaux ne doivent point être comparés. Ce n'eſt pas le tableau de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'univers, que Mr. de *Voltaire* a préſenté dans un ſeul cadre, mais il a cru utile de montrer, combien les inſtitutions ſont encore imparfaites, les loix obſcures, les mœurs mal policées, les moyens mal diſtribués, les partages inégaux. Il a voyagé ſur la terre entiere, & promenant attentivement ſes regards ſur toutes

les parties, il a vû les traces brulantes de l'ambition, qui n'avoit laiſſé ſur des Cantons immenſes que des ronces, des épines, & des bruyeres; plus loin des plantes vigoureuſes croitre ſur un ſol engraiſſé de la chair des victimes que la guerre a immolées & aroſé par des fleuves de ſang; ſur les bords de l'*Ebre* une furie marchant lentement au ſon de quelques inſtrumens lamentables, conſommer les ſacrifices de l'inquiſition; par tout le deſpotisme, frappant avec un ſceptre de fer des hommes enchainés, dupes éternelles de ce prétendu contract, entre celui qu'il dépouille & la force qui le protege. Il a fouillé ſous les ruines, en a tiré les ſtatues de quelques Princes célebres, qui y étoient enſévelies, & a répandu la gloire ſur leurs mémoires injuſtement traitées.

1764. A l'âge de ſoixante & dix ans, Mr. de *Voltaire* ſe découvrit un talent nouveau celui de conter; & à cette époque de la vie, où l'on s'exprime difficilement, parceque l'on conçoit avec peine, il choiſit le genre où la facilité eſt la premiere des graces. On avoit imaginé jusques-là, qu'un conte étoit l'azile de la licence, & le titre ſeul une eſpèce de ſauvegarde contre les timides ſcrupules de la pudeur. *Les trois manieres*, *l'Origine des métiers*, *Azolan*, ramenerent ce genre à la décence, & l'on vit, qu'il étoit poſſible de plaire, ſans la trop facile reſſource de l'extrême liberté.

Quiconque feroit entré dans ſon attelier, auroit vû le génie de *la Fontaine* broyer dans un coin les couleurs agréables pour ces eſpèces de tableaux, & d'un autre côté la Mu-

ſe de la Tragédie choiſir les couleurs ſombres & terribles qui devoient peindre une des plus grandes révolutions qui ait troublé le monde, & repréſenter les tiranniques Auteurs de ces effrayantes proſcriptions, qui firent ruiſſeler le ſang dans Rome ſubjuguée, & renverſerent la ſtatue de la liberté, au milieu des victimes qui venoient de lui être ſacrifiées.

Cette Scène horrible, transportée ſur le Théatre de *Paris*, n'obtint que de médiocres aplaudiſſemens. La raiſon étoit que l'exécution ne répondoit pas au ſujet. On s'attend ſurtout à de plus beaux détails au moment que les Triumvirs ſe partagent le monde. L'Epiſode de *Servilie* a quelque choſe de romanesque dans un ſujet trop connu, pour que le ſpectateur puiſſe ſe prêter au beſoin du Poëte, qui cherche

dans ſon imagination ce que l'Hiſtoire lui refuſe.

Il y a dans la préface une phraſe digne de remarque. „ J'ai fait une „ étude particuliere de l'Hiſtoire, & „ non pas du Théatre que je connois „ aſſez peu, & qui me ſemble un ob- „ jet de goût plûtôt que de recher- „ che. „ La Préface de ce petit Volume dementoit l'Auteur.

Nous ne ſavons ſi c'eſt pour venger *les Triumvirs* de l'indifférence du public qu'il donna une ſuite du Diſcours aux *Welches*, ſuite encore plus inutile que la premiere partie. Etoit-ce donc un grand ſacrifice que celui d'un petit morceau de Littérature, dont l'idée ne lui apartenoit pas, & dont les détails embaraſſoient, même l'amitié de ſes plus zélés défenſeurs ? La premiere marque de reconnoiſſance que donne la poſtérité à un grand

homme eſt d'oublier peu à peu ſes foibleſſes. Alors les petits nuages qui troublent l'éclat de ſa gloire, diſparoiſſent inſenſiblement, la terre ne voit que les bienfaits qu'elle en a reçus, & le concert de ſes admirateurs n'eſt plus interrompu, par les voix du parti contraire.

Le public punit Mr. de *Voltaire* de ſes inadvertances par l'accueil qu'il fit aux *Lettres ſecrettes* imprimées à *Geneve*. On crut qu'elles troubleroient un moment le ciel de *Ferney*. Ses ennemis n'y trouverent que de la gaité, cette franchiſe qu'on ſe permet dans l'épanchement de la confiance, peu d'anecdotes, des jugemens ſains, l'activité d'une imagination ardente qui brule d'aſſurer ſes ſuccès. Malgré les lettres initiales D. L. B. (de la Beaumelle) il n'en étoit pas l'Editeur; un nommé *Vaugé* les avoit ſur-

prifes à Mr. *Berger* par le miniftere d'une femme de charge, & les avoit vendues à un Libraire.

On promet dans la Préface l'Hiftoire des querelles avec l'Abbé *des Fontaines* & *J. B. Rouffeau.* Il n'y a pas un mot, ni de leur origine ni de leur fuite. Obfervons cependant que la faim & la mifere portent à d'étranges extremités, car elles feules peuvent conduire à violer ainfi les dépots de l'amitié.

La pluspart de ces lettres étoient adreffées à Mr. *Tiriot* (*) & à Mr. *Berger*.

(*) Mr. *Tiriot* étoit d'une famille bourgeoife mais honnête. Sans être ni Littérateur ni homme d'efprit, il avoit du goût & de l'amour pour les Lettres, & s'étoit attaché par la plus grande admiration à Mr. de *Voltaire*, lequel naturellement facile, lui avoit fû gré de fes fentimens. Cet homme connu dans le monde fous le nom de

Il perdit cette année une bienfaitrice dans Madame de *Pompadour*, que la mort arrêta au milieu de ſa carriere. Choſe bien rare dans ces ſortes de places! ſa faveur lui ſurvequit, & le philoſophique courage avec lequel elle ſubit ſa deſtinée, ſembla l'abſoudre de tous les reproches qu'on avoit cru pouvoir lui faire pendant ſa vie, j'ai presque dit pendant ſon regne. Sans épouſer aucun des deux partis, laiſſons à la politique le ſoin d'examiner quelle influence elle eut ſur le Gouvernement, mais que les Lettres aplaudiſſent à la protection, qu'elle leur valut! 1764.

Peu s'en falut que l'année ſuivante elles ne fiſſent une plus grande per- 1765.

---

l'ami Tiriot avoit une mémoire prodigieuſe, & on le recevoit bien partout, parcequ'il recitoit des Vers de Mr. de *Voltaire* qui n'étoient point encore imprimés.

te encore. Mr. de *Voltaire* lui même entendit presque fonner fa derniere heure; au plus fort de la crife il étoit gai, & récitoit aux perfonnes qui le foignoient des vers d'*Hudibras* contre les Medecins. Dans le même tems il fe fit prendre mefure d'un tombeau placé à côté de l'Eglife qu'il batiffoit alors à *Ferney*. *Au moins*, difoit-il, *ne me reprochera-t-on pas d'être un homme fans prévoyance.* Ces deux traits qui nous ont été affurés pas des témoins oculaires, confirment ce que nous avons dit plus haut contre ceux, qui ont confignés fes prétendues frayeurs dans des *Teftamens*, & des *Rélations* forgées à plaifir.

Le deftin lui laiffa encore le tems de jouïr de fa gloire, & particulierement du fuccès d'un ouvrage important, qu'il venoit de publier. C'é-

toit *la Philoſophie de l'Hiſtoire*, dédiée à l'Imperatrice de Ruſſie, ſujet neuf, & ſi néceſſaire à quiconque adopte cette maniere d'inſtruire les hommes. Un Savant a relevé quelques erreurs, (*) & c'eſt un ſervice rendu à la vérité; mais il auroit pû ſe rapeller, que les faits hiſtoriques ne ſe détruiſent point par des témoignages contraires, puisqu'il eſt peu de ces faits qui ne ſoient aſſurés & démentis dans le même ſiècle. Dailleurs le but philoſophique de Mr. de *Voltaire* étoit bien au deſſus du travail d'un ſimple Hiſtorien; il enſeignoit à l'eſprit humain à poſer des bornes entre la crédulité & le pyrrhoniſme, & à prendre des mains de la raiſon, le fil qui doit conduire dans ce labyrinthe

(*) *Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire* par Mr. *Larcher.*

d'erreurs conſtruit par l'ignorance & la ſuperſtition. On a bien ſenti où il conduiroit; de là tant d'efforts pour le rompre, & forcer les hommes à battre les anciennes routes.

La *Philoſophie de l'Hiſtoire* éprouvera dans cinquante ans ce qu'éprouva trop une Tragédie de l'Auteur, *Adélaide du Guesclin.* Trente ans auparavant elle étoit tombée. Remi-
1765. ſe au Théatre, elle eut cette année le plus grand ſuccès. Ainſi verra-t-on un jour, que ce que nous prenons aujourd'hui pour des erreurs, étoient les heureuſes découvertes d'un eſprit qui dévançoit ſon ſiècle.

Ces petites perſécutions jettoient dans ſon caractere une aigreur paſſagere. Un projet qu'il n'executa point, mais qu'il forma, donna lieu de répandre qu'il alloit chercher de nou-

veau

veau la paix & le bonheur dans un climat étranger. Il desiroit faire sa Cour à l'Electeur Palatin, & tous les arangemens étoient pris dans le même tems. Il écrivoit au Roi de Prusse que si ses forces égaloient son zéle, il iroit encore mériter ses bontés ; & pour troisieme circonstance il quitta *les Délices* pour se fixer tout à fait à *Ferney*, où voulant mener une vie un peu plus tranquille, il fit abattre son Théatre. Ces démarches combinées avec quelques lettres, suffirent aux fabricateurs de nouvelles; ils annoncent le départ de Mr. de *Voltaire*, & même fixerent le lieu de son nouveau séjour. Ce qu'il écrivit à Mr. *Collini* éclaircira le fait.

„ Mon cher ami, que son Altesse „ Electorale me dise, prends ton lit „ & marche, & alors je vole à *Schwe-*

„ *zingen*. Il y a plus de huit mois que „ je ne ſuis ſorti de ma chambre. Je „ meurs en détail, & nous ne ſom- „ mes plus au tems des miracles. „ Je ſais bien qu'il y a des gens qui „ ont encore de la force à ſoixante „ & douze ans, les Patriarches „ étoient des enfans à cet âge. „

„ Ceux qui ont dit que je quittois „ mon petit Chtâeau de *Ferney*, ont „ été bien mal informés. Il eſt vrai „ que je me ſuis défait *des Délices*, „ mais c'eſt que je ne me ſuis pas „ trouvé aſſez riche pour les garder, „ & que l'état de ma ſanté, qui exi- „ ge la retraite la plus profonde, étoit „ incompatible avec l'affluence du „ monde que m'attiroit le voiſina- „ ge de *Genève*. J'ai jugé d'ailleurs „ que n'ayant qu'un corps, je ne de- „ vois pas avoir deux maiſons. Qu'il „ feroit doux pour moi, mon cher

„ ami, de paſſer quelques uns de mes
„ derniers jours auprès d'un Prince
„ tel que Mgr. l'Electeur! quel plai-
„ ſir j'aurois, après lui avoir fait ma
„ Cour, de m'enfermer dans ma
„ chambre avec quelques Volumes
„ de ſa belle Bibliotheque! Dans
„ quelque triſte état que je ſois, je
„ ne veux pas déſeſpérer de ma de-
„ ſtinée; je me flatte toûjours de la
„ plus douce de mes eſpérances.
„ Mettés moi à ſes pieds, aimés-moi,
„ & ſoyés bien ſûr que je ne vous ou-
„ blierai jamais. „

Les mêmes nouvelliſtes qui répandoient le bruit de ſa prochaine émigration, racontoient auſſi qu'il ambitionnoit de jouer un rôle dans les troubles de *Genève*. Il eſt vraiſemblable que cette idée l'occupa quelques momens. Il avoit déja prêté ſa plume au peuple, qu'on apelloit *les*

Repréſentans, & ſe flattant que leur confiance les rendroit dociles à ſes vues, déja il projettoit d'établir dans leur ville liberté de Religion & de Théatre. Quelques uns des mécontens, voulant étayer leur parti de ſa plume & de ſes protections, le bercerent de ces eſpérances, & ſa crédulité prouve combien peu il étoit propre à opérer la conciliation. Cette idée (ſi elle a exiſté) fit bientôt place à une autre façon de penſer.

„ Nous avons dans ce moment
„ ci, écrivoit-il, une petite eſquiſſe
„ à *Genève* de ce qu'on nomme liber-
„ té, qui me fait aimer paſſionné-
„ ment mes chaînes. La République
„ eſt dans une combuſtion violente:
„ le peuple qui ſe croit ſouverain,
„ veut culbuter le pauvre petit Gou-
„ vernement, qui aſſurément mérite
„ à peine ce nom. Cela fait de *Ferney*

„ un Spectacle assez agréable. Ce
„ qui le rend plus piquant est, de
„ comparer les différentes façons de
„ penser des hommes, & les motifs
„ qui les font agir: souvent ces mo-
„ tifs ne font pas honneur à l'huma-
„ nité. Le peuple veut une démocra-
„ tie décidée; le parti qui s'y oppose
„ n'est point uni, parceque l'envie
„ est le vice dominant de cette peti-
„ te ruche, où l'on distile du fiel, au
„ lieu de miel. La nature de leur
„ querelle n'est pas prête à finir; la
„ démocratie ne pouvant exister,
„ quand la nature des fortunes est
„ trop inégale. Mais je prédis, que
„ la ruche bourdonnera jusqu'à ce
„ qu'on vienne manger le miel. C'est
„ *Rousseau* qui a fait tout ce tapage:
„ il trouve plaisant du haut de sa
„ montagne, de bouleverser une vil-
„ le, tel que la trompette du Sei-

„ gneur, qui renversa les murs de „ Jéricho. „

1766. Mr. de *Voltaire* commença cette année par un hommage dû à un Prince sage & vertueux, que la France pleuroit encore. Cette pièce est dans ses œuvres; elle nous donnera lieu de remarquer, qu'elles sont des espèces d'Archives qui conservent les faits intéressans. Il y a peu d'évenemens qu'il n'ait marqué d'un trait inéffaçable, & cette année seule nous en fournit plus d'un exemple. Un jeune homme infortuné, ayant à se reprôcher peut-être d'avoir égaré son imagination dans des livres dangereux pour un âge qui se laisse plûtôt séduire que persuader, victime d'une loi mal interprêtée, meurt entre les mains des bourreaux. Mr. de *Voltaire* pleure sur ses cendres éparses, & lave aumoins sa mémoi-

re de l'ignominie qui ſurvit à ceux que la peine a flétris.

Un autre homme qui avoit vû de près l'échaffaut, s'il n'y étoit pas monté, lui arrachoit des larmes. „ J'ai lû, diſoit-il, le Mémoire de „ Mr. *de la Chalotais;* malheur à tou- „ te ame ſenſible qui ne ſent pas le „ frémiſſement de la fievre en le li- „ ſant. Son *Curedent* (*) grave pour „ l'immortalité. Les Pariſiens gémiſ- „ ſent, ſoupent, & oublient tout. „

Il preſſentit l'innocence de Mr. de *Lally*, dans un tems où il n'avoit

(*) C'eſt avec un Curedent que Mr. *de la Chalotais* écrivit dans ſa priſon ce fameux Mémoire. Mr. de *Voltaire* auroit pris un intérêt bien plus vif encore à ce Magiſtrat s'il l'avoit connu perſonnellement. Il y avoit entre leurs caractères des rapports marqués. Même vivacité, même agrément dans la converſation, même impatience, même courage.

que des accuſateurs, ou des perſonnes applaudiſſant à ſon ſupplice. Les eſprits étoient alors ſi prévenus contre cet Officiér imprudent, que la lettre avec laquelle ſon defenſeur fonda les diſpoſitions, ne reçut aucun accueil de ces mêmes perſonnes, qui depuis ont concouru avec tant de zéle à la reviſion qui devoit réhabiliter ſa Mémoire.

Ce qu'on a voulu faire pour Mr. *d'Etalonde*, (*) ce qu'on a fait pour Mr. *de la Chalotais*, ce qu'on fait pour Mr. *de Lally*, prouve cependant

(*) Mr. *d'Etalonde* depuis Capitaine au ſervice du Roi de Pruſſe, (& dont nous aurons occaſion de parler) étoit compagnon du Chevalier *de la Barre*, & n'échappa au même ſupplice que par la fuite. En 1775, on lui refuſa une réhabilitation complette, mais on lui promit des lettres de grace, ce qui dans les circonſtances revenoit au même.

que leur défenſeur avoit raiſon. Lorsque le *Siècle de Louis XV.* parut, combien de gens s'éleverent contre la prétendue témérité d'un particulier, qui oſoit ſoupçonner d'erreur un grand corps dépoſitaire de la loi. L'évenement a encore prouvé que cette mépriſe étoit poſſible, & que Mr. de *Voltaire* n'étoit pas trop téméraire. Ce n'eſt jamais manquer de reſpect à des hommes que de croire qu'ils ont pû ſe tromper. Ceux qui s'attribuent l'infaillibilité, méconnoiſſent leur nature.

Pendant que cet Apôtre de la tolérance, reclamoit des réparations (inutiles à des cendres inſenſibles, mais conſolantes pour ceux, qui ſurvivant aux victimes de l'erreur, ſont condamnés par le préjugé à partager leur honte) il ſollicitoit auſſi la généroſité des têtes couronnées pour une

famille non moins infortunée que celle des *Calas.* Un Feudiste de *Castres* apellé *Pierre Paul Sirven* fût accusé d'avoir poignardé sa fille pour l'empêcher d'abjurer la Religion protestante. Elle avoit été renfermée dans la communauté des *Dames régentes*, dont elle s'évada une nuit, excédée des mauvais traitemens qu'elle y essuyoit. Cette premiere démarche fût peut-être déja le commencement de sa démence. Peu de jours après elle se précipita dans un puits. Le pere est accusé de parricide, il se trouvent des témoins, la famille entiere est proscrite, le pere & la mere sont condamnés à être pendus, & leurs filles, déclarées complices, sont bannies après avoir assistées à l'exécution de leurs parens. Cette horrible sentence, dont l'injustice étoit prouvée même par le cadavre, puisqu'il

ne portoit aucune marque de violence, eut été exécutée, si les proscrits n'eussent trouvé dans la fuite la seule ressource contre la force, armée du glaive de la justice. Mr. de *Voltaire* leur ouvrit sa maison.

Avant de les venger il falloit les faire vivre. Il se rapella qu'une femme singuliere & bienfaisante, étoit auprès d'un Roi, *qui seul de tous les Rois doit sa couronne à son mérite.* (*) Protectrice née de tous les malheureux, elle obtint une aumone considérable du Monarque; à laquelle il joignit un billet digne d'être conservé.

„ J'ai cru voir dans la lettre que „ *Voltaire* vous écrit, la raison qui „ s'adresse à l'amitié en faveur de la „ justice. Quand je ferai une statue „ de l'amitié je lui donnerai vos traits.

(*) La Lettre de *Voltaire* à Mad. *Geoffrin.*

„ Cette Divinité eſt mere de la bien-
„ faiſance. Vous êtes la mienne de-
„ puis longtems, & votre fils ne vous
„ refuſeroit pas quand même ce que
„ *Voltaire* vous demande ne l'hono-
„ reroit pas autant. „

Le Roi de Dannemarc, le Landgrave de Heſſe, la Ducheſſe de Gotha, le Margrave de Baden, ſuivirent cet exemple, & le Roi de Pruſſe outre ſon aumone, offrit à cette famille déſolée un azile dans ſes Etats.

L'active charité de Mr. de *Voltaire* vint encore au ſecours de cette famille infortunée par des Mémoires éloquens, qui éclairerent la juſtice & ramenerent l'opinion publique, égarée par le jugement de *Caſtres*.

Il étoit ſi beau de conſacrer ſa plume à l'innocence méconnue! pourquoi la prêter à une vengeance perſonelle & publier les *honnêtetés litterai-*

res contre un homme, qui comme citoyen, ne méritoit pas les épithetes qui accompagnent ſon nom. Comme homme de Lettres il méritoit moins encore que l'Auteur de tant de chefs-d'œuvres, deſcendit avec lui dans l'aréne. Mais il faut bien ſe réſoudre à convenir de ces diſparates perpétuelles, & à voir le Docteur *Panſophe* (*) à côté des *Scythes*. Les mœurs ſauvages de cette nation, opposées au faſte orgueilleux des anciens Perſans, fait le ſujet de cette Tragédie. Les tableaux qui nous avoient autrefois repréſenté les Ma- 1767.

(*) Brochure polémique contre *J. J. Rouſſeau* à l'occaſion de ſa diſpute avec Mr. *Hume*, qui n'intéreſſoit que lui, & à laquelle le public a pris part, nous ne ſavons trop pourquoi. Le plus curieux dans tout cela, c'eſt cette phraſe. „ *L'Angleterre s'eſtima heureuſe de me donner un azile* à quel excès de ridicule la vanité porte les plus grands génies!

hometans & les Chrétiens, les Américains & les Efpagnols, les Chinois & les Tartares, fans doute font plus forts de couleur, mais on reconnoît toûjours encore dans ce dernier les traits d'un grand maître, & cette belle ordonnance qui fuppofe un génie exercé & une profonde connoiffance du Théatre.

Le public reçut cette pièce fans enthoufiasme & fans ennui, aplaudit aux belles Scènes, & l'écouta fans cette inquiétude, que les égards dus à un grand homme n'ont pas toûjours arrêtée. Attention d'autant plus extraordinaire, que la pièce fût très mal jouée, les Acteurs n'ayant point faifi l'intéreffante fimplicité qui fait le charme des premiers rôles. Les comparaifons qu'on faifoit avec *Alzire* font une leçon utile aux Ecrivains, avertis que le génie a fes pé-

riodes, & qu'il vient un tems où le plus ſublime doit laiſſer l'aréne à des Athletes plus vigoureux. Le repos eſt la récompenſe que le Ciel deſtine aux talens & aux vertus. Les travaux de la vieilleſſe ſont l'ouvrage de la raiſon ſans ornement; alors elle eſt toûjours un peu peſante. A cet âge lent & pénible, on retrouve encore quelques étincelles de l'ancien feu : comme elles n'ont que des inſtants , les ouvrages ne doivent avoir que la même durée; mais s'engager dans une longue carriere eſt trop dangereux.

Mr. *du Belloi* eut ſur cette Tragédie une idée ſi heureuſe, qu'elle rendroit preſque nos réflexions inutiles. Il dit à quelques Littérateurs, qui ſuivoient la carriere du Théatre.

O vous! dont la jeuneſſe eſt chere à
Melpomene,

Et qui vous disputant les honneurs de la Scène,
Du SOPHOCLE françois suivés de loin les pas:
Contre lui l'ignorance a déchainé la haine,
Vous les laissés rugir, & vous ne parlés pas!
Comme le SOPHOCLE d'Athenes (*)
Ne va-t-il dans ses fils trouver que des ingrats?

Cependant *la Guerre de Genève*, qui parut après les *Scythes*, ne justifie que trop ce que nous osions avancer. Sujet sans intérêt, exécution lente, détails satyriques, personnages froids, versification négligée,

(*) Les fils de *Sophocle* voulurent le faire interdire à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Pour toute défense il lût à ses juges quelques morceaux de l'*Oedipe à Colone* qu'il composoit alors. Les Juges & le peuple le ramenerent chez lui en triomphe.

gée, que reste-t-il? de l'esprit, quelques Vers heureux; est-ce assez pour dédommager des plaintes fondées de toute une ville, des justes récriminations des partisans de *Rousseau*, du silence de quelques amis embarrassés qui ne sauvoient leur héros qu'en jettant des doutes sur l'origine de cette nouvelle production? Mais à la place d'une critique nécessaire l'amitié restoit dans l'inaction, & la flatterie disoit:

Malgré l'effort des envieux,
Personne n'aura sous les cieux
De gloire semblable à la vôtre:
Votre hyver nous donne des fleurs
Qui pourroient ici comme ailleurs
Embellir le printems d'un autre.

Il est vrai que lui même justifioit à chaque instant ce langage. Un des plus estimables Littérateurs de ce

ſiècle avoit récemment enrichi la Morale, d'un livre auquel la France ſeule a fourni des critiques d'une certaine eſpèce. Nous parlons de *Beliſaire*, imprimé par ordre exprès de l'Empereur à *Vienne*, (la ville où la Cenſure eſt la plus ſévère) traduit en partie par l'Imperatrice de Ruſſie, répandu dans tous les pays étrangers. Les *Anecdotes* que Mr. de *Voltaire* écrivit alors, prouverent que ſes déclamations contre le zéle outré, n'étoient pas des mots ſtériles, mais qu'il ſaiſiſſoit toutes les occaſions de joindre l'exemple à la leçon.

1768. Depuis qu'il habitoit la campagne, il avoit ſouvent pû voir de près l'inutilité du travail des faiſeurs de projets; les rêves de la plûpart des économiſtes, les ſpéculations hazardées de tant de beaux eſprits qui gouver-

nent l'Etat. La manie économique l'avoit un peu saisi, & il risqua *l'Homme aux quarante Ecus*, ouvrage dans lequel il y a plus de ces sortes de connoissances que chez tous les beaux esprits du siècle de *Louis XIV*. mais ouvrage frivole, superficiel à une époque où l'on a creusé cette science.

L'Homme aux quarante Ecus attaquoit un projet intitulé la *Richesse de l'Etat* & le livre de Mr. *de la Riviere*. (*) Pour traiter avec fruit de semblables sujets, il faut avoir médité longtems, les besoins & les droits des Princes, les ressources & les

(*) *L'Ordre naturel & essentiel des Sociétés politiques*. Le Chapitre du Commerce est un chef-d'œuvre. Plusieurs autres ne lui cederoient pas, si à force de vouloir presser les idées, il n'y avoit pas quelque fois de l'obscurité.

„ coup pour s'égayer dans une fa-
„ cétie, & méditer ensuite grave-
„ ment des pensées philosophiques?
„ ne seroit-ce point que vous tra-
„ vaillez sans enthousiasme; c'est-à-
„ dire sans cette méditation profonde
„ qui crée & qui invente, & qu'ain-
„ si vous contentant des premieres
„ idées que vous présente une réfle-
„ xion légere, où la réminiscence de
„ ce que vous avez lû, vous vous
„ sentez toûjours également disposé
„ pour toutes sortes de sujets?

Non, il n'avoit pas à la fois plusieurs sujets sur le métier, mais tout entier à celui qui l'occupoit, il y travailloit jour & nuit. Une mémoire heureuse enrichie de lectures utiles (*) & variées, jointe à beau-

(*) Il ne lisoit un livre, que lorsque les six premieres pages lui promettoient quelque

coup d'imagination & à l'usage d'écrire, voilà tout le secret de cette fécondité sans exemple. Mais ces traits qui font connoître l'homme, nous éloignent trop de la marche des faits, & nous nous apercevons toujours trop tard du danger des fréquentes digressions. Rentrons dans 1768. le cours des évenemens par une Anecdote dont ses ennemis tirerent bien de l'avantage.

Il y a dans toutes les Religions des devoirs publics, dont l'accomplissement périodique, ratifie le choix qu'on a fait pour nous d'un culte. La plus sainte de toutes rassemble chaque année les fideles, & les unit

A un Dieu sous un pain qui n'est plus

chose. Autrement il passoit à la moitié de l'ouvrage; s'il n'étoit pas plus content, il lisoit les dernieres pages & le jettoit au feu.

Ce précepte eſt indiſpenſable pour tout homme, mais plus encore s'il eſt poſſible pour ceux, dont l'exemple influe ſur les opinions d'une multitude reſpectable par le premier des biens, l'innocence. Mr. de *Voltaire*, fondateur d'une Colonie, protecteur d'une nouvelle branche de commerce, diſtributeur de toute eſpèce d'encouragemens pour l'agriculture, éloigné de ces tourbillons, où les hommes ſans ceſſe entraînés par l'intéret des paſſions oublient l'exécution de ces pactes religieux faits au Baptême, ſe ſouvint que ces ſortes de négligences ſont inexcuſables dans le chef d'une famille nombreuſe, dont il eſt à la fois le législateur & le pere.

Il parut donc à l'Egliſe, non avec le faſte que les plaiſans de *Paris* ima-

ginerent, mais avec la décence convenable à ſon âge, & à la ſainteté de l'acte. Sans doute il eut pû ſe diſpenſer de le faire précéder d'un diſcours, & ſuivre du témoignage d'un homme public: mais une ſingularité n'eſt pas une faute. On l'exeuſeroit plus aiſément encore ſi l'on ſavoit combien cet homme connoiſſoit peu les mœurs, les uſages, & l'effet de certaines démarches. Il ſe perſuadoit par exemple, que les noms ſuppoſés mis à la tête des brochures qu'il ne vouloit pas avouer, le garantiſſoient de toute eſpèce de reproche, de là les *Comtes de Paſſerans*, *Zapata*, *l'Eſcarbotier* &c. &c. qui iront à la poſtérité ſans s'en douter.

Nous ne ſavons pas ſi les *Conſeils raiſonnables* à *l'Abbé Bergier* les y accompagneront. Il faut diſtin-

guer cet Auteur zélé & folide des compilateurs polémiques, connus feulement par les noms célebres qu'ils attaquent.

Ces opufcules fufpendoient pour un moment le fil de fes travaux hiftoriques, mais fon goût dominant triomphoit bientôt de ces digreffions momentanées. *Le Siècle de Louis*
1768. *XV.* vit le jour; & quoiqu'il rapellât avec trop de défavantage le Siècle de *Louis le Grand*, le public auroit dû cependant avoir la juftice d'obferver, combien ce qu'il faut taire dans les hiftoires contemporaines, ralentit la narration, & deffeche le fujet. Mais rarement il prend cette peine; il compare, prononce, & fixe le fort d'un ouvrage. Nous ofons croire, que fi une plume auffi brillante que celle de Mr. de *Voltaire* écrivoit le Regne de *Louis XV*;

depuis 1741. jusqu'à nos jours, il feroit un tableau peut-être plus curieux encore, que celui du Regne de son Prédecesseur. Comment a-t-on pû répéter si longtems que nôtre siècle étoit celui de l'esprit? tandis qu'au contraire l'esprit seul n'est compté pour rien parmi nous, ou qu'il est aumoins bien voisin du ridicule. A quoi mene-t-il s'il n'est pas la parure d'autres talens plus essentiels? Si l'on disoit de Mrs. de *Buffon*, *d'Alembert*, *de Condorcet*, qu'ils sont des gens d'esprit, on se moqueroit avec raison d'un pareil éloge. Mais que ce seroit un beau spectacle, de voir le commerce honoré, entrer dans tous les plans de l'administration, éclairé dans ses vues, sans bornes pour sa liberté, & considéré comme une des colonnes de l'Etat; les finances dépouillées insensiblement des for-

mes onéreuſes, ſervir ſes beſoins ſans qu'il en coute des larmes au pauvre & des ſacrifices aux riches; l'agriculture encouragée, occuper tout à la fois les méditations du citoyen, les bras du villageois, les ſpéculations du Miniſtere, & les regards protecteurs des Rois; l'Economie devenir l'étude générale, & ſoumiſe à des eſſais prudens, opérer des révolutions chez un peuple dont l'art de jouïr exerçoit presque toute la ſagacité; l'induſtrie multipliant à l'infini les commodités, embellir nos retraites, augmenter encore les douceurs qu'on goûte à la campagne, & rendre les peuples voiſins, ſans ceſſe tributaires de leurs favorables préjugés; l'Hiſtoire naturelle diſtribuer dans toutes les parties du monde ſes ſectateurs, affronter les naufrages pour ſurprendre à la nature quelques uns de

ſes ſecrets, au ſein des mers; ou dans les pays que leur éloignement rendoit pour nous un monde imaginaire; la raiſon fiere de ſes progrès, parler aux hommes le langage de la tolérance, & faire aimer ſes loix, même à ceux dont elle a reſtreint l'Empire; les Sciences abdiquant leurs termes miſterieux, ſe rendre ſans peine à quiconque, après avoir ſaiſi leurs Elémens, les interroge ſur leurs ſecrets; la Juriſprudence s'efforçant de ſortir du dédale obſcur où dix-huit ſiècles l'ont retenue, fonder ſes utiles réformes ſur l'indulgence que reclame l'humanité. La foi délivrée aumoins de ſes orgueilleuſes rivales, voyant les novateurs renverſés de leurs chaires ſéditieuſes, & forcés au ſilence qui prévient les ſcandaleuſes diſcuſſions. Telles ſont les parties qu'une

main habile distribueroit dans ce vaste tableau. Les ombres seroient l'égoïsme, témoin insensible de la patrie chancelante, multipliant ses disciples en démontrant l'utilité du Célibat; le danger de confier à la fortune seule des jouissances préférables à tout; l'indépendance qui cherchant à briser des liens utiles, trouve un malheur réel dans une liberté garant infidele d'un bonheur imaginaire, & se voit bientôt délaissée par des sectateurs inconstans qui retournent à leurs chaines.

Le *Siècle de Louis XV*. fût défendu parcequ'il jettoit quelques doutes sur les crimes de Mr. de *Lally*. Dix a douze années ont apporté d'étranges changemens dans les idées sur cet objet. L'histoire de *Galilée* se renouvelle à chaque instant.

Mr. de *Voltaire* ſe conſola de ce déſagrément aſſez peu mérité ; & ce que lui diſoit Mr. *de la Harpe* dans ces circonſtances, ſe vérifioit à chaque occaſion.

Mais dans l'art de penſer ſa vieilleſſe affermie
Semble ſe conſacrer à des emplois plus grands ;
Entre la bienfaiſance & la philoſophie
    Il partage tous ſes talens ;
Il orne, il enrichit ces paiſibles rivages ;
Tout ſe reſſent ici de ſes ſoins généreux ;
Son ſort eſt de donner, & des leçons aux ſages
    Et des ſecours aux malheureux.

Parmi ces leçons nous ne comprendrons pas cependant un ouvrage qu'il publia alors ſur l'Hiſtoire naturelle. Mais il eſt bien permis à un homme de génie de ſe délaſſer de ſes travaux ordinaires, en jettant un coup d'œuil ſur des ſujets étrangers à ſes talens. C'eſt la ſoif de la gloi- 1769.

re, l'avidité des ſuccès, dit-on, qui enfantoient ces opuſcules. Sans doute; mais c'eſt à cette même ambition que vous avés dû tant de chefs-d'œuvres admirés ſoixante ans. Dailleurs parvenu à un âge avancé, on ne s'accoutume point à l'oubli, ou l'on ne ſe contente pas de ces ſouvenirs rares & ſtériles qu'on garde aux hommes qui ont été. L'habitude d'écrire eſt un vieux beſoin qu'on ſatisfait aux dépens de tout ce qui ſe préſente. Mais obſervons que ces opuſcules, tels que l'*Epître* à *Boileau* qui parut dans ce tems, n'étoient pas les reſtes d'un eſprit fatigué, mais les intervalles d'un travail utile ſuivi avec un courage ſans exemple. Il produiſit cette année *l'Hiſtoire des Parlemens*, que les orageuſes circonſtances de 1770 rendoient ſi intéreſſante. Ceux qui vouloient renfermer

les

les Tribunaux puiſſans dans l'adminiſtration de la juſtice, trouvoient dans les évenemens paſſés la confirmation de leurs principes. Les défenſeurs de l'avis contraire, prétendoient que l'expoſition infidelle des faits, dénaturoit l'état de la queſtion dont cet ouvrage vouloit indirectement donner la ſolution. Il eſt inutile de faire des réflexions ſuperficielles ſur des objets de cette importance, & dangereux de les aprofondir. Remarquons ſeulement que la tyrannie ſur les opinions voudroit fermer les annales mêmes, des tems paſſés, desquelles fourniſſent des armes contre elle.

Encore un autre exemple d'intolérance dans un genre différent. Monſieur de *Voltaire* remplit une ſeconde fois, à Pâques, le plus ſaint des devoirs, & détailla

dans ſa déclaration (*) les raiſons qui lui faiſoient renouveller publiquement ſa profeſſion de foi. Un corps puiſſant éleva des plaintes, & les fit parvenir jusqu'au pied du trône.

Si cette déclaration authentique devoit allarmer un parti, ce n'étoit pas celui du Clergé. Cet hommage rendu à nôtre créance, contraſte étrangement avec l'opiniâtre indifférence d'un grand nombre d'incrédules. Au bruit que fit cette Communion, il ſemble que c'étoit la premiere. En 1754 il s'étoit acquitté à *Colmar* de ce devoir pieux, & la puiſſance eccléſiaſtique, n'avoit point examiné les raiſons qui l'avoient inſpiré. Mais dans cette occaſion (**) un Evêque zélé apella

(*) Au Château de *Ferney*.

(**) Nouvelle preuve de la maxime de *Rabe-*

ce saint acte, une *Communion de Politique.* Un soupçon en cer-certaines matieres est une accusation, & dèslors il faut mettre à côté quelques preuves. Que devoit-il résulter pour Mr. de *Voltaire* de cette hypocrisie? des sarcasmes de la part des hérétiques & des esprits forts; des reproches de ses amis. La politique exigeoit donc qu'il supprimat l'éclat d'une profession qu'on ne demandoit pas. Si Mr. l'Evêque *d'Anneci* l'eut ignorée, on n'auroit fait nul *Commentaire.* Le Seigneur de *Ferney* cherchoit à faire de ses vassaux de bons laboureurs, des Marchands laborieux, des Artistes habiles, & non des Pyrrhoniens & des Déistes; à leur rendre utile ainsi qu'à ses voisins son accès auprès des Grands, & non

lais, que *magis magnos clericos non esse magis magnos sapientes.*

les persuader. C'est dans ses dispositions qu'il vint au secours des serfs du mont *Jura.*

Une Dame de Franche-Comté appellée *Morel de Morez* jeune & jolie, pensa perdre la vie en la donnant à un fils. Les accidens qui suivirent cet enfantement malheureux firent croire qu'elle ne seroit pas mere une seconde fois. Elle demanda aux Chanoines de *St. Claude* la permission de vendre son bien pour venir au secours d'un pere qui avoit essuyé des malheurs. Les Chanoines calculans à leur tour sa future stérilité, se flatterent que le *droit de main morte* les mettroit un jour en possession de cet héritage & refuserent la permission de vendre. Cette Dame au desespoir va chercher des conseils auprès d'un Avocat (*) à *St. Clau-*

(*) Mr. *Christin* fils, homme d'esprit, &

de, capable de faire valoir ſes raiſons & de réaliſer ſes eſpérances. Il fit un Mémoire & l'adreſſa à Mr. de *Voltaire*. En ſuppliant le protecteur des *Calas* & des *Sirven* de l'appuyer de ſon éloquence auprès d'un Miniſtre, ami de l'humanité. Nous verrons dans la ſuite avec quelle chaleur il ſervit ces reſtes infortunés de la barbarie du moyen âge.

C'eſt l'oſtentation, a-t-on dit, qui l'excitoit: mais pourquoi les malheureux ne trouvent-ils pas dans les vertus de ceux qui le blamoient, les reſſources qu'ils trouvoient jusques dans ſes défauts? que deviendront les opprimés, ſi calomniant les intentions on leur enleve le petit nombre de défenſeurs qui leur reſte?

dont le zéle & le talent étoient fort eſtimés au Château de *Ferney*.

1770. Mr. de *Voltaire* tourna au profit du peuple l'empressement du public à lire tout ce qu'il écrivoit; & dans des *réflexions* pleines de justesse, sous la forme d'une *Requête à tous les Magistrats du Royaume*, il exposa, combien la surabondance des fêtes nuit à quiconque doit au travail journalier le pain qui le nourrit; & que si le riche intempérant est justement condamné à expier dans l'abstinence ses sensualités, il ne faut pas comprendre dans la même peine, des hommes dont toute la vie n'est qu'une privation forcée.

Ses talens, & plus encore l'usage qu'il en faisoit, donnerent lieu au projet le plus glorieux pour un homme de Lettres. Une femme au dessus encore de ce que la fortune avoit fait pour elle, conçut le dessein de balancer en un seul jour ce que cin-

quante années de perſécutions avoient fait éprouver à Mr. de *Voltaire;* c'eſt chez elle qu'on décida cet hommage ſi rare de lui élever une ſtatue de ſon vivant, reſtreignant aux ſeuls gens de Lettres, le droit de contribuer aux fraix de ce Monument glorieux. L'empreſſement avec lequel on concourut à l'exécution de cette idée, étoit auſſi flatteur que la choſe même, & quelques ſarcaſmes ne purent percer le nuage épais qui couvre la plaine immenſe où habitent les Ecrivains médiocres, faiſant ſans ceſſe de nouveaux efforts pour s'élever, & retombant toûjours; des gens d'eſprit que les ſuccès d'autrui deſſechent au point de les priver de leurs forces naturelles; des hommes méchans qui ne ſavent pas même meſurer l'intervalle immenſe du génie à un peu de facilité, & croyent

que leurs Satyres peuvent blesser. Leurs murmures impuissants se turent devant la nombreuse confédération qui se forma en faveur de *Voltaire.* L'Auguste *Philosophe de Sans-Souci* voulut être compté parmi ses Membres, & eut la modestie d'écrire: que c'étoit la seule occasion où il reclameroit ses droits d'homme de Lettres. La République entiere en avoit reconnu depuis longtems l'autenticité.

Le célebre *Pigal* fût chargé de transmettre aux siècles avenir ce Monument avec cette inscription: A VOLTAIRE DE SON VIVANT. C'est bien alors qu'il put dire:

Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime.

Cette distinction unique qui n'étoit l'ouvrage ni de l'amitié aveuglée, ni d'aucun intérêt quelconque, inspi-

ra à cet homme si amoureux de la gloire une vive réconnoissance, mais non un orgueil, bien excusable cependant; & nous osons dire, malgré le grand nombre d'incrédules que nous rencontrerons, qu'il ne croyoit pas son mérite assez éclatant pour obtenir une pareille faveur.

Fidele à ses principes contre l'Athéïsme, il refuta le *Systeme de la Nature*, de tous les ouvrages contre la Religion le plus hardi par ses principes, & le moins dangereux par son obscurité. On craignit seulement que la réfutation ne réveillat la curiosité du public; mais il savoit assez que Mr. de *Voltaire* étoit rarement la dupe de ces profondes méditations, & qu'il traitoit les Métaphysiciens avec autant de respect que d'indifférence. Il ne cherchoit à mettre dans ces sortes de productions que le char-

Quel ſingulier tableau que celui de la République des Lettres! Près de l'atelier de *Pigal*, un Poëte mécontent aiguiſe une Epigramme, & tandis que des amis un peu prévenus préparent une apothéoſe, un Avocat fabrique un *Teſtament*, qui n'eſt que le cadre d'une Satyre. Mais le grand homme ne ſe dément point. Plein de réconnoiſſance pour la main qui couronne les talens dans ſa perſonne, il oublie bientôt celui, qui s'amuſe à flétrir des lauriers juſtement acquis.

Ces eſpèces de chagrins ne laiſſoient dans ſon ame qu'une trace légere. Il n'en fût pas ainſi de celui, que lui cauſa la nouvelle d'un changement imprevû dans le Miniſtere. La même diſgrace qui priva la France d'un Miniſtre éclairé, lui enleva une protection, moins utile à ſa perſonne qu'à ceux qu'il vouloit ſervir.

Il ne connoiſſoit Mr. le Duc de *Choiſeuil* que par ſes bienfaits, Il s'adreſſoit à lui lorsque le deſir d'obliger lui conſeilloit de ſervir quelque membre de la famille abandonnée des malheureux. La grace dont le Miniſtre accompagnoit ſes ſervices, changeoit la reconnoiſſance en une eſpèce de paſſion pour un homme généreux, grand, qui n'eut pour ennemis que des êtres jugés par la voix publique; un homme dont la chute fût un triomphe, la retraite ſage & courageuſe, & auquel l'hiſtoire garde une juſtice qu'on ne lui a pas aſſez univerſellement rendue. Mais les hommes ſont-ils jamais juſtes? N'a-t-on pas répété, que docile à toutes les impulſions, Mr. de *Voltaire* conſacra la même plume à l'Eloge des différens hommes que la fortune élevoit ſucceſſivement aux pre-

mieres places. Mais ce n'étoit pas dans des vues d'intérêt perſonnel qu'il encenſoit la faveur. Il voyoit dans Mr. le Duc de *Choiſeuil* un Miniſtre qui avoit reculé le terme des engágemens ſacrés que prenoit une jeuneſſe imprudente; dans Mr. *Turgot* un citoyen qui rendoit le travail libre & briſoit les chaines des corporations, ſupprimoit les corvées, & ramenoit l'homme à un Etat que les abus lui ont enlevés; dans Mr. de *Maupeou*, un Législáteur qui s'efforçoit de faire rendre la juſtice *gratis*, & dont les erreurs mêmes pouvoient être utiles, puisque ceux qui les corrigeroient, perfectionneroient ſon ouvrage; dans Mr. de *Malesherbes*, un Magiſtrat équitable qui vouloit que la loi ſeule prononçat ſur le ſort des citoyens, & que leur liberté ne fût pas à la merci d'un ordre deſpoti-

que si aisé à surprendre. Chacun de ces objets faisoit fermenter sa réconnoissance, si j'ose hazarder cette expression; elle s'épanchoit au dehors, & ses ennemis ne manquoient pas de dire qu'il encensoit le Saint du jour.

Dans l'orage dont nous venons de parler, la nouvelle Colonie fit une perte plus sensible encore. Elle devoit son origine aux troubles de *Genève;* ils multiplierent les mécontens, & dans ces momens de crise la premiere idée est de chercher la paix, ce bien précieux, regretté dès qu'on ne le possede plus. Mr. de *Voltaire* essaya de tourner cette émigration du côté de la France. Il se fit informer secretement, quelle somme seroit nécessaire, & de combien de personnes on auroit besoin, pour établir une horlogerie à *Ferney;* on lui donna un plan qui n'excedoit pas ses

moyens. Sur le champ il offre un azile aux expatriés; Allemands, Suiſſes, Savoyards, Genevois, s'empreſſent d'offrir leur induſtrie. Déja il bâtit des maiſons, il ouvre ſes coffres, & prête à un ſeul Comptoir cinquante mille livre ſans intérêt, & ſur l'eſpérance du ſuccès il ſollicite en leur faveur. Le Subdélégué de *Gex*, & le Commandant de *Verſoy* reçoivent ordre de donner à ces nouveaux ſujets des Lettres de Naturaliſation, la permiſſion de travailler l'or & l'argent au titre de *Genève*, & la liberté de vivre ſuivant leurs principes, ſans être aſſujettis à aucun impôt.

Avec ces ſecours la nouvelle ville proſpéra. Il intéreſſa à ſes ſuccès naiſſants les Grands du Royaume & les Puiſſances étrangeres de toutes pas on s'empreſſa d'avoir des montres de *Ferney*. L'Impératrice de

Ruſſie

Ruſſie en fit ordonner pour plus de quarante mille Livres.

En Eſpagne & en Suede il y eut un égal empreſſement. Il employoit alors ſon crédit, qu'il apelloit la fortune des indigens ; il en tira parti ſans doute, mais s'il en eut été moins économe, on ne peut gueres imaginer ce qu'il auroit obtenu.

Cela ſe répandit au dehors, & les Artiſtes ſe multipliant de jour en jour, il penſa tout de bon à faire une ville d'un chetif hameau. On lui traça alors un plan pour cent maiſons, dont il en commanda dix dans un ſeul jour. Quelques unes étoient données en rente perpétuelle, les autres en viagere ſur ſa tête & ſur celle de Madame *Denis* à cinq pour cent, & tout au plus à ſept. Ces édifices, quoiqu'aſſez couteux, ne tarirent point les canaux qui vivifioient le Commer-

ce. Il continuoit à prêter de grosses sommes sans intérêt aux pauvres, & à deux pour Cent à ceux, qui jouïssoient d'une certaine aisance. Dans toute cette entreprise il n'étoit protegé que par Mr. le Duc de *Choiseuil*, & secondé par Mr. *d'Ogni*. D'ailleurs contrarié par les Fermiers Généraux, gêné par les Intendans, luttant seul contre les difficultés qui accablent les nouveaux établissemens, il a triomphé de tout, & *Ferney* qui n'étoit habité en 1758 que par quarante & neuf personnes, contenoit plus de douze cens habitans en mille sept cent soixante & dix-huit. Dans le même moment qu'il se donnoit ces soins bienfaisans, croiroit-on la malignité capable de transmettre à la postérité cet horrible tableau, dont la haine même détourneroit les yeux?

Un jeune homme bouillant, invectivoit *Voltaire*.
Quoi, disoit-il, emporté par son feu
Quoi, cet esprit immonde a l'encens de la terre?
Cet infame *Archiloque* est l'ouvrage d'un Dieu?
De vice & de talent quel monstrueux mélange!
Son ame est un rayon qui s'éteint dans la fange,
Il est tout à la fois & tyran & bourreau,
Sa dent d'un même coup empoisonne & déchire,
Il inonde de fiel les bords de son tombeau,
Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire.
Un vieillard l'écoutoit, sans paroître étonné.
Tout est bien, lui dit-il: ce mortel qui te blesse
Jeune homme, du Ciel même atteste la sagesse;
S'il n'avoit pas écrit, il eut assassiné.

Croiroit-on que malgré ces prodigalités, dont nous ne trouverions pas un second exemple, on revenoit sans cesse sur son avarice? L'avarice est un vice qui se fortifie jusque dans l'extrême vieillesse. Nous n'avons connu Mr. de *Voltaire* qu'à l'âge de soixante huit ans, & Nous

avons vû perſonellement le contraire de ce vice. Un nombre de domeſtiques aſſez inutiles ; une table très bien ſervie ; des aumônes, inconnues aux avares ; des préſens aſſez multipliés ; des accords tout à l'avantage de ceux qui traitoient avec lui ; des maiſons données plûtôt que vendues ; des billets déchirés ; des hoſpitalités prolongées fort au delà des tems qu'a établi la politeſſe ; ſes ouvrages abandonnés au commerce. Un homme prodigue en agiroit-il diſféremment ? que ſera ce ſi l'on ajoute des ſommes conſidérables circulant ſans intérêt, ou à un intérêt ſi modique que cela revenoit à peu près au même ; des arrerages accumulés, ſollicités en plaiſantant, & oubliés pendant une longue ſuite d'années ? on a répété mille fois cependant qu'il étoit économe jusqu'à la vilainie & la nom-

breufe claffe des hommes qui croient fur parole, perfevere dans l'idée qu'il a encore befoin là deffus de l'adreffe de fes panegyriftes pour folliciter l'indulgence du public.

On croiroit que fes nouveaux foins l'auroient diftrait au moins de fes occupations littéraires, & qu'ambitieux d'un autre genre de gloire, il abandonneroit enfin le fanctuaire des mufes. Mais au contraire: laborieux autant qu'il l'avoit été dans fes beaux jours, il fit fes *Queftions fur l'Encyclopédie*, ouvrage qui fuppofe de vaftes connoiffances, un efprit nerveux, un goût toûjours également fûr, le talent de la critique, l'art de répandre des fleurs fur des matieres arides, & d'introduire la raifon dans des queftions frivoles. Ceux qui lui ont reproché de n'avoir pas affez aprofondi les objets, n'ont 1771.

pas réflechi que le plan alors eut été manqué. Il ne s'agissoit pas de faire une collection de Traités, mais de dire sur chaque sujet ce qui doit demeurer dans la mémoire après la lecture d'un long & scientifique ouvrage. D'ailleurs les raisons qui appuyent ou détruisent un systeme, sont ordinairement peu nombreuses, & doivent être expliquées en peu de mots. L'habitude de faire de gros Volumes est un reste de barbarie, qu'entretiennent l'avidité des Libraires & les orgueilleuses prétentions des Savans, qui substituent l'érudition à l'esprit. La plûpart des livres devroient être composés de façon, qu'il ne fût pas possible d'en faire l'extrait sans y perdre, & malheureusement ils sont faits de maniere, que l'extrait est tout ce qu'on en lit. L'ouvrage qui a donné lieu à ces ob-

ſervations, eſt ſans doute déparé par quelques traits un peu trop hardis, & ſurtout par des momens d'humeur ſatyrique. Le ridicule, cette arme toûjours ſi tranchante dans les mains de Mr. de *Voltaire* perça un grand nombre d'Athletes trop peu exercés pour entrer en lice avec lui. Fiers de leurs aſſociations, & comptant ſur une puiſſance presque toûjours neutre, ils l'attaquoient quelque fois même avec avantage, mais bientôt cet *Hercule*, armé de ſa maſſue, ſe jettant au milieu de ces pigmées imprudens, les diſperſoit au loin. Ceux qui étoient écraſés trouvoient encore des vengeurs, de là la néceſſité de revenir ſur les mêmes objets. Enfin tranquille ſur ſon piedeſtal, il a vû la plûpart de ſes petits ennemis s'agitant dans la ſange, s'efforcer encore de ſouiller ſa ſtatue.

Leur cri de ralliement étoit, que Mr. de *Voltaire* inventoit rarement. On a si souvent répondu à ce reproche qu'il se trouve détruit en vingt endroits. Après cent cinquante années une Madame *Lénox* (*) n'est-elle pas venue disputer à *Shakespear* le mérite de l'invention? il y a des Madame *Lénox* dans tous les pays. On a prétendu encore que Mr. de *Voltaire* n'avoit point eu assez d'égards pour l'état d'homme de Lettres qu'il a d'ailleurs si bien honoré. Il est vrai qu'il a souvent désiré, qu'une carriere aussi distinguée ne fût pas ouverte indifféramment à quiconque

(*) Voyés un Livre en deux Volumes intitulé *Shakespear éclairci; ou recueil des Nouvelles & des Histoires, qui servent de fondement aux Pièces de Shakespear*, traduit des originaux avec des remarques critiques par l'Auteur du *Dom-Quichotte femelle*.

s'y présente, & qu'on retranchat cette multitude de petits tribunaux littéraires où des Juges sans aveu prononcent, sur des ouvrages qu'ils n'entendent pas, des arrêts qui reglent les opinions de l'étranger; que la critique eut des organes avoués de la saine partie de la Littérature, & dont les avis corrigeassent les erreurs sans accabler l'amour propre. L'histoire de ses idées sur la Littérature en France, depuis 1760. seroit sans doute un morceau très piquant, mais il y auroit une espèce de barbarie à désoler les amours propres innocens, qui font de son suffrage leur premier titre à celui de la postérité, en leur apprenant la maniere dont il expédioit ces Lettres vrais passeports donnés à ceux qui vouloient faire un pélérinage au temple de la gloire; l'espèce d'horreur

qu'il avoit pour les Vers médiocres, & qui fervoient à ce qu'il apelloit fes *Autodafé;* combien d'épîtres n'ont jamais été achevées, combien de livres n'ont jamais été ouverts, ou reftoient entaffés dans un coin de fa Bibliotheque, tandis que d'autres un peu moins méprifés, attendoient que le hazard leur procurat un coup d'oeuil favorable.

Autant il avoit d'indifférence pour le fimple bel efprit frivole, autant il confervoit d'eftime pour la Science, & même pour la feule application. Nous l'avons vû paffer le jour & la nuit à lire les *Recherches fur les Americains*, & donner l'attention la plus fuivie à l'excellent ouvrage fur *la Tactique*.

Les évenemens qui pouvoient avancer le progrès des Lettres, fembloient lui devenir perfonels. Le Roi

de Dannemarc accorda dans ſes Etats la liberté de la preſſe (le coup le plus mortel qu'une adminiſtration puiſſe porter aux Libelliſtes) Sa verve s'échauffe, & il conſigne cette nouvelle marque de l'influence philoſophique, dans les Archives de la poſtérité. On trouva quelque choſe de déplacé dans la liberté avec laquelle il parloit aux Rois, comme ſi le plus bel hommage qu'on puiſſe leur rendre n'étoit pas de les croire familiariſés avec la vérité.

Une *Lettre* à Mr. de *Maupeou* n'eut pas autant de ſuccès que *l'Epître au Roi de Dannemarc*. Singuliere & bizarre manie; eſt-ce que des particuliers iſolés, loin du ſecret des Etats peuvent en peſer les deſtinées? connoiſſent-ils les reſſources qui font mouvoir cette machine compliquée qu'on nomme politique? Mr. de *Vol-*

taire vit dans la marche deſpotique du premier Magiſtrat du Royaume une fermeté nouvelle, & quelque choſe de grand jusques dans ſes erreurs. Uſant des droits de ſon âge, il applaudit aux beaux côtés d'un ſyſteme, qui en offroit, quoiqu'il fût répréhenſible dans la plûpart de ſes parties. Il étoit loin de penſer, qu'un hommage paſſager rendu à la venalité ſupprimée, dépoſeroit un jour contre la ſolidité de ſes opinions & la pureté de ſa réconnoiſſance.

D'après une démarche ſans vues comme ſans néceſſité, on bâtit le plan de ſon retour à *Paris*. Sa plume devoit ſervir les projets du nouveau Législateur. Pour ſon bonheur & pour ſa gloire il étoit bien néceſſaire qu'il mit un long eſpace entre ſes talens & ſes envieux; les premiers vus de loin, augmentent d'é-

clat, & reveillent moins ſouvent l'horrible activité des ſeconds. Ceux ci alors reduits à la calomnie, offrent dans leurs faux calculs & dans leurs abſurdes inventions quelques moyens de défenſe à leurs victimes. Mais lorsqu'elles ſont ſous leurs yeux, ils empoiſonnent les circonſtances, & l'art déteſtable de dénaturer les faits, & de déguiſer les intentions, laiſſe l'innocence abandonnée à leurs trames perfides.

Loin de chercher à les éviter, il les multiplia en renouvellant la Scène de la juſtification des *Calas*.

Une femme eſt accuſée ainſi que ſon mari d'avoir aſſaſſiné ſa mere. L'ignorance d'un Chirurgien & la crédulité d'un Juge donnent lieu à un procès, qui conduit *Montbailly* ſur l'échaffaut, & le ſupplice de ſa femme n'eſt différé que pour lui laiſſer

le tems de donner le jour à l'enfant qu'elle porte dans ſon ſein. Le raport d'un Naturaliſte ſavant détruit le procès verbal du Chirurgien; on examine l'affaire une ſeconde fois, une juſtification tardive arrache la femme aux mains des bourreaux & l'Etre innocent qui lui doit l'exiſtence, au mépris & à l'infamie qu'impriment les crimes des parens.

1772. Les *Pélopides*, qu'il envoya cette année aux Comédiens françois, parut un nouvel attentat à la gloire de *Crébillon.* (*) Elle y gagna au contraire. La Tragédie nouvelle confir-

(*) Dans d'autres occaſions on lui a reproché *de ne s'être presque attaché qu'à des ſujets traités avant lui.* On regardoit comme une marque de ſtérilité, ce qui aux yeux de quelques autres de ſes ennemis étoit l'impardonnable affectation de vouloir écraſer ſes rivaux.

ma dans l'opinion que ce ſujet barbare étoit inacommodable à nôtre Théatre. Elle aprendra du moins aux jeunes éleves de *Melpomene* qu'il ne ſuffit pas de faire de belles Scènes & de beaux Vers pour réuſſir.

Il ſembloit avoir acquis le droit d'élever ſa voix pour les infortunés. Soit que ce noble Miniſtere flattât ſa vanité, ſoit qu'à un certain âge on n'eſtime que ce qui eſt utile, les malheureux trouvoient chez lui des reſſources qu'il a plus d'une fois fourni aux dépens de ſa tranquillité. Une de ſes lectures favorites étoit les Mémoires, dans les *Cauſes* extraordinaires, & non *célebres* comme on les nomme très mal à propos. Il eſt poſſible en effet que la calomnie & la vengeance couvertes du manteau de la Juſtice aient le droit barbare de déſoler des familles entieres à pro-

pos d'une rixe particuliere, & que l'Eloquence, fille du Génie, prête ses charmes à l'Imposture & à la mauvaise foi? Ses écrits de ce genre sont des modeles qui seront peut-être imités; car ceux mêmes qui le blâmoient de s'immiscer dans des affaires étrangeres à un homme de Lettres, rendoient justice à sa séduisante simplicité. C'étoit sa destinée de fournir par ses propres ouvrages des matériaux à ses ennemis.

Les Loix de Minos furent mieux reçues; la France étoit alors dans la crise d'une législation nouvelle. Le chef de la Magistrature jouoit un grand rôle dans une révolution qui étoit son ouvrage. On crut appercevoir à travers le voile de l'allégorie, l'histoire de ses opérations. Nos foibles yeux n'ont pas sû y découvrir ces al-

allusions politiques; mais si le Parterre eut été dans la confidence, il auroit accueilli avec enthousiasme cette pièce, car tel est le privilege du Théatre, on y applaudit avec transport des choses communes, si l'on y soupçonne seulement un sens mystérieux.

D'ailleurs Mr. de *Voltaire* auroit-il pris ces inutiles précautions pour envelopper sa façon de penser? ce qui le séduisoit dans le systeme nouveau c'étoit, comme nous l'avons déja observé, la justice rendue gratis, la vénalité des charges supprimée, & l'avantage qui résultoit pour les peuples de la multiplication des tribunaux, dont on espéroit une expédition plus prompte. Aux yeux de quiconque n'est pas initié dans les secrets de l'administration, un pareil systeme ne paroît pas nuisible aux

intérêts de la multitude, & un Poëte feroit très excufable d'y entrevoir une véritable utilité.

Mais un homme célebre voit toûjours s'élever une double opinion fur fes démarches, & fur fes Ecrits. Dans ceux de Mr. de *Voltaire*, qui n'étoient qu'un fimple délaffement, (*) on chercha des allufions aux affaires du tems; & dans ceux que lui infpiroit le défir d'être utile, on ne voyoit que l'indifcrete manie de toucher à tous les genres pour avoir droit à tous les Eloges.

1772. *L'Effai fur les probabilités en fait de juftice* étoit un Mémoire en faveur de Mr. le Comte de *Morangies* dont l'innocence, calculée d'après les vraifemblances les mieux fondées, avoit pour elle cent quatorze contre un.

(*) *Jean qui pleure & Jean qui rit.*

Mr. de *Voltaire* ſavoit bien que les Juges (qui liſent fort peu toute eſpèce de Mémoires) ne ſe décideroient pas ſur les réflexions d'un particulier, mais il ſavoit auſſi, qu'il importoit ſurtout à l'accuſé de n'avoir pas contre lui cette multitude, qui n'ayant ni le loiſir ni la volonté d'aprofondir, prend pour regle le bruit public; que la faveur dont jouiſſoient ſes ouvrages, vaudroit au Mémoire pour Mr. de *Morangies* un grand nombre de lecteurs; & qu'un homme, connu pour prendre toûjours le parti du plus foible, devoit avoir des raiſons graves pour prêter dans une ſemblable occaſion ſa plume au plus fort.

Il n'avoit jamais eu d'ailleurs aucune rélation avec celui qu'il défendoit; & cette impartialité forcée donne le courage, & presque le droit, de tout dire.

Quoiqu'en penſent les Cenſeurs, c'eſt pourtant faire un bien noble emploi de ſes talens & de ſa réputation, que de ſaiſir tous les évenemens pour faire naitre des idées heureuſes à ceux qui les dirigent, ou du moins qui peuvent les plier au bonheur général. En voici deux exemples:

Une mere infortunée, (*) victime de la ſéduction de l'amour, de ſa crédulité, & des loix ſi dures contre les cultes nouveaux, perd ſon état. Mr. de *Voltaire* ſaiſit l'occaſion d'inſinuer, combien la Religion & la politique gagneroient, à renverſer les barrieres qui nous ſéparent de ſix à ſept cent mille compatriotes, que près d'un ſiècle n'a pas encore accoutumés aux climats étrangers qu'ils habitent, malgré les adroites facilités ménagées

(*) Mlle. *Camp.*

par les Princes qui leurs ont ouverts leurs Etats.

Un Monarque
Jeune & digne héritier du grand nom de GUSTAVE,
Sauveur d'un Peuple libre, & Roi d'un Peuple grave

s'assure le pouvoir de faire à son pays tout le bien qu'il médite. Le premier Poëte de la nation, éleve à l'honneur de cette glorieuse révolution un monument plus durable que l'airain, & les amis de la liberté s'empressent d'avouer un si digne interprête.

Cette marche peu ordinaire, frappoit les ames sensibles si fortement, qu'elles se laissoient aller à des idées que l'enthousiasme seul suggere. De ce nombre est la fête qui se donna chez Mlle. *Clairon.* On la vit „ habillée en Prêtresse d'Apollon, „ poser la couronne de lauriers sur la „ tête de l'Auteur d'*Alzire*, dont le

„ buste étoit élevé sur un piedestal, „ s'adresser à ce marbre insensible, „ comme s'il eut dû l'entendre & s'a- „ nimer à sa voix, réciter avec ce „ bel organe & cette déclamation har- „ monieuse & sublime que vous lui „ connoissez, une Ode pleine de cha- „ leur, qui sembloit être l'homma- „ ge de la postérité.

Graces, vertus, raison, génie,
Dont il fût l'organe divin,
Tendre Venus, sage Uranie,
Qu'il n'implora jamais en vain;
Beaux Arts, dont il fût idolâtre,
Dieux du Lycée & du Théatre,
Venés, descendés parmi nous:
Digne de la Grece & de Rome,
Ce jour qui célebre un grand homme
Doit être une fête pour vous.

Du ton sublime de CORNEILLE,
Il a fait parler les Romains.
RACINE a formé son oreille,

Et mit ſon pinceau dans ſes mains;
Grand comme l'un quand il veut l'être,
Moins ſage que l'autre peut-être,
Plus véhément que tous les deux;
Le dirai-je? encor plus tragique,
Dans cet art profond & magique
Il a pénétré plus loin qu'eux.

O toi, qui, ſans doute incrédule
A tant de prodiges nouveaux,
Diras de lui comme d'Hercule,
Un ſeul n'a point fait ces travaux;
Ne diviſe point ton hommage;
Poſtérité, ſur cette image
Fixe tes regards incertains;
Vois celui qui, dans quinze luſtres,
Egal à vingt hommes illuſtres,
En a ſeul rempli les deſtins.

Mr. *de la Harpe*, en lui rendant compte de cette eſpèce d'inauguration, dit très ingénieuſement „ C'eſt „ la Muſe de la *Tragédie* chantant de„ vant la ſtatue de *Sophocle* un hym-

„ ne composé par *Pindare.* „ Mr. de *Voltaire* répondit par ces jolis Vers à Mlle. *Clairon:*

Les talens, l'esprit le génie,
Chez CLAIRON sont très assidus;
Car chacun aime sa patrie.
Chez elle ils se sont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie
Dont je suis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus!
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous:
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fût en tous les tems votre ouvrage.

On devine sans peine que les détracteurs trouverent dans cette petite fête le sujet de plus d'une plaisanterie; mais en supposant même que ses amis eussent trop écoutés une aveugle prévention, nous nous souviendrons dans cette occasion avec un

double plaisir, que *l'amitié est le seul sentiment où l'excès soit permis.*

Pourquoi d'ailleurs lui faire porter la peine d'une indiscretion qu'il n'a pû prévenir? La Littérature, toûjours en proye aux Libelles, aux Satyres, aux Epigrammes, sera-t-elle donc fermée à la réconnoissance & aux sentimens, qu'inspire le Créateur de tant de chefs-d'œuvres? & le ridicule ne tombera-t-il jamais que sur ce qui tient à des vertus?

Peut-être en coute-t-il davantage encore à l'envie d'admirer sans cesse le même homme, surtout lorsqu'un âge avancé a fait espérer sa décadence. Mais *l'Epître à Horace* que Mr. de *Voltaire* composa dans cette soixante & dix-huitième année de son âge, détruisit encore une fois cette sacrilege attente. Abondance d'idées, graces d'expression, justesse de por-

traits, gaité de vingt ans, voilà ce qu'on étoit forcé de trouver dans cette charmante production; & *Horace* dans sa *Réponse* (*) a bien raison de lui demander:

Et comment dans cet âge où la froide vieillesse
Ote à tous nos ressorts leur flexible souplesse
Où les organes durs & les sens engourdis
Par un sentiment prompt ne sont plus avertis,
As-tu donc conservé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux.

On raconte qu'un Moine portugais apellé *Francesco Torreira* qui prêchoit tous les Jeudis devant les Peres du Concile de trente, leur fit de-

(*) Elle est de Mr. de *la Harpe*, & se trouve dans la Collection des Oeuvres de Mr. de *Voltaire* parcequ'en effet, elle peut être mise à côté de l'*Epître*.

mander un jour, en montant en chaire, dans quelle langue ils desiroient qu'il prêchât? Mr. de *Voltaire* auroit pû demander à l'univers, de quelle maniere il vouloit être instruit, soit par un Roman, ou une Epître, ou des Fragmens, ou une Tragédie &c. &c.

Parmi ses nombreux désaprobateurs on vit s'élever cette année 1773.
Monsieur *Clement* (*) qui dans des Lettres qui ne finissent point, commença l'examen de ses œuvres. Ces Lettres apprennent à l'Europe, qu'elle s'est trompée pendant soixante années, & que ce *Voltaire* tant admi-

(*) Des gens de mauvaise humeur ont appellé Mr. *Clement* le *nouvel Erostrate*. Ils ont eu tort. L'ancien avoit détruit le temple d'*Ephese*, mais Mr. *Clement* n'a rien détruit. Les choses sont restées précisément comme elles étoient avant qu'il écrivit.

ré, si constament lû, n'est pas ce qu'on avoit soupçonné: & cette utile découverte apprit aux gens de goût de toutes les Nations, qu'il ne faloit pas précipiter leurs jugemens; qu'un Poëme épique réimprimé cinquante fois, que vingt Tragédies vues sans cesse avec un nouveau plaisir, que vingt Volumes de Prose peut-être au dessus des Vers, ne suffisoient pas pour fixer une réputation; qu'il faloit bien d'autres titres pour avoir droit aux égards des Littérateurs; que l'âge, les succès, n'y faisoient rien, & qu'il étoit beau & généreux) de troubler les derniers momens d'un grand homme qui descend dans la tombe.

En acquerant un nouveau persécuteur, il en perdit un, dont la gaité malfaisante l'attaqua jusqu'à son dernier soupir. *Piron* mourut. Mr.

Dorat indique une réflexion bien juste dans un petit discours qui précede *Roseide* (*) „ Le Caustique *Piron*, „ qui, par bonté d'ame, dit-on, fai- „ soit tous les jours vingt Epigram- „ mes, *Piron* persécutoit *la Chaussée* „ de ses saillies, qui n'étoient pas, „ quoiqu'on en dise, celles d'un bon „ homme. Il l'appelloit le *Réverend* „ *Pere*, levoit contre lui l'étendart „ des cabales, & avec toute la can- „ deur imaginable, l'immoloit aux „ sarcasmes, le livroit à la risée, en- „ fin le tourmentoit littérairement, „ c'est-à-dire bien moins pour l'éclai-

---

(*) Il est intitulé *Inutilité préliminaire*. Nous aimons & estimons depuis bien longtems la personne & les talens de Mr. *Dorat*. Nous sommes fachés de lui voir souvent adopter des titres bizarres. Ses productions n'ont pas besoin d'exciter la curiosité par des titres singuliers. Ces petites ressources n'appartiennent qu'aux petits talens.

„ rer fur fes fautes, que pour le pu-
„ nir de fes fuccès.

Il y a des efpèces de talens qui n'inquietent point l'amour propre des contemporains. *Piron* avoit beaucoup de cet orgueil cynique qui a caractérifé quelques uns des Philofophes du portique, & on l'appelloit une fingularité piquante. Corrigez vos Pièces comme fait *Voltaire* lui difoit-on, non répond-il durement, *Voltaire moule en plâtre, & moi je jette en bronze*, il auroit pû même ajouter que c'étoit en fer qu'il avoit jetté les *fils ingrats* & *Calisthene*. Son talent étoit de faire des Epigrammes. A quelque degré de perfection qu'on le poffede, il n'y a pas de quoi fe vanter. Malgré cela *Piron* ne paffe pas pour un homme fuperficiel, & beaucoup de *demi Lecteurs* croyent, que *Voltaire* au contraire n'a fait

qu'effleurer les matieres, & portoit dans les plus graves une eſpèce de légereté. Rien n'eſt moins fondé, & ce qu'il a écrit à Mr. de *Pezai* eſt dans la vérité la plus exacte.

„ Il eſt vrai, Monſieur, que mal-
„ gré mon âge & mes maladies je
„ ſuis très gai quand il ne s'agit que
„ de ſottiſes de Littérature, de Proſe
„ ampoulée, de Vers plats ou de
„ mauvaiſes critiques; mais vous ſa-
„ vez que je ſuis très ſérieux ſur les
„ procédés, ſur l'honneur & ſur les
„ devoirs de la vie „ mais tout dépend de la maniere dont le public s'accoutume à enviſager les objets.

Mr. de *Voltaire* entrant dans ſa 1774.
quatre-vingtième année, étoit parvenu au plus haut période de ſa gloire. La route de *Ferney* étoit couverte d'étrangers qui vouloient avoir vû, aumoins ce phénomene prêt à

diſparoître. Dans tous les pays, un des Miniſtres les plus ſages & les plus amis de la raiſon, ſervoit ſes projets de bienfaiſance. Les principaux Chefs de la Littérature s'honoroient de ſon ſuffrage; à peine oſoit-on paroître avoir lû certains Ecrivains acharnés qui ſe flattoient que même les injures, intéreſſeroient le public, toûjours avide de ce qui avoit raport à lui. Ce public reçut avec un empreſſement, jamais démenti, une Tragédie & une allégorie charmantes. C'étoit *Dom Pedre*, & l'*Eloge* de la *Raiſon*. Dans ce petit Roman allégorique elle voyage avec la vérité ſa fille, & ſeme ſur la terre d'utiles leçons, dont on ſent parfaitement le beſoin en jettant un coup d'œuil ſur le tableau des extravagances humaines. Ces deux intelligences parcourent

rent les diverſes contrées de l'Europe, & malheureuſement n'ont pas le tems de s'arrêter partout. On imagine tout ce que peut fournir une idée auſſi heureuſe, & quel parti en a dû tirer celui dont le premier des talens étoit d'embellir des ſujets, même arides. Auſſi on y retrouva cette gaité ingénieuſe, cet attrait ſéducteur, qui donnerent aux ouvrages de ſa jeuneſſe une piquante originalité. Dons précieux! que tant de gens ont tâché d'imiter & que perſonne n'a ſaiſi, qui lui ont valu tant d'admirateurs, & qui auroient déſarmé l'envie ſi l'envie étoit ſuſceptible de quelque douce ſenſation.

Nous aurons occaſion dans le troiſième Volume de parler de la Tragédie de *Dom Pedre.* Elle étoit dédiée au célèbre *Monſieur d'Alem-*

Mufe de l'Hiftoire le fujet d'un tableau bien neuf & bien varié. Son panégyrifte qui croyoit devoir n'employer qu'un ftile fimple pour l'Eloge d'un Prince ènnemi de toute efpèce de fafte & d'affectation, le peignit avec des couleurs modeftes & vrayes. Nos Orateurs modernes ont une autre marche. Elle eft bonne fans doute puifqu'elle réunit tant de fuffrages. Mr. de *Voltaire* la loua quelque fois, mais il ne l'imita jamais, & expofa fans prétention les qualités d'un Roi, qui prendroit place parmi le petit nombre de ceux que l'Hiftoire récommande à la poftérité, s'il avoit eu la force de refifter à l'efprit de fon fiècle & le courage d'oppofer une digue au torrent qui ravageoit les anciennes opinions & entrainoit avec lui les mœurs publiques.

On admirera un jour comment la Raiſon a pû faire tant d'Apôtres ſous un Prince qui prévenu contre leur utile doctrine ne les protegea pas. Que *Louis XIV.* ait vû briller dans ſon ſiècle toute eſpèce de talens; on ſait que ſes bienfaits alloient chercher ceux qui en poſſédoient, & leur donnoient une activité nouvelle; mais que des hommes au deſſus de ces fragiles récompenſes ayent été au delà de ce ſiècle ſi favoriſé, uniquement animés du noble déſir de fonder l'Empire de la Vérité ſur les débris de l'Erreur, c'eſt un phénomene rare & grand dans l'Hiſtoire de l'eſprit humain.

Loin de préſenter de pareilles idées on multiplia ſans néceſſité ces diſcours apologétiques connus ſous le nom d'*Oraiſons funèbres.* Quelques unes étoient preſque ſatyriques. Mr. de

Voltaire en imposa à d'imprudens Orateurs ; il leur apprit à respecter les Manes des Rois, *en les faisant appercevoir* que le silence suffit pour mettre à couvert des soupçons de flatterie, & sauver l'honneur de la vérité.

Un homme de Lettres voué tout entier alors à l'étude de l'Histoire, reçut cet utile conseil. Ecrivez, lui disoit-il, la révolution qui s'est opérée dans les trente dernieres années de ce regne. Marquez le passage rapide des anciens principes aux nouvelles idées & tâchez de saisir avec adresse les causes presque insensibles de ces grands changemens. Montrez la liaison qui se trouve entre la corruption des mœurs & le désordre des Finances, & cherchez ce désordre moins dans des dépenses outrées, que dans la mobilité de la place de

ceux qui les dirigeoient; Les malheurs de la Religion, plûtôt dans l'inégalité de l'état de ses Ministres, que dans les sophistiques écrits de ses adversaires; les troubles violens & passagers de la Magistrature, dans la nécessité de donner un frein aux abus, & non dans l'espoir insensé de balancer les droits de la puissance; les progrès de la Philosophie, non dans les livres qu'on ne lit pas, mais dans les voyages qui ont réuni en masse les lumieres de toutes les Nations. Attribuez, continuoit-il, la perfection des Arts à la rivalité qui tourmente le Génie; les découvertes dans les Sciences, à l'Art de penser qui commence plûtôt depuis que l'éducation est épurée; les immenses produits du Commerce, à l'intelligence éclairée des Nations qui lui ont assuré la liberté des mers; les présens de l'Agricul-

ture à cet accroiſſement dans la population, fruit d'un Gouvernement unique & paiſible. Celui qui oſera faire cette grande entrepriſe trouvera dans les œuvres de Mr. de *Voltaire* d'excellens matériaux.

Sa vaſte correſpondance le mettoit à même de puiſer dans des ſources aſſez pures. Il publia cette
1774. année des *Fragmens ſur l'Inde* d'après le manuſcrit précieux d'un homme, témoin des déſaſtres de la Compagnie des Indes. Si ce morceau d'Hiſtoire contredit des idées reçues juſqu'alors, c'eſt que la différence eſt grande de celui qui écrit d'après ce qu'il a vû, & de celui qui prononce ſur ce qu'il lit.

Tandis que des gens intéreſſés cherchoient à décréditer ſes *Fragmens* déja d'autres productions occupoient les eſprits; on liſoit *le Taureau blanc*

& *le Dialogue de Pégase & d'un Vieillard.* Le premier de ces opuſcules eſt un Conte philoſophique qui prouve que nôtre Raiſon s'embaraſſe ſouvent dans des allégories qui ont inſenſiblement uſurpé les droits de l'Hiſtoire. Le Dialogue eſt une Satyre très plaiſante, dont le trait le plus piquant porte ſur l'Abbé *Terrai*, qui déconcerta ſi étrangement la confiance publique, en ſuſpendant font à coup le payement des reſcriptions. Mr. de *Voltaire* en avoit pour cent mille écus. La bruſque réſolution du Controleur-Général pouvoit cauſer quelqu'inquiétude. Peu de perſonnes l'auroient calmée par un bon mot.

Un Périodiſte, fit cependant appercevoir à l'Auteur qu'il n'étoit pas l'inventeur de cette forme de Satyre. Il eſt ſûr que *Lucien* avoit fait

des Dialogues avant Mr. de *Voltaire;* mais *Homère* avoit fait un Poëme épique avant *Virgile.* Ceci nous rappelle une autre querelle qu'on lui fit au ſujet de cette Epigramme:

Dépechez vous, Monſieur *Titon;*
Enrichiſſez votre *Hélicon;*
Placez-y ſur un piédeſtal
St. Didier, Danchet & *Nadal*
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, St. Didier & *Danchet;*
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal & *St. Didier.*

Mr. *Fréron* déterra un jour ſur les Quais un Bouquin dans lequel il lut:

Calvin, Béſe & *Luther*
Sont tous trois en enfer;
Luther, Calvin & *Béſe*
Sont tous trois dans la fournaiſe,
Béſe, Luther, Calvin,
Ont tous trois fait mauvaiſe fin.

& dès le lendemain il cria au plagiat. Il y eut un moment où ces espèces de Couplets furent fort à la mode. La Critique auroit pû en citer trente au lieu de deux. Mais ce n'est pas être plagiaire que de faire des Couplets avec le même refrain. On n'a d'autre prétention alors que de bien ajuster son idée au tour adopté, & non de donner cette tournure pour une invention; & Mr. de *Voltaire* n'avoit jajamais prétendu avoir inventé la tournure, & quoiqu'on en puisse dire, le *Dialogue de Pegase & d'un Vieillard* est une Satyre dans un cadre tout neuf ou moins usé que ceux de *Regnier* & de *Boileau*.

Ce fut encore une plaisanterie qui fit appercevoir des ressources qu'offroit l'Encyclopédie, & de la circonspection qui devoit accompagner les difficultés qu'on crut nécessaire

de mettre à la publication de cet ouvrage. La brochure étoit intitulée *de l'Encyclopédie.* La Scène est à *Trianon ;* les Acteurs sont *Louis XV.* Madame de *Pompadour*, le Duc de *Nivernois* & le Comte de *Coigni.* Le sujet est la maniere dont se fabrique la poudre à canon. On désire *l'Encyclopédie*, qui offre tous les détails. C'est le livre qui supplée à tout ce qu'on ignore. Il arrive, instruit, & éclaire. Le Monarque alors est faché d'avoir trop facilement cru ceux qui sollicitoient la défense de ce livre utile.

Tel étoit le glorieux emploi de sa vieillesse. On demandera peut-être où il trouvoit le tems de composer tant de jolis ouvrages. Ce probléme se résout en examinant sa vie privée. Mais ce n'est pas sur des Rélations vagues ou sur des Libelles, ou sur des vaines suppositions qu'il faut se

décider. Nous avons vû plus d'une fois que ceux même qui étoient chez lui, ne rendoient pas un compte fidelle de ce qui se passoit sous leurs yeux. Un exemple va le prouver. C'est une Lettre du 8. Decembre 1774 écrite à *Paris* par un homme qui a demeuré huit jours au Château de *Ferney*, & n'a pas seulement sçu conter exactement les faits les plus simples, & dont il étoit témoin.

„ Mr. de *Voltaire* est un homme si „ illustre que tout en est intéressant. „ Je vais donc entrer dans des dé„ tails qui paroîtroient minutieux en „ tout autre cas. Sa vie ordinaire est „ de rester dans son lit jusqu'à midi. „

Il falloit dire de travailler dans son lit en hyver jusqu'à cinq heures du soir; en Eté il se levoit ordinairement à neuf ou dix du matin „ à mi-

„ di il ſe leve & reçoit du monde juſ-
„ qu'à deux heures, ou travaille. „

Il ne recevoit preſque point de monde & ne travailloit pas à cette heure. Il ſe promenoit dans ſes jardins, ou en hyver, regloit ſes affaires.

„ Il va ſe promener en caroſſe
„ juſqu'à quatre heures dans ſes bois
„ ou à la campagne, avec ſon Secré-
„ taire & preſque toûjours ſans autre
„ compagnie. „

Très ſouvent au contraire avec les perſonnes qui étoient chez lui.

„ Il ne dine point, prend du caffé ou du chocolat „ il dinoit tous les jours avec des légumes & prenoit du caffé au lait froid tout le long du jour.

„ Il travaille juſqu'à huit & ſe mon-
„ tre alors pour ſouper quand ſa ſan-
„ té le lui permet. „

En revenant de la promenade il ne travailloit pas.

„ J'ai visité sa Bibliothéque ; elle
„ est de 6,210 Volumes. Il y en a
„ beaucoup de médiocres surtout en
„ fait d'Histoire. „

C'étoit la seule partie qui fût un peu abondante & bien choisie.

„ La dépense de sa maison se mon-
„ te à quarante mille livres environ.
„ On en met 20000 pour le gaspilla-
„ ge, les incidens. Restent 90000 qu'il
„ amasse ou place. „

Dans le tems où l'Ecrivain parle, il y avoit au contraire beaucoup d'ordre, il ne dépensoit que 30000 livres, & vivoit très bien.

„ Il fait bâtir des maisons qu'il
„ loue à deux & demi pour Cent. „

Il faloit dire qu'il les donnoit presque toutes à cinq pour Cent en rentes viageres.

Ces détails ne sont pas fort curieux. Aussi nôtre but n'étoit pas de

les conſerver, mais de nous en ſervir pour montrer combien les Relations ſont peu exactes, & à quel point il faut ſe défier des Conteurs d'Anecdotes. (*)

1775. Celle de la réconciliation avec Mr. le Comte de *Buffon* n'eſt pas controuvée. En s'éloignant des ſentimens de cet habile Naturaliſte, que peut-être il n'avoit jamais bien approfondi, il avoit cependant toûjours rendu juſtice à un Philoſophe qui a répandu tant de clarté ſur des matieres ingrates. Les hommes qui ſont dans

(*) On trouve auſſi dans une de ces Lettres écrites de *Ferney* qu'il y avoit une *quantité* prodigieuſe de ſtatues & *de tableaux*. (Il y avoit quelques tableaux médiocres & point de ſtatues) *que la plus vilaine maiſon de Ferney valoit mieux que la plus belle des villages des environs de Paris.* Ridicule exagération.

dans la mutuelle néceſſité de s'eſtimer ne ſont pas longtems diviſés d'opinions. Mais l'habitude de priſer beaucoup certaines connoiſſances entraîne trop d'indifférence pour les Arts d'agrément, & les ſuccès brillans du Bel esprit rendent quelque fois trop inſenſible au mérite réel de l'érudition. A plus forte raiſon deux hommes qui réuniſſoient chacun ce double avantage n'étoient-ils pas faits pour la haine. D'ailleurs Mr. de *Voltaire* ayant pour amis ceux qui honorent véritablement la République des Lettres, tels que Mrs. *Helvetius*, *d'Alembert*, de *Condorcet*, de *St. Lambert*, la poſtérité auroit été trop étonnée de ne pas voir ſur cette liſte de noms illuſtres celui de Mr. de *Buffon*.

Nous avons été à *Ferney* témoins d'une converſation, où quelqu'un ob-

ſervoit que l'illuſtre ſcrutateur de la Nature n'avoit preſque point trouvé de Cenſeurs. Il ſembloit que la richeſſe & la fermeté de ſon pinceau en avoient impoſé à la Critique. „C'eſt „ qu'on n'a pas eu le tems encore, „ repliqua Monſieur de *Voltaire*, de „ ſe laſſer de ſa gloire. Mais plus ſa „ réputation s'étendra moins on l'en „ laiſſera jouïr. Les hommes s'en- „ nuyent de la même idole. Ceux

---

Cette prédiction ne s'eſt aſſurément pas encore vérifiée. On a cependant déja fort oublié dans une Critique nouvelle les égards & la reconnoiſſance dus à un Naturaliſte qui a ſi bien mérité de ſa patrie. On ne veut pas convenir que dans un ſyſtéme mêlé d'erreurs, il y a auſſi des germes heureux de vérités encore inconnues; que les découvertes les plus ſublimes ſont nées au milieu des conjectures les plus incertaines; & que les productions des grands hommes ſont toûjours un bienfait de la nature.

„ même qui l'ont expofée à la véné-
„ ration, préfentent bientôt un objet
„ nouveau aux hommages de la mul-
„ titude.

Si de femblables vérités avoient befoin de preuves, ce qui fe paffa alors à propos du commerce des bleds en fourniroit d'inconteftables. Mr. *Turgot*, Miniftre également habile & défintéreffé, voulant refferrer les anneaux de la chaîne qui lie l'Agriculture & le Commerce, venoit de publier un Edit longtems attendu, & propre à ranimer les fpeculations. Ce fyftéme fi fage, fi fimple, fi conforme à la raifon, à la fituation de la France; ce fyftéme dis-je promettoit cette diftribution égale que la liberté peut feule affurer & entretenir. L'Edit qui écrafoit le monopole, qui ramenoit l'abondance dans les campagnes, excita une joye univerfelle.

Monſieur de *Voltaire* crut pouvoir la partager; & comme les gens de génie n'aplaudiſſent pas comme les autres, il s'exprima dans une brochure pleine d'eſprit & de bonnes idées, avec une facilité qu'un grand âge permet dans la converſation familiere, mais qu'une grande célébrité devoit peut-être interdire. „ Je ſuis laboureur, & cet objet me regarde. J'ai „ environ quatre-vingt perſonnes à „ nourrir. Ma grange eſt à trois lieues „ de la ville la plus prochaine: je ſuis „ obligé quelquefois d'acheter du fro- „ ment, parceque mon terrein n'eſt „ pas ſi fertile que celui de l'Egypte „ & de la Sicile.

„ Un jour un Greffier me dit, al- „ lez-vous en à trois lieues payer „ chèrement au marché de mauvais „ bled. Prenez des commis un acquit „ à caution, & ſi vous le perdez en

„ chemin, le premier Sbire qui vous
„ rencontrera sera en droit de saisir
„ votre nourriture, vos chevaux, vo-
„ tre personne, votre femme, vos
„ enfans. Si vous faites quelque dif-
„ ficulté sur cette proposition, sachez
„ qu'à vingt lieues il est un coupe
„ gorge qu'on appelle jurisdiction;
„ on vous y traînera: vous serez con-
„ damné à marcher à pied jusqu'à
„ *Toulon*, où vous pourrez labourer
„ à loisir la Mer Méditerranée.

„ Je pris d'abord ce discours in-
„ structif pour une froide raillerie;
„ c'étoit pourtant la vérité pure. Quoi!
„ dis-je, j'aurai rassemblé des colons
„ pour cultiver avec moi la terre,
„ & je ne pourrai acheter librement
„ du bled pour les nourrir eux & ma
„ famille? Et je ne pourrai en ven-
„ dre à mon voisin quand j'en aurai
„ de superflu? ---- Non, il faut que

„ vous & votre voiſin creviez vos „ chevaux pour courir pendant ſix „ lieues. ---- Eh! dites-moi, je vous „ prie, j'ai des pommes de terre & „ des châtaignes, avec lesquelles on „ fait du pain excellent pour ceux „ qui ont un bon eſtomac, ne puis-je „ pas en vendre à mon voiſin ſans „ que ce coupe gorge, dont vous „ m'avez parlé, m'envoye aux gale- „ res? Oui. Pourquoi, s'il vous plaît, „ cette énorme différence entre mes „ châtaignes & mon bled? Je n'en „ ſais rien. C'eſt peut-être parceque „ les charençons mangent le bled, & „ ne mangent point les châtaignes? „ Voilà une très mauvaiſe raiſon. Eh „ bien, ſi vous en voulez une meil- „ leure, c'eſt parceque le bled eſt „ d'une néceſſité premiere, & que les „ châtaignes ne ſont que d'une ſecon- „ de néceſſité: Cette raiſon eſt encore

„ plus mauvaiſe; plus une denrée eſt „ néceſſaire, plus le commerce en „ doit être facile. Si on vendoit le feu „ & l'eau, il devroit être permis de „ les importer, & de les exporter „ d'un bout de la France à l'autre.

Les reſpectables dépoſitaires des loix liſent ſans doute avec des yeux plus ſévères que le commun des hommes, qui ne cherche dans ces ſortes d'ouvrages que de l'inſtruction & quelqu'agrément. Une défenſe publique ne fit qu'augmenter la vogue de celui-ci. L'uſage trop répété de ces prohibitions les rend inutiles, & la loi s'énerve par cela même qui devroit la faire reſpecter. D'ailleurs la reflexion nous prouve, que lorſqu'un ouvrage eſt lancé dans le public, rien ne peut hauſſer ou baiſſer la place qu'il mérite; loué avec excès, ou blâmé avec humeur; permis, toléré

ou défendu, tout eſt égal; au bout de quelques annés il ſera répandu en raiſon de ſon utilité ou de ſon agrément. Les ſeuls livres qu'il faille défendre ce ſont ceux qui attaquent un plan d'adminiſtration ou de réforme dans le moment qu'il s'exécute. L'Auteur ſeroit peut-être arrêté dans ſa courſe, & des vues excellentes en totalité pourroient devenir pernicieuſes ſi elles n'étoient exécutées qu'à moitié. Un livre qui ne contient que des Sophismes n'eſt pas dangereux. Les Sophismes changent rarement les opinions, ils embaraſſent les têtes foibles, mais ne perſuadent pas. Ce ſont les raiſons ſolides miſes dans un jour nouveau qui operent les révolutions. Or l'autorité n'a point d'Empire ſur la raiſon. Elle gêne, elle rallentit ſes progrès, mais ne peut les arrêter. C'eſt ce qui a fait

croire à des gens ſenſés que la liberté dans la République des Lettres avoit fort peu d'inconvéniens. (*)

La Diatribe à l'Auteur des *Ephemerides du Citoyen* étoit le Diſcours d'aggrégation à la Société des Economiſtes, Société ſi utile, ſi perſécutée, & du travail de laquelle on jouït avec tant d'ingratitude. Le nom de *Voltaire* devoit honorer ſes faſtes. Parceque quelques uns de ſes Membres, entraînés par l'amour du bien public, ont peut-être paſſé le but,

(*) On n'a point d'exemple qu'il exiſte un ſeul livre bien fait, ou ſimplement curieux, qui n'ait été répandu, quelque ſévérité que l'autorité ait employée. Cela eſt ſi connu que le livre brulé, cenſuré, prohibé &c. au bout de deux années, prend ſa place parmi les livres permis. Il n'y a de dangereux alors que l'éclat fait pour le défendre, & l'impuiſſance de la loi qui n'a pû maintenir ſon ouvrage.

falloit-il oublier l'impulſion donnée à l'Agriculture, les tableaux ſi propres à exciter la cupidité des hommes, les découvertes tendantes à perfectionner le premier des Arts, tant de Citoyens juſques là oiſifs, arrachés à la frivolité & rendus aux travaux de la campagne? Les Prêtres du Temple de *Céres* ont été diſperſés, & la meilleure inſtitution dont ce ſiècle pût ſe glorifier eſt la ſeule qui ait été pourſuivie avec une intolérance que la Philoſophie ſe flattoit d'avoir anéantie parmi nous.

„ Quelques perſonnes ont cru que „ Mr. de *Voltaire* avoit des morceaux „ de reſerve compoſés dans ſes plus „ beaux jours, & qu'il répandoit dans „ ſa vieilleſſe. Ce ſont des fleurs de „ ſon jeune âge, dont il couronne ſes „ cheveux blancs.„ Ceux qui ont connu Mr. de *Voltaire* ſavent combien il

étoit loin de cette Economie; ceux qui ne l'ont pas connu doivent reflêchir ſur la différence du ton qui regnoit il y a quarante ans, de celui que nous avons adopté de nos jours, & l'on conclura ſans peine que les filles de *Minée* n'ont été introduites dans la Société qu'à l'époque où on les y a vû paroître.

C'étoit ainſi que ſur la fin de ſa carriere Mr. de *Voltaire* ne s'occupoit plus que de travaux utiles, & des moyens de tourner au profit des malheureux ſa brillante réputation. Que de ſoins ne ſe donna-t-il pas pour faire rentrer en France avec honneur Monſieur *d'Etalonde*. Ce jeune Gentil-Homme compagnon de l'infortuné Chevalier *de la Barre* fût obligé de fuïr ſa patrie pour échapper aux buchers d'*Amiens*. Il chercha dans les troupes du Roi de Pruſſe un azile contre le beſoin. Sa bonne con-

duite & ſon ardeur de s'inſtruire lui valurent l'approbation de ſes ſupérieurs; mais n'ayant pas une taille avantageuſe, & ne ſachant point la langue allemande, il voyoit un terme bien éloigné à ſon avancement. Il écrivit à Mr. de *Voltaire*, ſi longtems occupé de cette tragique avanture; celui-ci ſollicite les bontés du Roi, qui fit Officier Mr. *d'Etalonde*, & lui accorda un Congé pour ſe rendre à *Ferney*, où il apprit le Deſſin, & ſe rendit en peu de tems capable d'entrer dans le Corps du Génie. Il étoit doux, modeſte, honnête, appliqué & racontoit ſes malheurs avec une vérité & une bonne foi bien rares, mais lorſqu'il venoit au dénouement de cette horrible cataſtrophe, ſes yeux s'animoient, & l'on voyoit ſur ſon viſage l'impreſſion involontaire que lui cauſoit le ſouve-

nir de ces affreuſes images. Eſpérant que la main de la Juſtice voudroit effacer la tache dont elle l'avoit flétri, & que l'éloquence de ſon protecteur éclaireroit ſes juges égarés, il préſenta au Roi une Requête intitulée (*) *le cri du ſang innocent.* C'étoit le modele des Ecrits de ce genre par ſa noble ſimplicité & la force des raiſons. On lui auroit accordé des Lettres de Grace; mais elles ſuppoſoient un crime, & il n'avoit fait qu'une imprudence. Mr. de *Voltaire* ſollicita pendant dix-huit mois; il conſulta les plus célèbres Juriſconſultes de l'Allemagne, de la Ruſſie, de l'Angleterre; il échauffa le zéle & le cré-

(*) Elle étoit de Mr. de *Voltaire* qui voulant ſe convaincre de plus en plus, s'étoit procuré le procès inſtruit à *Abbeville* & toutes les pièces juſtificatives que les prévenus pouvoient alléguer en faveur de leur innocence.

dit de ſes amis, & fit parvenir des traits de lumiere à des Magiſtrats de *Paris.* Toutes ces démarches demeurerent ſans ſuccès, & Mr. *d'Etalonde* entraîné déja par la réconnoiſſance vers la Pruſſe retourna lui conſacrer ſes ſervices & oublier s'il eſt poſſible combien les hommes prompts à punir les torts dans autrui, ſont lents à réparer les leurs.

Une affaire d'un intérêt plus général encore, ſuccéda à celle de Mr. *d'Etalonde.* Il s'agiſſoit d'obtenir des Lettres d'affranchiſſement pour le pays de *Gex.* (*) „ Il réchauffa les gla-

(*) Voyés le *Commentaire hiſtorique.* Nous avons cru que ces Mémoires étoient de Mr. de *Voltaire* lui même. Nous avons appris de bonne part qu'ils n'en ſont pas. Si l'on y retrouve ſouvent ſon ſtile & ſa maniere, c'eſt que celui qui les a écrit, habitué depuis dix-huit ans, à l'entendre, à le lire, à ſes plus ſecrettes penſées, a

„ ces de son âge pour profiter des „ vues patriotiques d'un nouveau Mi- „ nistre, qui le premier en France „ débuta par être le pere du Peuple. „ La Patrie que Mr. de *Voltaire* s'é- „ toit choisie dans le pays de *Gex*, „ est une langue de terre de cinq à six „ lieues sur deux entre le mont *Jura*, „ le Lac de *Genève*, les Alpes & la „ Suisse. Ce pays étoit infesté par en- „ viron quatre-vingt Sbires des Ai- „ des & Gabelles, qui abusoient de „ la dignité de leur bandouliere pour „ vexer horriblement le Peuple à „ l'insçu de leurs maîtres. Le pays

---

pû l'imiter. C'est Mr. *Vagneres* qui a écrit le *Commentaire historique*. Cet honnête homme, auquel des faiseurs de Mémoires n'ont pas assez rendu justice, a mérité & obtenu l'estime, la confiance & les égards de Mr. de *Voltaire*, & des marques de bienveuillance d'une Princesse éclairée qui ne récompense point au hazard.

„ étoit dans là plus effroyable miſere. „ Il fût aſſez heureux pour obtenir „ du bienfaiſant Miniſtre un Traité, „ par lequel cette ſolitude (je n'oſe „ pas dire Province) fût délivrée de „ toute vexation; elle devint libre & „ heureuſe. Je devrois mourir après „ cela, dit-il, car je ne puis monter „ plus haut. „

Cette petite Province moyennant une contribution déterminée devint libre. (*) Les folies que le Peuple fit ſous le nom de réjouiſſances, expliquent à ceux qui briſerent ſes chaines

(*) Le pays de *Gex* fût réputé pays étranger en matiere de Droit de Ferme. Les Lettres patentes ſuppriment les vérités extraordinaires du ſel & du tabac en reglant l'indemnité due à Sa Majeſté pour Droit de ſuppreſſion. Cette indemnité fût fixée à 30000 L. impoſées ſur tous les biens fonds de la Province.

nes le vœu de toute la Nation pour de ſemblables reglemens. Si la ſimple raiſon pouvoit ſeule lutter contre les abus anciens, que pourroit-on répondre à des ſujets francs, zélés, qui diroient: „ Nous ſavons que les be-„ ſoins de l'Adminiſtration exigent „ des impôts; au lieu de les envoyer „ chercher, permettés que Nous vous „ les portions. „ C'eſt dans cette ſeule différence que réſide le bonheur des Peuples. Ah! ſi l'on ne vouloit pas s'imaginer, qu'il faut du génie & de grandes vues pour l'Adminiſtration des Finances tandis qu'on n'a beſoin que d'ordre, de travail & de bonne foi, la ſcience économique seroit bien abrégée! Mais c'eſt un ancien uſage d'annoncer avec un faſtueux appareil le travail de quelques Commis de Bureau.

Ce succès l'invita à une nouvelle tentative en faveur de cette portion, si aisément négligée. Les *Corvées* ont de tout tems excité des plaintes stériles. Quelque utile qu'il soit de faciliter la circulation du Commerce, il l'est plus encore de laisser, aux travaux essentiels de la campagne, des hommes, sur qui repose la subsistance d'une famille entiere. Un Ministre qui connoissoit les besoins & les malheurs des êtres nombreux condamnés par la nature à un travail continuel, compta parmi ses devoirs la nécessité de les soulager. Cet Edit si longtems projetté & jusques là vainement attendu, parut pour améliorer tout d'un coup la condition des habitans. Mr. de *Voltaire* battit des mains, & une brochure très bien faite répondit à ceux qui oubliant les inconvéniens couteux de Corvées se

plaignoient du modique impôt qui les remplaçoit. Des eſprits inquiets, qui ſe conſtituent les Cenſeurs incommodes de tout ce qui ſe paſſe dans l'Adminiſtration, blâmerent également le projet & l'Apologiſte. Quoi de plus naturel cependant! c'eſt dans la bouche des grands hommes qu'eſt la récompenſe des Miniſtres bienfaiſans, & un ſilence général ſur certaines opérations eſt la leçon la plus forte qu'on puiſſe donner à ceux qui les hazardent.

Tel eſt le droit du Génie. Tous les objets ſont de ſon reſſort. Hier il avertiſſoit la juſtice de ſes dangereuſes précipitations, aujourd'hui il deſcend aux utiles détails de la Science économique, & demain il combattra l'aveuglement volontaire des Athées. C'étoit le but d'un Roman moral & philoſophique, dont le titre

étoit *l'Hiſtoire de Jenny ou le Sage & l'Athée.* On ne peut point l'analyſer; les graces de la narration font le principal agrément de la partie hiſtorique, & les Dialogues ſur l'Athéïſme entre le ſage *Freind* & *Birton*, jeune débauché, nous meneroient à des diſcuſſions que nous nous ſommes interdites. *Freind* eſt un Philoſophe qui par les effets remonte à la connoiſſance des cauſes, apprécie les opinions, analyſe jusqu'au ſentiment, s'efforce de rendre raiſon de tout, & ne s'arrête qu'aux bornes qu'il a plû à Dieu de nous preſcrire. *Birton* eſt un libertin, perverti par des lectures qu'il n'a pas ſû digérer, & répetant, avec une confiance digne d'un jeune homme, des objections qu'il croit invincibles. On devine avec quel avantage *Freind* le combat; il a pour lui la bonté de

ſa cauſe, des lumieres profondes; auſſi réuſſit-il à changer les dangereux principes de ſon adverſaire: de pareils triomphes ſur le vice & ſur l'incrédulité, ſont la plus douce récompenſe de la vertu.

Mr. de *Voltaire* perdit cette année un adverſaire moins rédoutable qu'incommode. C'étoit Mr. *Freron* bien ſupérieur à l'Abbé *des Fontaines* ſon prédeceſſeur; plus inſtruit mais moins habile à ſe parer des connoiſſances des autres, ayant plus de ſel dans la plaiſanterie, plus de fineſſe dans le tact, & plus d'agrément dans le ſtile. Lorſqu'on lit ſes feuilles on excuſe *l'Ecoſſaiſe* & tant d'autres Satyres; mais lorſqu'on parcourt celle-ci, on lui pardonne la vengeance, & l'on va même juſqu'à lui trouver une ſorte de modération. (*) 1776.

(*) On lit dans le *Commentaire hiſtorique*;

Ce qui décrédita ses Critiques c'est son acharnement contre l'Académie françoise & les Encyclopédistes. Ses traits demeuroient sans effet parcequ'ils partoient d'une prévention ridicule à force de confondre les objets. La saine partie du premier Corps littéraire de la Nation sait bien, que quelques-uns de ses Membres ont quelquefois abusé de leur esprit, & gâté leurs propres talens par un stile trop affecté. Les Apôtres de la Rai-

que Mr. de *Voltaire* reçut une Lettre anonyme, dans laquelle on lui proposoit de marier la fille de Mr. *Freron*. Son fils dans un de ses Numero a lavé sa famille d'une aussi lâche imputation. La chaleur qu'il y a mis fait l'éloge de son cœur. Il laisse percer des doutes sur l'existence même de la Lettre. En cela il se trompe; elle existe véritablement; mais cette invitation est d'un mauvais plaisant qui l'imagina pour venger son amour propre humilié dans un Nro. de l'année littéraire 1774.

fon & de la Tolérance conviennent que de jeunes gens ou des têtes exaltées ont confondu le doute fage & timide qui examine, avec l'incrédulité qui fe révolte contre toutes les idées reçues, mais les Littérateurs comme les Philofophes ont vû auffi que le Goût & la Raifon pouvoient avouer le plus grand nombre, & c'eft ce qui rend un Corps & une confédération eftimables.

Mr. de *Voltaire* ne gagna point à la mort de cet *Aristarque* la tranquilité fi néceffaire à la fin de fa carriere, & fes Mânes n'obtiennent pas, non feulement la juftice que fes talens réclament, mais au moins le filence qui refpecte la cendre des morts.

Rien n'étoit capable d'arrêter fon utile fécondité. Il donna encore cette même année fes Lettres *Chinoifes*, *Indiennes*, & *Tartares.* Quelques-

unes étoient adressées à Mr. de *Paw*, le savant Auteurs des *Recherches sur les Américains, les Egyptiens & les Chinois.* Nous remarquerons à son sujet que l'Art de disserter sans ennui nous est venu d'un Allemand. Les ouvrages de Mr. de *Paw* peuvent servir de modele à tous les Erudits. Cette maniere d'observer profonde & agréable, sage & hardie suppose le talent de saisir à la fois tous les rapports d'un objet, & l'Art de distinguer les traits de la vérité de cette foule de vraisemblances auxquelles les hommes s'habituent & qu'ils donnent ensuite pour des certitudes.

Les Lettres de Mr. de *Voltaire* ne sont pas seulement remarquables par l'originalité de l'expression, ou la grace du stile, elles ont le mérite d'instruire sans effort, & renferment presque toûjours des détails curieux que

n'apprennent pas toûjours les gros livres à prétention. Nous en citerons pour exemple une qui n'eſt point dans le Recueil de ſes œuvres, & qui quoique connue neſt cependant pas ſous la main de tout le monde. Elle eſt adreſſée au Roi de Pruſſe.

Lettre au Roi de Pruſſe par Monſieur de Voltaire:

„ Si Votre Camarade, l'Empereur de la Chine *Kien-Long* eſt mort, comme on Vous l'a dit, j'en ſuis très faché. V. M. ſait aſſez combien j'aime & révére les Rois qui font des Vers. J'en connois un qui aſſurément en fait de bien meilleurs que *Kien-Long*, & à qui je ſerai bien attaché, juſqu'à-ce que j'aille faire ma Cour là-bas à feu l'Empereur Chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune Roi, qui, à la vérité ne

fait point de Vers, mais qui fait d'excellente Profe. Il a donné en dernier lieu fept beaux ouvrages, qui font tous en faveur du peuple. Les préambules de ces Edits font des chefs-d'œuvres d'éloquence; car ce font des chefs-d'œuvres de raifon & de bonté. Le Parlement de *Paris* lui a fait des remontrances féduifantes; c'étoit un combat d'efprit. S'il avoit fallu donner des prix au meilleur Difcours, les Connoiffeurs l'auroient donné au Roi fans difficulté.

Ce droit d'enrégiftrer & de remontrer, que Vous connoiffez peu dans Votre Royaume, eft fondé par l'ancien exemple d'un Prévôt de *Paris*, du tems de *St. Louis* & de Votre *Conrard Hohenzoller II.* lequel Prévôt s'avifa de tenir un Régiftre de toutes les Ordonnances Royales, en quoi il fût imité par un Greffier du

Parlement, nommé *Jean Montue* en 1313.

Les Rois trouverent cette invention fort utile. *Philippe de Valois* fit enrégistrer au Parlement ses Droits de Régale. *Charles V.* prit la même précaution pour le fameux Edit de la majorité des Rois à quatorze ans. Des Traités de paix furent souvent enrégistrés; on ne savoit pas dans ce tems là ce que c'étoit que des remontrances.

Les premieres Remontrances sur les Finances furent sous *François I.* pour une grille d'argent massif qui entouroit le tombeau de *St. Martin.* Ce Saint n'ayant nul besoin de sa grille, & *François I.* ayant grand besoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fût cédée par les Chanoines de *Tours*, & dont le prix devoit être remboursé par les Domaines de la

Couronne. Le Parlement repréſenta au Roi l'irrégularité de ce marché.

Voilà l'origine de toutes les Remontrances qui ont depuis tant embarraſſé nos Rois, & qui ont enfin produit la guerre de la Fronde dans la minorité de *Louis XIV*.

Nous n'avons point de Fronde à craindre ſous *Louis XVI.* nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des Jéſuites, des Janſéniſtes, des Convulſionnaires: il eſt vrai que nos dettes ſont auſſi immenſes que celles des Anglois, mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon Gouvernement & de l'eſpérance.

V. M. a bien raiſon de me dire que les Anglois ne ſont pas ſi heureux que nous; ils ſe ſont laſſés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers Quakers ſe battent, mais ils donneront de l'argent, & on ſe

battra pour eux. Je ne ſuis pas grand Politique, V. M. le ſait bien: mais je doute beaucoup que le Miniſtere de *Londres* vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglois ſe ruinent aujourd'hui; chacun à ſon tour.

Pour Vous, Sire, Vous bâtiſſez des villes & des villages, Vous encouragez les Arts, & Vous n'avez plus pour d'ennemi que la goutte. J'eſpére qu'elle fera la paix avec V. M. comme ont fait tant d'autres Puiſſances.

Quant aux Jéſuites que Vous aimez tant, la protection que Vous leurs donnez eſt bien noble dans un excommunié tel que Vous avez l'honneur d'être; j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter auſſi de la même protection. Je ne crois point comme Mr. *Paw*, que l'Empereur *Kien-Long* ait traité cruellement les

Jésuites, qui étoient dans son Empire. Le Pere *Amiot* avoit traduit son Poëme; on aime toûjours son Traducteur, & je maintiens qu'un Monarque qui fait des Vers ne peut être cruel.

J'oserois demander une grace à V. M. c'est de daigner me dire lequel est le plus vieux de Milord *Maréchal* ou de moi. Je suis dans ma quatre-vingt-troisième année, & je pense qu'il n'en a que quatre-vingt-deux; je souhaite que Vous soyez un jour dans Votre cent-douzième. „

Le *Recueil des Lettres Chinoises* est terminée par un *Dialogue* très curieux de *Maxime de Madame*, *Philosophe Africain contemporain d'Apulée.* Il est plaisant que ce soit à Mr. de *Voltaire* que l'on doive la resurrection de ce *Maxime* oublié depuis si longtems. Aussi répondoit-il à quelqu'un qui lui

faisoit compliment sur sa découverte, *depuis que je suis devenu un peu pédant je vois croitre ma réputation, & je suis tout près d'en imposer à Nonotte, à P....* &c. &c.

Le *Commentaire sur la Bible* qu'on lui attribua dans le même tems étoit bien propre à augmenter cette espèce de réputation; il n'étoit pas profond dans le goût de Mr. *Chrisande*, Professeur en Théologie qui assure sérieusement: „ que Dieu créa le second jour la matiere électrique & „ ensuite la lumiere, qu'alors la vénérable Trinité qui n'avoit point reçu de dehors l'idée exemplaire de „ la lumiere, vit que la lumiere étoit „ bonne & avoit sa perfection „ mais il étoit écrit d'après la Raison, la Physique & la Géographie. Falloit-il publier cet examen? ce seroit le sujet d'une grande question. Peut-être

faut-il conſerver ces ténèbres ſalutaires par égard pour la foibleſſe des hommes, peut-être une interpretation facile aide-t-elle l'intelligence de la plûpart des fidelles? Quoiqu'il en ſoit il faut avouer que peu de perſonnes ont eu une connoiſſance plus exacte de la Bible que ce nouveau Commentateur. Aux yeux d'un homme raiſonnable les difficultés qu'il rencontre diſparoiſſent facilement. Les hommes ont rendu leurs idées tantôt par des images tantôt par des comparaiſons. La différence des langues a quelque fois fait paroître ridicule ce qui étoit très ſenſé. On confond toûjours l'Hiſtoire des Cultes & l'Hiſtoire des Religions, ce qui ne ſe reſſemble pas. La Religion eſt la même partout, mais les Cultes différens ſelon les climats. Cette maniere d'enviſager cet important objet eſt l'ar-

l'argument le plus fort contre l'Athéïſme.

Un autre *Commentaire* qui parut quelques mois après, racontoit en abrégé les principaux événemens de ſa vie. On voit bien que l'amitié tenoit le pinceau. Il n'a pas appuyé ſur les ombres, & tout au plus on pourroit reprocher à l'Auteur un ſilence officieux, mais non de fades adulations. Son ouvrage eût été plus curieux encore, s'il eut moins dédaigné les détails. Cette vieille phraſe, que la vie d'un homme de Lettres eſt toute dans ſes Ecrits, nous a privé de pluſieurs obſervations qui auroient conduit à la connoiſſance de l'eſprit humain. Il y a plus d'analogie qu'on ne le croit, entre le caractère d'un Auteur & ſes Ecrits. Celui qui dément ſa Philoſophie, ou ſes principes moraux, n'a plus ſur la

confiance publique d'autre Empire que celui que donnent les talens & les avantages de l'esprit. On a soupçonné Mr. de *Voltaire* d'être dans ce cas, parceque l'on ne l'a jamais bien connu. Il a inspiré un intérêt si universel que tout le monde en a parlé; au milieu de ce mélange confus d'Eloges & de Satyres, comment étoit-il possible de fixer ses opinions? Autre source d'erreur: on croit servir son Héros en taisant des avantures où sa prudence aura été en défaut. Il faut les dire au contraire; sans cela le Lecteur à demi instruit croira que ce que Vous cachez avec adresse, a non seulement besoin d'indulgence, mais même d'un voile épais, & les prétendus égards pour un grand homme, deviennent la plus cruelle des Satyres. Un passage de l'Eloge de Mr. de *Voltaire* par Mr. *Palissot*

developpera nôtre idée : „ Tel étoit
„ le caractère de cet homme singulier.
„ Un peu gâté par l'adulation qu'il ai-
„ moit, aigri par l'envie qu'il avoit
„ excitée, il ne connoissoit aucun
„ frein ni dans ses emportemens, ni
„ dans les Ecrits échappés au pre-
„ mier mouvement de ses passions.
„ Incapable au fond de se venger au-
„ trement que par sa plume, il sem-
„ bloit se complaire dans des projets
„ de vengeance qui s'évanouissoient
„ toûjours avec sa colere. A le juger
„ par cette fougue momentanée, on
„ l'eût cru voisin des plus grands ex-
„ cès, & tout prêt à nuire, mais il
„ ne le fit jamais. Il se répandoit en
„ sarcasmes quelquefois même en in-
„ vectives trop exagérées pour être
„ vraiment offensantes ; mais on ne
„ connoît aucun homme qu'il ait réel-
„ lement persécuté, aucun dont il ait

„ détruit ou cherché à détruire la for„ tune. Ennemi d'autant moins dan„ gereux qu'il l'étoit à découvert, & „ que son extrême vivacité étoit con„ nue, il n'eut jamais à se reprocher „ d'avoir fait le malheur de person„ ne ; il fit au contraire beaucoup „ d'ingrats. „ (*)

Cette remarque vraye & judicieuse donne la clef d'une foule de brochures polémiques. L'aveu sincère du Panégyriste augmente la confiance en lui sans diminuer l'estime pour son Héros. Un amas de perfections imaginaires lasse le Lecteur qui soup-

(*) Eloge de Mr. de *Voltaire* p. 33.

Une feuille périodique a reproché à Mr. *Palissot*, d'abandonner quelquefois son Héros & de manquer d'adresse. Ce reproche est un Eloge; car il n'y a rien de si mal adroit que la vérité.

çonne qu'on veut le séduire plûtôt que le persuader.

Presque tous ceux qui ont écrit pour ou contre ce grand homme, n'ont pas distingué les époques de sa vie. Telle chose est un ridicule à cinquante ans qui est très permise à vingt-cinq. Un mot qui échappe dans un ouvrage badin, n'est pas le garant de la façon de penser. L'homme le plus sage peut se permettre une débauche d'esprit. Il adressa des Vers à Madame *Neckir* sur la place que le Roi venoit d'accorder à son mari, & déja l'on s'empresse de dire qu'il adore le Saint du jour. Cette façon de voir est trop injuste. On peut croire que Mr. *Necker* se trompoit sur la Législation & le Commerce des bleds, & réconnoître ses grandes qualités pour la place difficile qu'il remplit avec tant de distinction.

Plus un homme a de génie, & mieux il voit combien les objets ont de faces différentes, & cet habile & sage Ministre n'exigera pas une adhesion aveugle à toutes ses opinions. Si Mr. de *Voltaire* vivoit encore il applaudiroit aux bouleversemens économiques faits dans la Finance. Diroit-on, ou seroit-on fondé à dire que docile aux circonstances, son suffrage se prête à tous les événemens ? On loue dans un homme ce qui le mérite. Les Politiques se taisent sur ce qui n'est pas louable ; & ceux qui préferent la vérité, lui sacrifient même leur intérêt particulier.

Outre les morceaux dont nous avons parlé, Mr. de *Voltaire* employe toute cette année à revoir ces *ouvrages* & surtout *les Questions sur l'Encyclopédie*. Un Anglois a dit :

„ Une grande réputation eſt un gros patrimoine, que des dépenſes inconſidérées peuvent diſſiper. Il eſt permis tout au plus de dépenſer ſon revenu, mais jamais d'en riſquer les fonds. Eſt-ce vous menager vous même ou reſpecter le public que de le rendre le témoin & le confident de vos corrections? Ce n'eſt pas la premiere fois, je le ſais, que par d'heureuſes métamorphoſes, la pierre brutte eſt devenue entre vos mains un diamant précieux. Mais j'en croirai *Waller* après *Horace*, & je dirai avec tous les deux que *les plus grands Auteurs perdroient beaucoup de l'eſtime que nous avons conçu pour eux, ſi nous pouvions appercevoir ce que dérobent à nos yeux leurs prudentes ratures.* „

Mais n'eſt-ce pas *Horace* qui récommande ſi fortement de limer jour

& nuit ses ouvrages? Comment pourroit-on diminuer d'estime pour un Ecrivain qui par de continuels efforts veut plaire au public? non, il faut rejetter les reflexions de *Waller* & remercier le laborieux Auteur qui se réproduit sans cesse sous des formes nouvelles.

1777. Une Lettre qu'il adressa vers ce tems à l'Académie Françoise sur le premier Poëte tragique des Anglois donna lieu à des *Observations* ameres. On compte pour rien tous les éloges donnés au génie de *Shakespear*, dès qu'ils ne s'étendoient pas aussi sur le goût. (*) Mr. *Johnson* a écrit cependant: „ Les autres Poëtes étalent des cabinets de variétés, précieuses par l'élégance des formes

(*) *Dans* une Préface mise à la tête d'une nouvelle Edition des Oeuvres de *Shakespeare*.

„ & l'éclat du poli; *Shakespear* ouvre „ une mine qui renferme un trésor in- „ épuisable d'or, & de diamans, mais „ encroutés dans la terre & mêlés „ de substances viles & grossieres. „ C'est à peu près ce qu'a dit Mr. de *Voltaire* en d'autres termes. Il est difficile de réunir les suffrages. „ On „ s'est plaint plus d'une fois à *Paris*, „ qu'il disoit trop de bien des An- „ glois, & à *Londres* qu'il en disoit „ trop de mal. Il faut conclure qu'il „ a dit à peu près la vérité. „

La Société de *Berne* proposa pour sujet d'un prix extraordinaire un plan qui tendoit à la reforme de la Jurisprudence criminelle. Mr. de *Voltaire* écrivit sur le champ à S. A. S. Monseigneur le Landgrave de Hesse-Cassel, pour lui proposer d'ajouter cent Louis au prix de la Société de *Berne*. Ce Prince dont le regne est

marqué par tant d'établiſſemens utiles, Amateur des beaux Arts qu'il cultive lui même, remercia Mr. de *Voltaire* de la preférence qu'il lui donnoit, & ſeconda des vues ſi bienfaiſantes. Il nous a été impoſſible de découvrir quelles étoient ſes vues dans la compoſition de ce petit ouvrage. „ (*) L'entrepriſe que Monſeigneur le Landgrave protége, „ nous écrivoit-il, demande le ſecret „ & pourra réuſſir. Le renouvellement même de l'Alliance entre la „ France & la Suiſſe pourra favoriſer un projet ſi humain, & qui même commence à être exécuté en „ partie chez plus d'une Nation. Je „ déſirerois que l'Académie de *Caſſel* „ protégeat particulierement un tra- „ vail ſi juſte & ſi utile. &c.

(*) Lettre du 27. Août 1777.

Et dans une autre Lettre (*) ;
„ Vous devez avoir reçu mon petit
„ livre Bernois. Il ne s'agit en ap-
„ parence que de ſavoir quand il
„ faut pendre ſon prochain ou le fai-
„ re ramer aux galeres ; mais cet
„ ouvrage a une autre prétention. Je
„ veux même Vous faire quitter pour
„ quelque tems la Phyſique & l'Hi-
„ ſtoire, & Vous occuper de Juſtice
„ & de Raiſon. Votre eſprit eſt un
„ inſtrument &c.

Depuis l'époque de cette Lettre, nous n'avons rien appris de ſes projets.

Il examine dans cette brochure, ſi les chatimens ſont proportionnés aux crimes, ſi l'on s'occupe aſſez du ſoin de les prevenir, & ſi la ſévérité des premiers Législateurs a conſulté

(*) Du 9. Dec. 1777.

la foibleſſe de la conſtitution humaine. Il eſt à croire par exemple que ſi l'on détruiſoit la mendicité, les vols ſeroient fort rares, car les hommes renonceront aiſément à ce qui s'acquiert avec beaucoup de peine & autant de dangers. Les idées de Mr. de *Voltaire* ſur le meurtre nous ſemblent moins juſtes. „ Quand celui qui vous „ a fait borgne aura un œil de moins, „ en aurez vous un de plus? „ non, mais je le conſerverai au lieu que s'il eſt preſque toleré d'oter un œil, il eſt à craindre que vous ne gardiez pas longtems celui qui vous reſte. „ Quand j'aurai fait mourir dans les „ tourmens celui qui a tué votre fre„ re, ce frere ſera-t-il reſſuſcité? „ non, mais j'aurai mis en ſureté les jours de mes autres freres que le glaive du meurtrier menaçoit également.

Ce n'eſt pas ici un lieu d'analyſer le livre qui eſt entre les mains de tout le monde. Diſons ſeulement que ſon ſtile ſimple, clair, concis, devroit être celui de tous ceux qui écrivent ſur ces ſortes de matieres, & quoiqu'il ſoit noble & grand de défendre la vertu perſécutée, l'éloquence qui lui prête ſon miniſtere fournit auſſi ſes charmes au perſécuteur, alors je ne ſais s'il ne vaudroit pas mieux laiſſer à l'innocence l'unique reſſource de ſoutenir ſes droits avec candeur & oter plûtôt au vice l'art funeſte d'envelopper ſes intrigues, & de marquer ſes odieuſes traces. Mais tout à coup ſuſpendant ſes bienfaiſantes occupations il forme l'incroyable projet de quitter au milieu de la ſaiſon la plus rude, ſa paiſible retraite,

On a demandé souvent comment un vieillard plus qu'octogénaire, infirme, avoit pû se décider à faire au milieu de l'hyver un aussi long voyage? Il est difficile d'assigner les véritables raisons. Mais s'il est permis de hazarder quelques conjectures il est vraisemblable qu'il n'a pas voulu qu'une opinion accréditée par ses ennemis lui survécut. Beaucoup de gens croyoient que son séjour à *Ferney* n'étoit pas volontaire, mais une espèce d'exil. On raconte même qu'ayant demandé un jour à un homme, qui abusoit de l'hospitalité, *quand il partoit pour Paris;* celui-ci lui répondit: *Monsieur j'y vais quand je veux.* Cette anecdote a été transportée de *Bordeaux* à *Ferney*, où elle est arrivée. D'ailleurs Mr. de *Voltaire* étoit incapable d'une question aussi impolie à quelqu'un qui demeuroit chez

lui. Il a bien dit une fois en plaisantant que *la différence de Mr. de *** à Dom-Quichotte étoit qu'il prenoit les Châteaux pour des auberges, au lieu que le Héros de la Manche prenoit des auberges pour des Châteaux.* Mais ce bon mot, dit sans fiel, est peut-être ignoré de celui qui en a fourni le sujet. Il est vrai cependant qu'on croyoit assez généralement que quelques ouvrages lui interdisoient le séjour de cette Capitale, & peut-être qu'il voulut démentir cette erreur populaire.

N'étoit-il pas naturel aussi qu'il revît un séjour l'azile des talens & des beaux Arts? séjour unique, où chaque instant est marqué par une jouïssance nouvelle, où le Génie s'échauffe au flambeau de l'Emulation, où la facilité d'être ignoré équivaut à la solitude la plus complette, & où la

gloire d'être connu répand ſur vos jours mille eſpèces d'agrémens.

Avant que de deſcendre dans la tombe au moins falloit-il embraſſer une fois encore pluſieurs vrais amis ſi conſtamment occupés à aſſurer ſa tranquilité.

1778. Ce fût donc le 10. Fevrier que Mr. de *Voltaire* arriva à *Paris*. Son premier devoir fût celui de l'amitié. Il va à pied chez Monſieur le Comte *d'Argental* qui prenoit depuis cinquante années un intérêt ſi vrai à ſa gloire, à ſa reputation, & à ſa tranquillité, & dont l'amitié avoit veillé pour lui à *Paris*, pendant tous les momens d'orage qui avoient troublé de tems en tems une ſi brillante carriere.

Ce premier moment de bonheur fut ſuivi d'un vif chagrin. Il apprit la mort

mort de cet Acteur célèbre, dont les *premiers essais & les derniers efforts avoient été pour lui.* (*) Le *Kain* fit connoître son talent sur un Théatre que Mr. de *Voltaire* avoit dans sa maison à *Paris* rue Traversiere. Il y joua successivement les rôles de *Seide* & de *Mahomet* & laissa percer le germe d'un grand talent au milieu des nombreuses imperfections qui accompagnent les commencemens du plus difficile des Arts. D'après cet essai l'Auteur de *Zaïre* lui demanda avec amitié quel genre de vie il vouloit embrasser: le *Kain* lui répondit qu'il ne connoissoit au monde d'autre bonheur que celui de jouer la Comédie; que le hazard le laissant maître

(*) Il débuta sur le Théatre de la Nation par le rôle de *Titus* dans la Tragédie de *Brutus*, & joua pour la derniere fois *Vendome* dans *Adélaïde du Guesclin.*

de ſes actions, & jouiſſant de 700 liv. de rentes, il avoit lieu d'eſpérer qu'en abandonnant le commerce de ſon pere, (l'Orfévrerie) il ne perdroit rien au change s'il pouvoit être admis un jour dans la Troupe des Comédiens François. „ Ah ! mon „ ami, s'écria Mr. de *Voltaire*, ne „ prenez jamais ce parti ; jouez la „ Comédie pour votre plaiſir, & n'en „ faites jamais votre état. C'eſt le „ plus beau, le plus rare, le plus „ difficile des talens, mais . . . Si „ vous voulez renoncer à votre pro„ jet, je vous prêterai dix mille francs „ pour commencer votre établiſſe„ ment, & vous me les rendrez quand „ vous pourrez. „ Mr. de *Voltaire* lui dit encore après l'avoir entendu déclamer : „ c'eſt moi qui vous prédis „ que vous aurez la voix touchante, „ que vous ferez un jour tous les plai-

„ ſirs de *Paris:* mais pour Dieu, s'il „ vous eſt poſſible, ne montez ja- „ mais ſur le Théatre. „ “ Le *Kain* a toûjours dit que Mr. de *Voltaire* l'avoit non ſeulement aidé de ſes conſeils & comblé de bontés en tout genre, mais qu'il l'avoit gratifié de plus de deux mille écus. Nôtre illuſtre Poëte l'appelloit *ſon grand Acteur*, *ſon Garrik*, *ſon enfant chéri.* Ce fût lui qui obtint à *le Kain* ſon ordre de début, lors de ſon paſſage à *Compiegne* pour aller à *Berlin.* Par une fatalité très ſinguliere, Mr. de *Voltaire* n'a jamais vû ſon bien-aimé ſur le Théatre François. Il ne pût y monter que quelques jours après le départ de l'Auteur de la *Henriade* pour la Pruſſe; & au moment où Mr. de *Voltaire*, âgé de quatre-vingt quatre ans, abſent depuis près de trente ans, rentre à *Paris*, on lui annonce que

le *Kain* vient de defcendre dans la tombe.„

L'empreffement de le voir fut général. Des Grands, dès femmes, des perfonnes étrangeres à la Littérature venoient fatisfaire une invincible curiofité. Ses ennemis que ce moment inoui, écrafoit, attendoient avec des murmures impatiens que la foule fût diminuée, mais ramaffoient avec grand foin quelques fragmens de converfation, pour les affoiblir ou leur donner un fens dangereux. Une autre claffe non moins inquiette redoutoit l'enthoufiafme, & s'efforçoit par des menées fourdes de le calmer dès fa naiffance. Mr. de *Voltaire* étonné lui-même de fa gloire, recevoit avec une extrême fenfibilité les bontés, j'ai penfé dire les hommages de fa Nation.

Les Comédiens françois deputerent vers lui. Il répondit à la harangue : *Je ne puis vivre desormais que pour vous & par vous.* Il en a toûjours parlé avec distinction parcequ'il connoissoit l'extrême difficulté de leur Art, & il ne se dissimuloit pas les obligations que les plus beaux Vers ont a un organe sonore & à une grande expression de sentiment.

Déja il commença à s'appercevoir que les incommodités du voyage & les fatigues de la gloire dérangeoient un peu sa santé, ou donnoient plus d'activité à des douleurs compagnes de son existence depuis plusieurs années. Il eut recours aux lumieres de ce même Mr. *Tronchin*, qui lui avoient été si utiles vingt ans auparavant. Mr. *Tronchin* lui donna de ces remèdes dont les Medecins amusent l'espérance des vieillards, & lui recom-

manda de résister autant qu'il le pourroit à la flatteuse indiscretion (*) du public.

L'événement ne justifia que trop la sagesse de ces conseils. Il fallut en venir à un repos absolu. Cette solitude forcée n'étoit interrompue que par quelques personnes qui se glissoient auprès de son lit. De ce nombre étoit le Docteur *Francklin*, qui après avoir enrichi l'Europe des précieuses découvertes sur l'Electricité, couronne sa brillante carriere en donnant la liberté à une partie du nouveau monde. Il lui présenta son fils; Mr. de *Voltaire*, en l'embrassant lui re-

(*) On venoit chez lui, comme on va à l'Audience. Plusieurs ne se faisoient pas nommer; d'autres se contentoient de le voir, de l'entendre. Quelques-uns remportoient de beaux complimens qu'ils n'avoient pas eu le courage d'entamer.

péta ces trois mots: *Dieu*, *Liberté*, *Tolérance.*

Il menageoit ſes forces pour faire repréſenter une Tragédie nouvelle. C'étoit *Irène.* Il en diſtribua les Rôles, & mit chaque Acteur de moitié dans les idées qu'il avoit eues en la compoſant. Cette Tragédie étoit un dernier hommage qu'il vouloit rendre à ſa patrie, qui n'oublioit rien dans ce moment pour récompenſer ſoixante ans de travaux. Mr. le Comte *d'Angivilliers*, ce protecteur des Arts ſi éclairé, lui en procura une nouvelle preuve, & lui fit annoncer par le célèbre *Pigal*, que l'Académie de Sculpture feroit exécuter ſa ſtatue après les dernieres ordonnées par le Roi. Il répondit à l'Artiſte auſſi chargé de faire celle du Maréchal de Saxe.

Le Roi connoît votre talent:
Dans le petit & dans le grand
Vous produiſez œuvre parfaite.
Aujourd'hui contraſte nouveau!
Il veut que votre heureux ciſeau
Du Héros deſcende au Trompette.

Chaque jour étoit marqué par une nouvelle diſtinction. L'Académie Françoiſe dérogeant à ſes uſages lui témoigna par deux Députés ſon empreſſement, il apprit au monde littéraire que le Génie rempliſſoit l'intervalle qui ſe trouve entre les Souverains & ceux auxquels ils commandent.

Que lui manquoit-il dans ce moment de gloire? Rien, ſi ce n'eſt la force d'en jouïr. Le Phyſique ſe décompoſoit, & ſon ame ſurvivoit aux organes preſque éteints, qui juſques-là avoient ſi bien rendu ſes affections. Dans ces inſtans de foibleſſe on lui propoſa de ſe reconcilier avec un

Corps qui faisoit en quelque sorte dépendre sa gloire, de quelques actes de complaisance. Son respect pour les mœurs publiques lui fit tout adopter, & sur le point de quitter la Société, il désavoua ce que la foiblesse humaine & l'Empire des passions avoient pû lui conseiller contre ses sages loix.

Au reste l'empressement des Prêtres à ces dernieres heures a quelque chose de très extraordinaire. Espéroient-ils qu'un désaveu momentané dans un état d'épuisement décréditeroit les productions d'une raison libre & vigoureuse? vouloient-ils persuader qu'il faut tôt ou tard réconnoître leur Empire? autant ils auroient pû tirer d'avantage d'un changement volontaire, autant ils devoient se défier d'un tribut payé aux usages. Les ressorts qu'on fit

jouer dans cette occasion avoient quelque chose de puérile, dont la Religion & la Philosophie n'avoient nulle raison de s'applaudir.

La force de sa constitution lutta encore avec succès contre cette derniere maladie. On représenta sa Tragédie d'*Irène*. Les deux premiers Actes méritoient les applaudissemens qu'on leur donna. (*) „ Rival de „ *Sophocle* à vingt ans, il voulut l'ê- „ tre à quatre-vingt & finir comme „ lui par remporter la palme drama- „ tique. Plein de cette idée séduisan- „ te, il sourioit avec complaisance à „ ces nombreux enfans de sa vieil- „ lesse qui n'offroient plus que les traits „ presque effacés d'une belle nature „ affoiblie. *Sophocle*, avec deux Scè- „ nes avoit pû *à cent ans charmer en-*

(*) Eloge de Mr. de *Voltaire* par Mr. de la *Harpe*.

„ *core Athènes.* Mais *Voltaire* lui mê-
„ me, après *Racine*, nous avoit ac-
„ coutumés à être plus difficiles ſur
„ nos plaiſirs, & la pénible étendue
„ de nos cinq Actes ne pouvoit pas
„ être embraſſée par une tête octo-
„ genaire. „

En ſortant de cette pièce, plus de cinquante perſonnes furent ſe faire écrire chez l'Auteur de *Mérope* & de *Zaïre.*

Quelques jours après il aſſiſta à une Séance de l'Académie Françoiſe. Ses confreres furent le recevoir ſous le portail du Louvre & le conduiſirent à la place de Directeur. Le ſort nomme à cette place ſelon l'uſage ordinaire; mais on y dérogea & une voix unanime le proclama Directeur pour le trimeſtre d'Avril. Les Académiciens s'occuperent de lui en parlant d'autres ſujets, & Mr. *d'Alem-*

bert lut une Eloge de *Boileau* que Mr. de *Voltaire* avoit un double intérêt d'entendre.

En ſortant de l'Académie il ſe rendit à la Comédie françoiſe. Il avoit fallu tripler la garde, pour prévenir les malheurs ſi communs dans les grandes affluences du peuple. Il fût porté plûtôt que conduit dans la loge des Gentils-Hommes de la Chambre du Roi. Un inſtant avant de lever le rideau, le plus ancien des Comédiens, *Brizard*, ſuivi de ſes camarades, parut dans la loge & poſa ſur ſa tête une couronne de lauriers. Surpris & tranſporté, il ôta la couronne & dit avec une eſpèce d'attendriſſement : *Eh! voulés-vous donc me faire mourir à force de gloire?* On joua enſuite *Irène*. Jamais les Acteurs ne mirent plus de feu, plus d'intérêt, plus de vérité dans leur jeu, jamais

on n'écouta avec plus d'attention. Les applaudiſſemens multipliés interrompirent ſeuls le ſilence attentif des Spectateurs. La pièce achevée, une nouvelle Scène s'offre, le toile ſe releve, & on voit la Statue de Monſieur de *Voltaire*, entourée des Acteurs & des Actrices „ qui y pla-
„ cent chacun une couronne de lau-
„ riers. Dans cette ſurpriſe qui tenoit
„ de l'enchantement pour le public les
„ bayonnettes des ſentinelles qui ſe
„ trouvoient derriere le buſte ſervoient
„ à la hâte à former une maniere d'arc
„ de triomphe, où la quantité de cou-
„ ronnes s'entaſſoient en montagne.
„ Une voix unanime appelle Mr. de
„ *Voltaire* qui eſt rétiré dans le fond
„ de ſa loge. Mr. de *Vilette* réuſſit à
„ la fin à le faire avancer, il ſe mon-
„ tre courbé ſous le faix de la gloire,
„ baiſſant le front juſque ſur l'appui

„ de la loge & reſte pénétré dans cet-
„ te attitude. Au bout de quelques
„ minutes Mr. de *Voltaire* s'étant re-
„ levé d'un air qui peint ſon ame dé-
„ licieuſement attendrie, les démon-
„ ſtrations de l'enthouſiaſme n'ont plus
„ de bornes. Dans ce Parterre qui
„ l'idolâtre qu'avec ivreſſe, les voi-
„ ſins s'embraſſent ſans ſe connoître,
„ & la tête n'y eſt plus. Après beau-
„ coup de peine on obtint le ſilence,
„ Mlle. *Veſtris* lit ſur le bord du Théa-
„ tre ces Vers de Mr. de *St. Marc*,
„ (Auteur d'*Adèle de Ponthieu*) qui
„ ſont un impromptu fait pendant le
„ Spectacle.

Aux yeux de Paris enchanté
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La ſévere poſtérité.
Non tu n'as pas beſoin d'atteindre au noir rivage.
Pour jouïr de l'honneur de l'immortalité

VOLTAIRE reçois la couronne
Que l'on vient de te préſenter
Il eſt beau de la mériter
Quand c'eſt la France qui la donne.

Ce triomphe unique dont les faſtes littéraires d'aucune Nation ne fourniroient le modèle, répandit une même conſternation parmi ſes ennemis; éteignit les ſecrettes eſpérances de ſes délateurs, & le récompenſa dans un jour de ſoixante ans de travaux. La gravure s'empara du ſujet & prêta ſon burin pour immortaliſer ce beau jour; on liſoit au deſſous de l'eſtampe ces mots: *l'Homme unique à tout âge.*

Chaque démarche de Mr. de *Voltaire* occaſionnoit une fête. Ces ſortes de détails que les Journaux ont conſervé, ne peuvent pas trop ſe placer dans une Hiſtoire. Elle doit atteſter cependant que jamais un

Particulier n'excita une ſemblable rumeur. Les rangs ſe confondirent; on oublia les uſages & les convenances de la Société, & ſon ſéjour dans la Capitale eſt une époque à part, qui prouve que les hommes ne ſont pas maîtres de leur ſuffrage, & qu'entrainés par l'Empire du talent, ils lui doivent leur hommage.

Au milieu de cette ivreſſe, il s'occupoit de ſon retour à *Ferney*, & il ſeroit même parti à la fin d'Avril ſans une indiſpoſition de Mad. de *Villette* qu'il ne voulut pas quitter. Sa vie tranquille ſi douce à tout âge & ſi néceſſaire par la vieilleſſe auroit peut-être réculé le moment fatal. Une ſtrangurie dont il étoit tourmenté depuis ſi longtems l'engagea de prendre des calmans. Son extrême impatience ne lui permit pas de conſulter les Medecins, & il crut que les

ſages

ſages lenteurs de leur Art étoient inutiles. Il prit dans une nuit ce qu'il auroit fallu prendre dans huit jours; imprudence qui lui ôta presque la faculté de s'exprimer; à peine distinguoit-il les objets, ou si quelques momens plus heureux revenoient par intervalles, il retomboit bientôt dans cet assoupissement léthargique, avant-coureur de la mort. Les quatre derniers jours il étoit si foible qu'il ne paroissoit pas même souffrir. A ces derniers momens Mr. le *Curé de St. Sulpice* vint lui offrir son ministère, & s'approchant de son lit, il lui demanda s'il croyoit en la Divinité de Jesus-Christ; le malade se rétourna & répondit, „ je crois . . . . qu'il faut laisser mourir les gens en paix. Il expira en effet cinq ou six heures après, le trente de Mai à onze heures du soir.

Les gens du monde, qui ne s'affligent de rien, apprirent sa mort avec ce regret tranquille qu'on accorde à ceux qui emportent avec eux quelques-uns de nos plaisirs. Dans la Littérature, les uns se consolerent de l'éclipse d'un Astre, qui semblable au Soleil ne laissoit presque voir dans sa course aucun de ceux qui rouloient avec lui; Les autres espérerent que la médiocrité se produiroit avec moins de risques; & le petit nombre convenoit que le flambeau du Génie étoit éteint. Un parti, qui n'appartient point aux Lettres, laissoit percer cette joye secrette avec laquelle on contemple la dépouille d'un ennemi terrassé, & la vengeance, ce triste plaisir des ames timides, médita une injure que la postérité reprochera à nôtre siècle. Si la sépulture n'étoit qu'un devoir religieux, on excuseroit des Ministres

trop foibles pour ſe mettre au deſſus des paſſions; mais c'eſt un devoir civil que la Société doit à chacun de ſes Membres. Qu'importent des reſtes inſenſibles, dira-t-on, pour lesquels les honneurs & les injures ſont également perdus? Rien ſans doute. Mais ce qui eſt quelque choſe, c'eſt l'opinion qui gouverne les hommes. Si le refus des derniers devoirs n'eſt point un outrage chez la plûpart des Nations, c'eſt que nos triſtes dépouilles ne ſont point abandonnées à des mains étrangères, & l'on ne connoît pas ces ſcènes de ſcandale auxquelles la poſtérité ne s'accoutumera pas. Puiſſe-t-elle faire comme nous! gémir & ſe taire.

Le corps de Mr. de *Voltaire* fût donc tranſporté à l'Abbaye Royale de Nôtre Dame de *Scellieres*, Diocéſe de *Troyes*. Voici l'extrait des

Actes du Régiſtre de Sépulture : „ Ce „ jourd'hui deux Juin 1778. a été in- „ humé dans cette Egliſe Meſſire „ *François Marie Arouët de Voltaire*, „ Gentil-Homme ordinaire du Roi, „ l'un des quarante de l'Académie „ Françoiſe, âgé de 84 ans ou envi- „ ron, décédé à *Paris* le 30. Mai der- „ nier, préſenté à nôtre Egliſe le jour „ d'hier, où il eſt dépoſé juſqu'à ce „ que, conformément à ſa derniere „ volonté, il puiſſe être tranſporté à „ *Ferney*, lieu qu'il a choiſi pour ſa „ ſépulture. La dite inhumation faite „ en préſence de &c. &c.

Mr. l'Evêque de *Troyes* crut que le Prieur de *Scellieres* ne pouvoit pas procéder à cet enterrement, & que cet acte réligieux *pourroit avoir des ſuites facheuſes*. On voit par la répon- ſe reſpectueuſe, mais ferme, qu'un hom-

me d'eſprit & éclairé peut détruire bien des difficultés.

A Scellieres, 3. Juin.

„ Je reçois dans l'inſtant, Monſeigneur, à trois heures après-midi, avec la plus grande ſurpriſe la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du jour d'hier 2 Juin: il y a maintenant plus de 24 heures que l'inhumation du corps de M. de *Voltaire* eſt faite dans notre Egliſe en préſence d'un peuple nombreux. Permettez-moi, Monſeigneur, de vous faire le récit de cet événement, avant que j'oſe vous préſenter mes réflexions.

Dimanche au ſoir 31 Mai, M. l'Abbé *Mignot*, Conſeiller au Grand Conſeil, notre Abbé commandataire, qui tient à loyer un appartement dans l'intérieur de notre monaſtere, par-

ceque ſon Abbatiale n'eſt pas habitable, arriva en poſte pour occuper cet appartement. Il me dit après les premiers complimens, qu'il avoit eu le malheur de perdre M. de *Voltaire* ſon oncle, que ce Monſieur avoit déſiré dans ſes derniers momens, d'être porté après ſa mort à ſa terre de *Ferney*, mais que le corps qui n'avoit pas été enſeveli, quoiqu'embaumé, ne ſeroit pas en état de faire un voyage auſſi long; qu'il déſiroit, ainſi que ſa famille, que nous vouluſſions bien recevoir le corps en dépôt dans le caveau de notre Egliſe; que ce corps étoit en marche accompagné de trois parens, qui arriveroient bientôt. Auſſitôt M. l'Abbé *Mignot* m'exhiba un conſentement de M. le Curé de *Saint Sulpice*, ſigné de ce Paſteur, pour que le corps de M. de *Voltaire* pût être tranſporté

ſans cérémonie; il m'exhiba en outre une copie colationnée par ce même Curé de *Saint Sulpice*, d'une profeſſion de la foi Catholique Apoſtolique & Romaine que M. de *Voltaire* a faite entre les mains d'un Prêtre approuvé en préſence de deux témoins, dont l'un eſt Monſieur *Mignot* nôtre Abbé, neveu du pénitent, & l'autre un Monſieur le Marquis de la *Villevieille*. Il me montra en outre une lettre du Miniſtre de *Paris*, M. *Amelot*, adreſſée à lui & à M. de *Dampierre d'Hornoy*, neveu de M. l'Abbé *Mignot* & petit-neveu du défunt, par laquelle ces Meſſieurs étoient autoriſés à tranſporter leur oncle à *Ferney* ou ailleurs. D'après ces pièces qui m'ont paru & qui me paroiſſent encore authentiques, j'aurois cru manquer au devoir de Paſteur, ſi j'avois refuſé les ſecours ſpirituels

dûs à tout Chrêtien & ſurtout à l'oncle d'un Magiſtrat qui eſt depuis 23 ans Abbé de cette Abbaye, & que nous avons beaucoup de raiſons de conſidérer : il ne m'eſt pas venu dans la penſée que M. le Curé de *Saint Sulpice* ait pû refuſer la ſépulture à un homme dont il avoit légaliſé la profeſſion de foi, faite tout au plus ſix ſemaines avant ſon décès, & dont il avoit permis le tranſport tout recemment au moment de ſa mort : d'ailleurs, je ne ſavois pas qu'on pût refuſer la ſépulture à un homme quelconque mort dans le Corps de l'Egliſe, & j'avoue que ſelon mes foibles lumieres je ne crois pas encore que cela ſoit poſſible. J'ai préparé en hâte tout ce qui étoit néceſſaire. Le lendemain matin ſont arrivés dans la cour de l'Abbaye deux caroſſes, dont l'un contenoit le corps du défunt,

& l'autre étoit occupé par M. *d'Hornoy*, Conseiller au Parlement de *Paris*, petit-neveu, par M. *Marchand de Varennes*, Maître-d'Hôtel du Roi, & M. *de la Houilliere*, Brigadier des Armées, tous deux cousins du défunt. Après-midi, M. l'Abbé *Mignot* m'a fait à l'Eglise la présentation solemnelle du corps de son oncle, qu'on avoit déposé; nous avons chanté les vêpres des morts; le corps a été gardé toute la nuit dans l'Eglise environné de flambeaux. Le matin depuis cinq heures tous les ecclésiastiques des environs, dont plusieurs sont amis de M. l'Abbé *Mignot* ayant été autrefois Séminaristes à *Troyes*, ont dit la messe en présence du corps, & j'ai célébré une messe solemnelle à onze heures, avant l'inhumation, qui a été faite devant une nombreuse assemblée. La famille de M. de *Voltai-*

re eſt repartie ce matin, contente des honneurs rendus à ſa mémoire & des prieres que nous avons faites à Dieu pour le repos de ſon ame. Voilà les faits, Monſeigneur, dans la plus exacte vérité. Permettez, quoique nos maiſons ne ſoient pas ſoumiſes à la jurisdiction de l'ordinaire, de juſtifier ma conduite aux yeux de votre Grandeur : quels que ſoient les privileges d'un Ordre, ſes membres doivent toûjours ſe faire gloire de reſpecter l'Epiſcopat, & ſe font honneur de ſoumettre leurs démarches, ainſi que leurs mœurs, à l'examen de nos Seigneurs les Evêques ; comment pouvois-je ſuppoſer qu'on refuſoit, ou qu'on pouvoit refuſer à M. de *Voltaire* la ſépulture qui m'étoit demandée par ſon neveu, notre Abbé Commandataire depuis 23 ans, Magiſtrat depuis 30 ans, Eccléſia-

ſtique qui a beaucoup vécu dans cette Abbaye & qui jouït d'une grande conſidération dans notre ordre ; par un Conſeiller au Parlement de *Paris*, petit neveu du défunt ; par des Officiers d'un grade ſupérieur, tous parens & tous gens reſpectables ? Sous quel prétexte aurois-je pû croire que M. de *Saint Sulpice* eût refuſé la ſépulture à M. de *Voltaire*, tandis que ce Paſteur a légaliſé de ſa propre main une profeſſion de foi faite par le défunt, il n'y a que deux mois, tandis qu'il a écrit & ſigné de ſa propre main un conſentement que ce corps fût tranſporté ſans cérémonies ? Je ne ſais ce qu'on impute à M. de *Voltaire ;* je connois plus ſes ouvrages par ſa réputation qu'autrement ; je ne les ai pas lû tous ; j'ai ouï dire à M. ſon neveu, notre Abbé, qu'on lui en imputoit de très repréhenſibles

qu'il avoit toûjours désavoués : mais je ſais d'après les Canons qu'on ne refuſe la ſépulture qu'aux Excommuniés, *latâ ſententiâ*, & je crois être ſûr que M. de *Voltaire* n'eſt pas dans le cas. Je crois avoir fait mon devoir en l'inhumant, ſur la requiſition d'une famille reſpectable, & je ne puis m'en répentir. J'eſpere, Monſeigneur, que cette action n'aura pas pour moi des ſuites fâcheuſes; la plus fâcheuſe, ſans doute, feroit de perdre votre eſtime; mais d'après d'explication que j'ai l'honneur de faire à votre Grandeur, elle eſt trop juſte pour me la refuſer.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c. „

Un Poëte de ce ſiècle fit ainſi l'Epitaphe de Mr. de *Voltaire*.

O Parnaſſe frémis de douleur & d'effroi
Pleurés, Muſes, briſés vos lyres immortelles
Toi! dont il fatigua les cent voix & les ailes
Dis que VOLTAIRE eſt mort, pleure & répoſe toi.

Et on a écrit au bas d'un Mauſolée érigé par Mad. de *** à la gloire de Mr. de *Voltaire.*

Le plus grand de ſon ſiècle en fût le plus aimable
Sur ſes écrits, ſur ſes diſcours,
La grace répandit ce charme inexprimable
Qui ſans nous fatiguer nous attache toûjours.
Il épuiſa la gloire, il tourmenta l'envie,
Chacun de ſes travaux éterniſa ſa vie,
Et ſes bienfaits encore ont embelli ſes jours,
Les beaux Arts éperdus, l'amitié déſolée
Voudroient lui dreſſer un autel
Cherchant un jour ſon mauſolée
L'univers doutera s'il eût rien de mortel.

La terre de *Ferney* appartient aujourd'hui à Mr. le Marquis de *Villet-*

te. La famille de Mr. de *Voltaire* a cru ſans doute entrer dans ſes vues, en la faiſant habiter par Mad. de *Villette*, dont les qualités eſſentielles & les charmes du caractère lui avoient inſpiré tant d'intérêt. Une Lettre d'un voyageur renferme des détails qu'on trouvera ici avec plaiſir.

„ Le premier objet de mon admiration a été d'y rencontrer des étrangers qui venoient, comme autrefois, des extrémités de l'Europe, viſiter cette maiſon conſacrée aux muſes, à la Philoſophie: on veut tout voir, on interroge avec avidité ceux qui ont eu le bonheur d'approcher le grand homme qu'on y cherche encore: on aime à s'inſtruire des plus petits détails de ſa vie privée. On éprouve un attendriſſement involontaire, lorsqu'on entre dans ſa chambre: elle eſt conſervée telle qu'il l'occupoit, & juſ-

qu'à son lit, qui semble encore prêt à l'y recevoir, on ne s'est pas permis d'y déranger la moindre chose; mais on se sent surtout frappé d'un saisissement dont on n'est pas le maître, lorsqu'on jette les yeux sur l'Urne funéraire où répose son cœur.

C'est une Pyramide quadrangulaire contre laquelle est adossé un autel, composé d'un simple tronçon de colonne cannelée; cette Pyramide est ceinte au tiers de sa hauteur, d'une corniche saillante, soutenue aux angles par quatre Consoles antiques, & porte une Urne sépulcrale sur chaque face; une couronne de lauriers termine la Pyramide tronquée, c'est le seul attribut caractéristique qui y soit exprimé; & sur l'autel est placé un coussin de velours où répose un cœur, symbole de celui qui est dans l'intérieur du monument.

Cet ensemble, composé de trois marbres, le blanc, le noir & le verd antique, de la hauteur d'environ sept pieds sur trois & demi de largeur à sa base, est placé dans l'intérieur d'une niche drapée en noir, & porte dans l'ame l'idée douloureuse du génie & de la mort.

On a décoré cette chambre de quelques portraits qui se trouvoient dans le Château de *Ferney*, & pour lesquels Mr. de *Voltaire* avoit le plus de prédilection, l'Impératrice de Russie, le Roi de Prusse, la Princesse de *Bareith*, la Marquise *du Châtelet*, le célèbre *le Kain*, Mr. *d'Alembert*, Mr. le Comte *de Maurepas*, Mr. *d'Argental*, Mr. & Mad. la Marquise *de Villette*, &c. On y lit cette Inscription:

Mes Manes sont consolés, puisque mon Cœur est au milieu de vous.

Quoi-

Quoique dans le cours de cette Hiſtoire nous ayons tâché de faire connoître Mr. de *Voltaire*, il eſt cependant des traits que nous n'avons pû y placer. En voici quelques-uns ſans ordre tels que nôtre mémoire nous les fournira.

Il n'aimoit ni les Grands ni les titres, quoiqu'il ait ſouvent encenſé les uns & quelquefois pris les autres. En lui parlant d'un de ſes parens nous le nommions comme tout le monde l'appelloit ... *N* ... *eſt ſenſible à votre ſouvenir*, répondit-il, *la ſimplicité de nos Cantons n'admet pas les titres faſtueux.* Malgré ſa gloire, ſes ſuccès, il étoit timide & avoit quelque choſe de gêné qui ſe perdoit dès la ſeconde minute de l'entretien. Il écoutoit avec tant d'attention que ceux qui parloient en étoient preſque déconcertés. On ne l'ennuyoit pas,

mais on l'impatientoit aisément. Si l'on citoit quelques-uns de ses Vers sans faire sentir l'harmonie, son œil s'allumoit, *lés Vers se chantent*, ajoutoit-il, *& ne se confondent pas dans la Prose.* Lorsqu'à certaines heures il alloit de son appartement dans celui de sa nièce, il se trouvoit des gens sur son passage pour pouvoir dire qu'ils l'avoient vû. Cet hommage fait pour flatter l'amour propre lui donnoit quelque-fois tant d'humeur, qu'il rentroit brusquement chez lui, & ne paroissoit plus de tout le jour.

Un Eloge bien rare & qu'il a mérité dans toute son étendue est celui-ci. Il n'avoit pas un seul ridicule: non seulement modeste sur sa personne & sur ses talens, il ne les citoit jamais, mais il n'avoit même point de ces conversations adroites, où l'on a le plaisir de parler de soi, en ne se nom-

mant pas. On appellera ridicule peut-être la manie d'être cru malade, lorſqu'il étoit en très bonne ſanté. Cette façon d'exiſter étoit réflechie; elle le mettoit à couvert des ennuyeux, claſſe toûjours fort nombreuſe & qu'il rédoutoit comme un des fléaux du genre humain.

Il avoit une ſi grande habitude des Vers, que la Poëſie étoit devenue pour lui une langue dans laquelle il écrivoit comme on écrit en Proſe. Souvent il dictoit ſi vite que ſon Secrétaire ne pouvoit le ſuivre. Il n'eſt aucune de ſes Tragédies qui lui ait couté plus de trois ſemaines de travail. Cette eſpèce de Poëme n'étoit pas à ſon avis le plus grand effort de l'eſprit humain, & il reſtituoit de très bonne foi à l'Acteur la portion de gloire qui lui revenoit ſur le ſuccès d'une pièce. . . . .

La Littérature lui paroiſſoit une ſi médiocre occupation qu'à ſon avis les ſuccès les moins douteux pouvoient ſeuls juſtifier un homme qui ſe dévouoit à l'inutile métier de faire de l'eſprit pendant toute ſa vie.

Ce qu'il a produit n'a point été univerſellement accueilli, cru, préconiſé. La plûpart de ſes Comédies, ſes Opéras, ſon *Taureau blanc*, la *Guerre de Genève*, cinq ou ſix des Tragédies, faites les dix dernieres années de ſa vie, n'ont été ni louées, ni produites par ſes amis. Pourquoi n'ont-elles pas fait tort à ſa réputation? c'eſt que dans tous ſes ouvrages précipités & imparfaits, il y a des beautés de détail & un reſte de charmes, encore au deſſus des efforts de ſes comtemporains, & voilà la cauſe très naturelle de cet enthouſiaſme ſoutenu. Il ne fait aucun tort au

jugement de ſes partiſans, & ajoute encore à la gloire de Mr. de *Voltaire*.

On l'a dit que ſon ſiècle, idolâtre de ſes Ecrits en étoit venu à préférer les beautés frivoles à des ouvrages immortels; que le don de plaire étoit dans ſes Ecrits aux dépens de la Raiſon, & que les connoiſſances ſuperficielles égaroient & accoutumoient l'eſprit à des erreurs multipliées; qu'il avoit été univerſel, mais que dans tous les genres cependant il avoit laiſſé à d'autres la premiere place, &c. Si Mr. de *Voltaire* eſt ſi inférieur à *Corneille* & à *Racine*, ſi ſes Hiſtoires ſont ſi infideles, ſi ſes *Mélanges philoſophiques* ne ſont que des Reflexions uſées, embellies par ſon pinceau, ſi la vérité honteuſe a cedée aux graces du menſonge. Pourquoi ce ſuffrage univerſel? Pourquoi toutes les Nations ſe précipi-

tent-elles à sa suite dans l'abime de l'erreur? Pourquoi ses Censeurs si éloquens restent-ils seuls repandant leur doctrine dans le désert.

Les Archives de la République des Lettres ne conservent pas le nom d'un seul homme qui ait également bien écrit en Vers & en Prose. *Racine* ne nous a laissé que deux Lettres où il y a de la force & du naturel. *Despréaux* étoit correct mais sans graces & sans élégance, *Rousseau* n'est pas soutenable dans ses Lettres. Avant Mr. de *Voltaire* peut-être regardoit-on cette réunion de talens comme impossible. Ses successeurs Mrs. de *St. Lambert*, de *Lille*, de la *Harpe*, ont d'après lui réuni ce double mérite.

On lui a reproché d'avoir tour à tour dit du bien & du mal des Italiens, des Espagnols, des Allemands, des Anglois, des François, c'est

qu'il y a en effet du mal & du bien à en dire. Ce n'eſt ni inconſéquence, ni injuſtice, c'eſt vérité. Ce qui ſe dit des Nations peut également s'appliquer aux hommes célèbres, dans lesquels on ne peut pas tout admirer. Il a fait ce que nous faiſons à ſon égard. Pour être vrai nous changeons de ſtyle ſuivant les circonſtances.

Les premiers ouvrages de Mr. de *Voltaire* n'annonçoient pas cette richeſſe d'imagination qu'il a déployée depuis. *Oedipe* étoit d'après *Sophocle*, *Mariamne* avoit eu des modeles, & ce n'eſt pas l'invention qui fait le premier mérite de la *Henriade*. Mais à la moitié de ſa carriere il donna *Alzire*, *Mahomet*, & compoſa cet ouvrage ſans rival dans la langue françoiſe & auquel on ne reprocheroit rien ſi on en retranchoit des dé-

tails licentieux qui n'y ajoutent pas une ſeule beauté.

On a dit dans un Précis hiſtorique très bien écrit: „ Ce n'eſt pas „ ici le lieu de retracer les chagrins „ qui l'obligérent d'aller vivre à la „ Cour d'un Roi philoſophe „ C'eſt en 1750 comme on l'a vû que Mr. de *Voltaire* fut en Pruſſe. Pendant les cinq années qui précéderent, il n'avoit eu en France que des honneurs, des graces & des récompenſes; & lorſqu'il quitta la Cour du Roi de Pologne, il n'avoit de chagrin que celui, cauſé par la perte de Madame la Marquiſe du *Chatelet*, femme rare, dont le génie & les qualités repandoient ſur ſa vie toute eſpèce d'agrémens.

Il y a des détails ſi puériles qu'on ne peut pas les faire entrer dans un livre ſerieux à moins de les dénatu-

rer, & alors il faut mieux les ſupprimer, mais ſi l'on pouvoit publier les cauſes de quelques événemens, dont ſes ennemis ont fait un uſage ſi adroit, on verroit quelle tournure prend une ſimple imprudence entre les mains de la méchanceté.

Accoutumé preſqu'à l'âge de ſoixante années à une célébrité dont on n'avoit pas encore vû d'exemple, il ſoignoit cette réputation qui lui étoit devenue un beſoin. Si tranquille dans ſa retraite de *Ferney*, il eut fait ſuccéder aux travaux de l'eſprit, les douces occupations de l'Agriculture, il auroit vû de ſon vivant ſon héritage partagé. Son ſilence eut été regardé comme le terme néceſſaire d'un eſprit épuiſé, & les hommes ſi prompts à oublier, euſſent bientôt créé une autre idole. Mais s'efforçant de mériter juſqu'au dernier moment les hom-

mages de son siècle, il avoit commencé par obtenir une statue, il finit par une apothéose.

Le talent auquel Mr. de *Voltaire* devoit le plus d'agrément c'est celui de converser. Quelque éclat que jettent les autres, il ne doit pas en être effacé. C'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit disoit Mr. de la *Rochefoucaut* à l'occasion de *Racine* & de *Boileau*. On pourroit dire aussi c'est une grande pauvreté de n'avoir qu'un langage, qu'une maniere de discourir. Mais quelle fécondité! quelle ressource! c'étoit un mélange facile & épuré, de saillies pures, de reflexions intéressantes, d'applications heureuses, de discussions piquantes. On se disoit bien voilà l'homme que j'ai lû, mais on trouvoit quelque chose de plus encore. Pour séduire il n'intéressoit

pas l'amour propre des autres, il s'abandonnoit & l'on voyoit tant d'harmonie entre ses expressions & ses idées qu'il sembloit s'être créé une langue.

Nous n'avons pas fait une observation importante, c'est que Mr. de *Voltaire* n'a jamais commencé une querelle littéraire ni rendu Epigramme pour Epigramme. Il seroit facile d'en rapporter de toute espèce, & l'on formeroit plus de cinq cens Volumes de ce qui a été écrit contre lui. Une seule reflexion nous à détourné de toute espèce d'examen dans ce genre. Lorsqu'on voit d'un côté tout ce qu'a produit un grand homme pour nôtre instruction & pour nôtre plaisir, & qu'on trouve dans une Epigramme ou dans une Satyre, le génie, le goût, l'esprit même refusé à ce même homme, on trouve

une pareille fortie fi ridicule qu'on s'en croit complice en ne faifant que la rapporter.

Nous croyons cependant que les ennemis de Mr. de *Voltaire* n'ont pas peu contribué à fa gloire. Ils ont tenu fon génie dans une continuelle activité & l'ont forcé au travail fi pénible de corriger fans ceffe. Les Lecteurs que les fons monotones de la louange auroient endormis fe font reveillés aux cris aigus de la Satyre. Les efprits fe font partagés & ont formé deux claffes, l'une d'admirateurs fans reftrictions, l'autre de Cenfeurs adroits; un troifième parti a voulu concilier les deux autres, & de cette façon le public a été pendant cinquante ans occupé du même homme.

Quel bien a-t-il laiffé après lui? le voici:

1. Il a appris à faire de l'esprit un usage plus élevé qu'on en avoit fait jusqu'à lui. Chacun a transporté dans la carriere que la nature lui marquoit, les vues qui avoient décidé le succès des ouvrages de son modele.

2. Il a donné du goût à son siècle, non seulement en décréditant le faux bel esprit, mais en montrant l'art de varier les tons, en élaguant le champ de l'Histoire, en donnant à l'érudition la parure dont elle ne peut se passer.

3. La langue seroit fixée par ses seuls Ecrits, si elle pouvoit l'être, & la prétendue force qu'on vante depuis quelques années est trop souvent aux dépens de cette clarté precieuse, pour qu'on ne s'en tienne pas à l'élégante simplicité de *Voltaire.*

4. Il a changé l'Etat d'Homme de Lettres, soit en ouvrant à ceux qui les cultivent différens chemins, soit

en donnant au public les idées qu'il doit ſe former de quiconque a le talent de l'inſtruire, de l'amuſer & de lui plaire.

5. Le goût de la lecture s'eſt répandu à proportion des plaiſirs qu'elle donnoit. On a trouvé ſi commode de s'inſtruire ſans s'en appercevoir & d'avoir ſoi-même de l'eſprit à ſi bon marché. La ſeule lecture des Oeuvres de *Voltaire* feroit d'un homme très médiocre un homme fort aimable.

6. Il a accoutumé les hommes à des idées de tolérance, qui ont banni de certains pays des perſécutions dont le ſeul ſouvenir fait horreur. Le monde Européen eſt délivré des Sectaires. Le ridicule veille pour déconcerter quiconque viendroit aujourd'hui prêcher une nouvelle doctrine.

L'esprit qu'il a laissé sur la terre détruira un jour cette folie sanguinaire qui tient des millions d'hommes armés pour vuider des querelles qui n'existent point, & qui n'existeroient pas, si l'on ne vouloit de tems en tems faire usage de ces bandes militaires, pour justifier leur inutilité réelle.

Je suppose que tout cela soit compensé par quelques abus; que cette plume bienfaitrice du genre humain se soit quelquefois égarée; qu'est-ce que ces malheurs à côté des nombreux avantages qui en resultent? ils ne sont pas dus en entier à Mr. de *Voltaire*; mais ceux qui ont continué son projet étoient animés de ses principes. Il est toûjours la cause premiere de l'heureuse révolution dont les biens se repandent en s'éloignant de leurs sources. Semblables à ces

Des meubles ſimples, des gens modeſtement vêtus, une table ſaine, des équipages antiques, des jardins dont la nature faiſoit tous les ornemens, un parc médiocrement entretenu ; voilà ce qu'on voyoit à *Ferney*. On y retrouvoit les traces de cette ancienne hoſpitalité dont les Poëtes nous ont conſervé la précieuſe hiſtoire. Les malades ſurtout avoient des droits aux ſoins aſſidus & aux attentions particulieres. La liberté y étoit le premier des biens, & ne dégénéroit que rarement dans cette dangereuſe facilité qui amene la cohue, ou dans cette négligence totale qui abandonne à eux-mêmes les hôtes indulgens qui ſe prêtent à tout. On croira avec peine qu'un homme repréſenté ſi difficile à vivre, permettoit pendant une partie de l'hyver un bal bruyant dans une ſalle attenante à ſon appartement;

qu'il fût le meilleur des maîtres, docile aux brusques volontés d'une Gouvernante zélée, & facile à excuser les absences d'un vieux domestique ivrogne, toûjours menacé & jamais puni.

Sa Bibliothéque n'étoit ni aussi nombreuse, ni aussi bien choisie, que sa fortune & ses besoins l'auroient fait présumer. Il exécutoit ce qu'il avoit dit dans le *Temple du Goût*. Il réduisoit à dix ou vingt pages des Volumes entiers, & faisoit relier ensemble tous ces Auteurs mutilés! un tigre empaillé gardoit l'entrée de la salle. Plusieurs tables étoient couvertes de cartons. La plûpart des livres étoient chargés de Notes de sa main, & quelques-unes étoient exprimées en termes qui suggerent le dépit & l'impatience. On y voyoit un tas de brochures couvertes de poussiere

qui n'avoient pas même été ouvertes. Toutes les années il bruloit les Epîtres manuſcrites qu'on lui avoit adreſſées. Lorſqu'on aſſiſtoit à cette opération, & qu'on demandoit grace pour quelques Vers innocens, il ſe fachoit, diſant que ce ſeroit le plus grand abus de confiance dont on pût ſe rendre coupable.

Dans les dernieres années il enviſageoit ainſi la Littérature.

Les Gens de Lettres avoient autrefois une indifférence pour la fortune, bien plus voiſine de la Philoſophie que l'intrigue actuelle. Les Libraires étoient avides comme aujourd'hui, mais il étoit plus noble d'être leurs dupes volontaires que d'écrire contre eux. Les Grands froidement dédaigneux avoient dèslors une protection inſultante. Mais on ſe pro-

mettoit une allure originale fort préférable à cette éternelle complaiſance dont il faut payer l'honneur de paroître leurs égaux. La rivalité produiſoit quelques Epigrammes, & ſouvent des plaiſanteries ameres, mais dans un ſiècle on n'a vû qu'une fois des couplets attribués à *Rouſſeau.* Des injures plus atroces, plus nuiſibles, ont été repetés depuis vingt ans, & la juſtice n'a ni vengé les innocens, ni puni les coupables. L'art de converſer, les ſaillies originales, appelloient dans les Sociétés les mieux composées les Gens de Lettres. Ces agrémens devenus plus rares aujourd'hui ſe perdent dans les minutieuſes conventions qui forment ce qu'on appelle *l'uſage du monde*, & ils ſont remplacés par une froide exactitude qui tient le milieu entre la raiſon & le pédantiſme.

La Littérature au commencement de ce siècle ne demandoit que de l'esprit & l'amour du travail. Elle demande aujourd'hui de la raison pour se faire lire, de l'adresse pour se faire connoître, & des soins pour se faire louer. Ce qui caractérise le moment où nous vivons, c'est l'amour de l'argent. La gloire n'est plus une passion, c'est un moyen de décider les faveurs & les graces. On ne réconnoît plus de classes entre les hommes. Tout le monde a les mêmes prétentions. Le défaut seul de fortune arrête ceux qui aspirent à cette égalité universelle. Les Gens de Lettres vivans dans le monde n'ont pas cette originalité piquante qui les rendoit agréables, ils perdent à cette maniere d'être. Ils n'ont point ce naturel, cette facilité qui est le fruit du grand usage. Leur connoissance & leur

esprit est très inutile. Dans la Société journaliere ils n'ont pas les avantages dus au hazard. Aussi sont-ils délaissés, protégés, ou pris pour sujet de plaisanteries.

Malgré la préférence accordée au *Siècle de Louis XIV.* on est forcé de convenir que Mr. de *Voltaire* a couru la carriere de la gloire avec un grand nombre de rivaux.

Fontenelles, le premier des modernes qui ait conçu le projet de suivre avec succès plusieurs carrieres, *Malherbe*, *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *la Fontaine* ne penserent jamais à être des Prosateurs agréables. Pourquoi? c'est qu'il faut l'avouer que les grands hommes étoient trop peu instruits. Ils connoissoient la Littérature ou pour mieux dire la partie de la Littérature, qui correspondoit à leur

genre. *Fontenelles* avoit été au delà. L'Hiſtoire, la Phyſique, & un commencement de Philoſophie partagerent ſes loiſirs. Mr. de *Voltaire* l'éclipſa, & ſurtout l'eſprit qu'il communiqua à ſon ſiècle entraina l'admiration & les ſuffrages vers des objets plus relevés & une autre maniere de ſaiſir les objets, *que, celle adoptée* par le bel eſprit de ce ſiècle. On accordera toûjours à *Fontenelles* une grande fineſſe de perception, des connoiſſances, un ſtile ſoigné, élégant, mais on ne trouvera que chez ſon ſucceſſeur le pinceau fier & hardi qui encadre les Nations, les ſiècles, l'eſprit humain; l'Art de donner de l'élaſticité, à la raiſon & le premier de tous les talens, celui de penſer.

Mr. de *Crébillon* poſſédant un genie mâle, ſembloit avoir vécu longtems dans les atteliers de *Melpomene*. Ses cra-

yons *coupés avec des poignards*, & ses pinceaux trempés dans le sang nous ont laissés des tableaux qui reflechissent dans l'ame l'horreur & l'épouvante. *Montesquieu* osa juger les Gouvernemens & sçut retrouver dans les ténèbres de l'antiquité la route qui avoit conduit les Romains au faite de la gloire. Parvenus à ce degré d'élévation il a montré les précipices horribles dans lesquels s'est abimée la grandeur d'un Peuple, Roi de l'univers. Cette esquisse sublime a peut-être donné à Mr. de *Voltaire* l'idée du tableau immense, dans lequel il a placé toutes les Nations. L'Angleterre a vû dans son sein se multiplier des esprits nerveux qui perçant les ténèbres de la Métaphysique ont donné à la raison un empire que les anciennes opinions lui disputoient avec trop d'avantage. Combien d'hommes

diſtingués reclamoient à leur tour l'attention de l'Europe! l'un lui préſentoit *l'Hiſtoire de la Nature*, ouvrage digne du ſujet; celui qui donneroit le mieux l'idée d'un Dieu, ſi l'homme borné pouvoit aſpirer à une conception auſſi ſublime. L'autre lui offre *l'Hiſtoire de l'eſprit humain*, objet le plus curieux, le plus intéreſſant, après le tableau du monde phyſique. Une voix éloquente force l'Europe à l'écouter, & lui dérobe par ſes heureux preſtiges juſqu'aux écarts d'une imagination trop féconde. Des ſciences entieres, cachées juſqu'à ce jour dans les reſervoirs de la nature, en ſortent pour éclairer l'univers. Telles ſont la Chymie, l'Electricité, la Science économique des hommes célèbres, écrivants leurs préceptes à la lueur des expériences ſont devenus les oracles & ont mérités d'être

crus, parcequ'ils n'étoient ni énigmatiques, ni les échos de l'opinion.

Malgré l'éclat que jettoient tant de lumieres & la foule ſavante que la gloire admettoit dans ſon temple. On a cependant toûjours diſtingué *Voltaire*, il a été un homme à part.

Preſque tous les ouvrages de Mr. de *Voltaire* ſont courts. L'antiquité nous a laiſſé peu d'exemples des volumineux Diſcours. (en excepté l'Hiſtoire) On étoit perſuadé qu'il falloit dire peu de mots, pour qu'ils ſe gravaſſent dans la mémoire. Voilà pourquoi les Fables d'*Eſope*, les Ironies de *Socrate*, les Allégories de *Platon*, les Caractères de *Théophraſte*, les Reflexions d'*Antonin* & enfin cette quantité de Sentences tranſmiſes de Peuple en Peuple ſous le nom de Proverbe, forment de ſi petits Volumes.

Des juges féveres l'accufent de n'avoir point affez refpecté *une croyance prefque généralement adoptée.* Ils n'ont vû que la fainte fureur des Prêtres, & n'ont pas examiné que le fanatifme autrefois fi ardent, ne marchoit plus que dans l'ombre à la foible & mourante lueur d'un flambeau prefque éteint; que le commencement de ce fiècle avoit prefque vû une héréfie nouvelle fe former dans le fein de l'Eglife gallicane, que le feu des anciennes querelles couvoit encore dans les extremités du Royaume, & qu'un efprit nouveau a détruit les prétentions des infpirés, & décrédité des oracles impofteurs, que cet efprit s'eft montré fur la fcène, s'eft infinué jufque dans les ouvrages frivoles deftiné à tromper l'ennui de l'homme abandonnés à l'oifiveté; qu'enfin c'eft à Mr. de *Voltaire*

qu'il faut appliquer ces Vers heureux.

Un ſeul homme a ſouvent fait penſer tous les hommes,

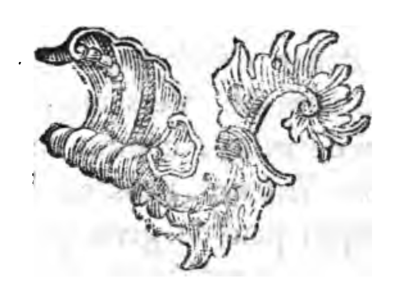
La plus grande de ſes occupations ſur la fin de ſa vie étoit ſa correſpondance. Un de ſes grands amuſemens fût dans tous les tems de recevoir des Lettres & d'y répondre. Il avoit dans chaque pays des Correſpondans du premier mérite qui lui apprenoient quel degré de confiance il devoit aux bruits publics dont les Gazettiers rempliſſent ces feuilles deſtinées à appaiſer l'inquiette curioſité des hommes rarement occupés de ce qui les entoure, & toûjours frappés des événemens éloignés. Voilà pourquoi les ouvrages abondent d'anecdotes curieuſes, & il écrit toûjours pour l'Europe & non pour la France, en quoi il a été imité par peu

d'Ecrivains pour qui le monde eſt leur patrie.

D'ailleurs comme l'a dit Mr. *Dorat.* „ Mr. de *Voltaire* ce compoſé „ de tous les eſprits, a excellé dans „ preſque tous les genres & ſe place „ à côté de nos génies les plus créa„ teurs, par cette Philoſophie élo„ quente ou ſenſible, cette magie „ de couleurs, cette fécondité inépui„ ſable & cette flexibilité d'imagi„ nation qui le caractériſe. „ Il deſcendoit à tous les genres, & dans ſes Lettres il inſtruit, il plaiſante, il diſſerte, il perſuade, il peint, &c. &c.

Comment trouvoit-il le tems de payer les ſoins & l'exactitude de ces nombreux correſpondans? En donnant peu au ſommeil & rien aux oiſifs & aux importuns. Ces momens multipliés & perdus pour la plûpart des autres hommes tels que les viſi-

tes, la toilette, les devoirs de convenance n'exiſtoient pas pour lui, & quand on eſt débarraſſé pareillement des ſoins minutieux de l'Economie, & des inquiétudes de l'avenir, on penſe beaucoup dans un jour. Attendés tout d'un eſprit facile qui n'eſt pas dans la déſolante néceſſité de parcourir ſans ceſſe des objets oppoſés & dont les diſtractions paſſageres ne détruiſent pas l'ordre dans les idées.



ANECDOTES

Qui n'ont pû entrer dans le Corps de l'Hiſtoire.



Etant à *Colmar* il vivoit beaucoup avec Mr. & Madame la Préſidente de *Klinglin*. Leur enfant plus beau qu'*Antinons* fût frappé d'une léthargie aux cuiſſes & aux jambes. C'eſt, dit-il en le baiſant, „ la tête „ de l'*Amour* ſur le corps de *Lazare*.„

* * *

La Poëſie n'étoit pas à ſes yeux l'Art de faire des Vers moins encore celui de rimer, comme le repete cent fois *Boileau*, mais un langage dans lequel peu de gens pouvoient s'exprimer. La plûpart des Poëtes avant lui faiſoient gloire d'une eſpèce de délire qu'ils eſpéroient donner pour

pour une inspiration. Croyant qu'il n'y avoit point de bons ouvrages sans raison & sans graces, il dédaigna ces convulsions poétiques que les Poëtes ont souvent affectées, & qu'il a si bien appris à mépriser.

* *
*

Un homme de beaucoup d'esprit accusoit devant Mr. de *Voltaire* un de leurs amis communs, de ne lui avoir pas facilité la route d'un poste qui étoit depuis longtems l'objet de ses vœux. Il me donnoit toûjours pour raison qu'une puissance supérieure lui lioit les mains. Il disoit vrai, repliqua Mr. de *Voltaire*, & savez-vous quelle étoit cette puissance supérieure? Non, dit l'autre; c'étoit moi-même, continua Mr. de *Voltaire*, & pourquoi s'il vous plaît, reprit Mr. de * * * un peu piqué. „C'est

„ qu'avec vos talens on eſt tout ce „ qu'on veut, & que celui que je „ vous ai préféré ne peut être que ce „ que je le ferai. Avec moi il faut ſe „ preſſer, demain je ne ſerai plus. „

Je ne ſais ſi c'eſt un Madrigal ou une Epigramme que Monſieur de *Voltaire* écrivit ſous le portrait de *Fontenelles* :

D'un nouvel univers il ouvrit la barriere
Des infinis ſans nombre autour de lui naiſſans
Meſurés par ſes mains, à ſon ordre croiſſans
A nos yeux étonnés il traça la carriere.
L'ignorant la comprit, le ſavant l'admira
Né pour tous les talens il fit un Opéra.

Comme Epigramme ces Vers ſont aſſez plaiſans ; ſi c'eſt un Compliment il eſt médiocre.

* * *

Mr. le Marquis *de la Fare*, héritier des graces & des talens de Mr. le Marquis *de la Fare* fit l'impromptu ſuivant:

Rien ne change ſur la terre
Que de forme & de nom
Les Payens nommoient Apollon
Le Dieu que nous nommons Voltaire.

* * *

Mr. de *Voltaire* avoit écrit à Madame de *Maurepas* „ Si jamais Mr. „ *Turgot* ceſſe d'être Miniſtre, je me „ ferai Moine de déſeſpoir. „ Lorſqu'il fût en effet diſgracié & remplacé par Mr. de *Clugni*, Madame de *Maurepas* ſomma Mr. de *Voltaire* de ſa parole: „ Rien n'eſt plus juſte Ma„ dame répondit-il, je me fais Moi„ ne de *Cluny*. „

* * *

Rien n'eſt plus difficile que d'enlever toutes les taches d'un ouvrage; l'extrême exactitude touche de bien près à la ſechereſſe. Je recevrois avec reſignation, diſoit Mr. de *Voltaire*, les Critiques de Mr. *d'Argental*, mais peut-on toûjours exécuter ce que nos amis nous conſeillent, il y a d'ailleurs des défauts néceſſaires, vous ne pouvez guérir un boſſu de ſa boſſe, mon enfant eſt boſſu, mais il ſe porte bien.

* * *

Il avoit le petit talent de tourner aſſez bien une Epigramme, en voici quelques-unes peu connues.

Cy gît qui toûjours bredouilla
Sans avoir jamais rien pû dire
Beaucoup de livres farfouilla

Sans avoir jamais pû s'inſtruire
Et beaucoup d'Ecrits barbouilla
Que perſonne ne pourra lire.

* *
*

La Diſpute.

De Beauſſe & moi, criailleurs effrontés
Dans un ſouper clabaudions à merveille,
Et tour à tour épluchions les beautés,
Et les défauts de Racine & Corneille
A piailler ſerions encor, je crois,
Si n'euſſions vû ſur la double colline
Le grand Corneille & le tendre Racine,
Qui ſe moquoient de de Beauſſe & de moi.

* *
*

EPIGRAMME.

Cher Abbé, je vous remercie
Des Vers que vous m'avez prêtés;
A leurs ennuyeuſes beautés,
J'ai réconnu l'Académie.
La *Motte* n'écrit pas fort bien,

Vos Vers m'ont fervi d'antidote
Contre ce froid Réthoricien.
Danchet écrit comme la *Motte*
Mais furtout n'en dites rien.

* * *

Un des traits qui fit le plus d'ennemis à Mr. de *Voltaire*, c'eft le jugement qu'il parla fur *Pope* en 1726. Un demi fiècle l'a confirmé cependant, mais il ne rendit pas moins fon Auteur fufpect de fidélité à la Littérature françoife. Voici le jugement: „ Je voudrois vous envoyer deux ou „ trois pièces de Mr. *Pope*, le meil„ leur Poëte de l'Angleterre & à pré„ fent de tout le Monde. J'efpere que „ vous favez affez d'Anglois pour „ fentir toutes les beautés de fes ou„ vrages. Pour moi je trouve l'effai „ fur la Critique auffi fupérieur à l'Art „ poëtique d'*Horace* que le Poëme de „ la boucle de cheveux me paroît

„ l'être au *Lutrin* de *Despréaux*. Je „ n'ai vû en aucun endroit une ima„ gination aussi aimable, des graces „ si délicates, une aussi grande varié„ té, tant d'esprit, tant de connois„ sance du monde, que dans cette „ petite production. „

* * *

Monsieur de *Voltaire* étant encore très jeune, avide du plaisir de s'instruire faisoit à chaque instant des questions. *Despréaux* lui reprocha un jour cette indiscretion avec une impatience mêlée de dureté! Dans un âge plus avancé il avoit pris les questionneurs dans une telle aversion qu'il lui est arrivé plus d'une fois de se lever brusquement & de quitter la place. Il disoit à un homme de *Genève*, qui peut-être lui a fourni l'idée & le modele de l'interrogeant Bailli dans l'*In-*

génu, Monſieur je ſuis très aiſe de vous voir, mais je vous avertis que je ne ſais rien de ce que vous allez me demander.

* * *

En 1742. il donna une petite fête à Madame la Marquiſe *du Chatelet*, à Madame la Princeſſe *de Chymai* & à Mr. le Duc *d'Aremberg*. Il avoit promis une deviſe fort galante pour le feu d'artifice. On y liſoit en grandes Lettres bien lumineuſes, je ſuis du jeu, va tout. „ Cela ne corrigera pas nos Dames qui aiment un „ peu trop le jeu, écrivoit-il. Je n'ai „ pourtant fait cela que pour les corriger. „

* * *

Jamais il ne parloit de lui, de ſa famille, ou de ſes ouvrages. Il diſoit

qu'une ſecrette envie pourſuivoit toûjours les Gens de Lettres, & cherchoit à les mettre au niveau des autres hommes par le ridicule. Il y en a un, ajoutoit-il, inſéparable du metier d'Auteur, c'eſt celui „de prouver „ par le fait qu'on reconnoît en ſoi „ plus d'eſprit & de lumieres que „ dans le commun des hommes. „ C'eſt cette conviction apparente de „ ſa ſupériorité qu'il faut ſe faire pardonner. „

⁂

Le bon mot de *Deſpréaux* qui diſoit poſſéder deux grands talens pour la Société, l'un de bien jouer aux quilles, l'autre de bien faire des Vers étoit applicable à *Benſerade*, à *Voiture*, à lui-même, mais il ne ſignifieroit rien s'il étoit appliqué à *Pope*, à *Voltaire.*

* * *

Après avoir parcouru à *Berlin* un gros Recueil de mauvais Vers fait sur la naissance du Duc *de Bourgogne* il s'écria

Rejetton de cent Rois, espoir fragile & tendre
D'un héros adoré de nous
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais Vers qu'on fait pour vous.

* * *

Voici un trait qui le caractérise bien. Lorsqu'on l'arrêta à la porte de *Francfort*, il remit furtivement quelques papiers à son Secrétaire, que celui-ci cacha dans sa culotte. Enfermé dans la chambre il fût curieux de savoir ce que c'étoit, & ne trouva que quelques Chants de la *Pucelle*, & des morceaux de Philosophie. Dans ce moment Mr. de *Voltaire* avoit oublié ses bijoux, ses Lettres de Changes, ses papiers de

famille, & penſoit à des ouvrages de Littérature.

* * *

Quoique Mr. de *Voltaire* n'aimât pas infiniment les ouvrages de *J. J. Rouſſeau*, il louoit ſouvent le *Devin du Village*, & diſoit qu'une des meilleures Epîtres dédicatoires qui euſſent été faites, eſt celle qui offre cet Opera à Mr. *Duclos:* „ Souffrez, „ Monſieur, que votre nom ſoit à la „ tête de cet ouvrage, qui ſans vous „ n'eut jamais paru. Ce ſera ma pre„ miere & unique Dédicace. Puiſſe„ t-elle vous faire autant d'honneur „ qu'à moi. Je ſuis de tout mon cœur.„

* * *

L'Académie des Arcades voulant diſtinguer Mr. de *Voltaire* de tous ceux qu'elle avoit reçu lui donna le

nom de *Musæo*, comme qui diroit le favori des Muses, le Poëte par excellence.

✿ ✿
✿

Il parut en 1771 une *Epître à Freron contre Voltaire* dans laquelle on lit:

Et si jamais je vois au Temple académique
Ton portrait, ta statue, ou quelqu'autre relique
Ne pouvant les briser je veux cracher dessus.

Je me suis trouvé à côté de ce Poëte gracieux à une représentation de *Mérope*. Il sanglottoit; malgré lui sans doute, heureux si ses larmes avoient pû effacer d'aussi infames Platitudes.

✿ ✿
✿

Il écrivit à un homme qui le persécutoit par ses Lettres: „ Je suis „ mort, Monsieur, ainsi je ne pourrai „ plus désormais avoir l'honneur

„ de vous répondre. „ Cet homme piqué écrivit une Epître à *Voltaire* aux champs élyſées, qui depuis a fourni l'idée d'une aſſez médiocre brochure qui a vécu un moment.

* * *

Dans les ſouffrances toûjours gai. „ Je ſuis obligé de prendre médeci- „ ne quatre fois par ſemaine. Vous „ jugez bien que dans cet état je ſuis „ beaucoup plus digne de la bouti- „ que d'un Apoticaire que de la Cour „ d'un Prince aimable. J'ai oppoſé au- „ tant que j'ai pû un peu de gaité à la „ triſteſſe de ma ſituation, mais en- „ fin la gaité cede à la douleur & à „ la vieilleſſe. „

* * *

Il n'étoit pas le maître de diſſimuler les impreſſions que lui faiſoit la

maniere dont on rendoit ſes pièces. Le *Kain* lui même jouant *Orosmane* à *Ferney*, l'a entendu dans des momens, où il ne lui trouvoit pas aſſez d'ame & de nobleſſe, dire tout bas, ſans deſſein de l'affliger: *Comique ... Comique.*

❁ ❁ ❁

Un autre Acteur qui ſe nommoit Mr. *Frère* demanda à jouer le même Rôle, & ne lui fit pas de plaiſir; à chaque endroit trainant & monotone, on entendoit *Voltaire* dire en gémiſſant entre ſes dents: *Frère Gengis! Frère Gengis!*

❁ ❁ ❁

A une repréſentation d'*Alzire*, où le *Kain* jouoit, le feu ayant pris à une décoration, & un moment après

dans le Château, l'effroi fût ſi grand que la nombreuſe aſſemblée ſe précipitoit pour ſortir de la ſalle du Spectacle par un eſcalier très étroit, où quelques Perſonnes étoient déja foulées aux pieds. Alors on pût connoître la préſence d'eſprit de ce vieillard; ſans s'émouvoir il monta ſur ſa banquette, ayant la force, & le ton d'un Commandant d'Armée il crioit à pleine tête, *que perſonne ne bouge de ſa place! ſans quoi nous ſommes tous grillés; que ceux qui ont peur ſortent les uns après les autres! pour moi je reſte ici avec les braves pour éteindre le feu!*

* * *

En 1752, un jeune éleve de l'école militaire de *Berlin*, nommé *Mingard* âgé de onze ans, curieux d'aſſiſter au Spectacle du Roi, écrivit à

Mr. de *Voltaire*, alors en Pruſſe, le billet ſuivant:

Ne pouvant plus gourmander
Le déſir ardent qui m'anime,
Daignez, Seigneur, m'accorder
Un Billet pour voir Nanine.

Mr. de *Voltaire* lui fit la réponſe ſuivante:

Qui ſait ſi fort intéreſſer,
Mérite bien qu'on le prévienne;
Oui, parmi nous viens te placer,
Et nous ferons qu'on t'y retienne.

En effet l'enfant dès le même ſoir eut l'honneur d'être préſenté au Roi.

* * *

On lui a reproché d'avoir voulu traiter des ſujets trop étrangers à ſes connoiſſances, après s'être eſſayé ſur les matieres économiques, il s'occu-

pa

pa auſſi de l'Hiſtoire naturelle. *Les ſingularités de la Nature*, ſont moins un ouvrage que l'extrait agréable de pluſieurs utiles lectures. Pourquoi examiner cette brochure donnée ſans prétention avec autant de ſévérité que le *Siècle de Louis XIV*? N'eſt-il pas permis à un homme de génie de ſe délaſſer de ſes occupations ordinaires, en jettant un coup d'œuil ſur des ſujets étrangers à ſes talens? C'eſt la ſoif de la gloire, l'ambition des ſuccès qui enfanterent, dit-on, ces opuscules. Sans doute, & c'eſt à cette même ambition que vous avez dû tous les chefs-d'œuvres ſucceſſivement admirés. D'ailleurs parvenu à un certain âge on ne renonce pas à l'habitude d'écrire, & on ſe ſatisfait aux dépens de tout ce qui s'offre à l'imagination.

* * *

Ci gît qui toûjours douta;
Dieu par lui fût mis en probléme,
Il douta de ſon être même
Mais de douter il s'ennuya,
Et las de cette nuit profonde,
Hier au ſoir il eſt parti,
Pour aller voir en l'autre monde
Ce qu'il faut croire en celui-ci.

Il eſt vrai qu'il ne ſavoit que croire: quel eſt l'homme vraiment inſtruit qui n'éprouve pas une pareille anxiété! On a ſi bien ſenti l'impoſſibilité de ne pas douter, qu'on a entretenu l'ignorance ſur la terre avec plus de ſoin qu'aucun culte connu, & que des gens ſont entrés dans une eſpèce de fureur, quand ils ont vû poindre la lumiere.

✿ ✿
✿

Soit qu'il ſe fût accoutumé à la méchanceté, ou que l'habitude de trouver les hommes injuſtes rende inſenſible, il n'éprouvoit pas ces accès d'humeur qu'on a ſuppoſé dans quelques Libelles; ou s'il accordoit les premiers momens à la ſenſibilité, ſa gaité reprenoit bientôt le deſſus. Après ſon ſéjour en Pruſſe il conſerva pendant quelques mois une eſpèce de mélancolie, mais qui ne ſe permit jamais de plaintes trop amères.

Croyez-moi je renonce à toutes les chimeres
Qui m'ont pû ſéduire autrefois
Les faveurs du Public & les faveurs des Rois
Aujourd'hui ne me touchent gueres
Le fantome brillant de l'immortalité
Ne ſe préſente plus à ma vue éblouie.
Je jouïs du préſent, j'acheve en paix ma vie
Dans le ſein de la liberté.

Je l'adorai toûjours & lui fûs infidèle,
J'ai bien réparé mon erreur,
Je ne connois le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

* * *

Lorſque ſon Secrétaire lui apportoit ſes Lettres, il y avoit toûjours de gens qui réclamoient ſes bons offices, *eſt-cè que je m'intéreſſe à Monſieur un tel?* „ Oui Monſieur vous „ lui avez déja écrit que vous ſouhaitiez lui rendre ſervice. „ *Mais parlez moi clair eſt-ce que je m'y intéreſſe beaucoup?* „ Oui Monſieur! „ *dans ce cas reponidez avec chaleur.*

* * *

Il faiſoit un jour l'Eloge de Mr. de *Haller* devant un flatteur qui vivoit auſſi avec ce ſávant Naturaliſte. Celui-ci dit tout de ſuite, ah Mon-

ſieur, qu'il s'en faut bien que Mr. de *Haller* parle de vos ouvrages, comme vous parlez des ſiens! *Voltaire* repliqua, *il peut ſe faire que nous nous trompions tous deux.*

❁ ❁
❁

Un bel eſprit lui avoit adreſſé une Tragédie pour la ſoumettre à ſon jugement, il la lut, & la poſant enſuite ſur ſa table, *la difficulté*, dit-il, *n'eſt pas de faire une Tragédie comme celle-ci, mais de répondre à celui qui l'a faite.*

❁ ❁
❁

Il conſoloit ainſi une Demoiſelle, qui à l'âge de dix-ſept ans avoit déja des cheveux blancs:

Ils ſont comme vos talens
Ils ſont venus avant le tems
Et comme eux ils croitront encore.

ſans un moment de gêne, & cette gêne ſouvent répétée, fatigue au point que la lecture devient une occupation & ceſſe d'être un plaiſir. On dit ailleurs *que la Henriade eſt devenue un ouvrage national....* que le bonheur de ſon *talent lui permit d'ajouter à un art déja porté ſi haut avant lui.* Nous ſavons que ces phraſes quoique obſcures ne ſont pas un grand défaut, mais pourquoi les mettre à la mode? Pourquoi un Ecrivain juſtement célèbre les accrédite-t-il? N'y a-t-il pas une légere contradiction entre ce ſtile & l'Eloge d'un homme qui ne ſe fût jamais permis des tournures recherchées ou obſcures au moins. Que ces fautes légeres ſont bien compenſées par un grand nombre de morceaux de la plus grande beauté, tels que le paralelle de *Racine* & de *Voltaire.*

„ Tous deux ont poſſédé ce mérite ſi rare de l'élégance continue & de l'harmonie, ſans lequel, dans une langue formée, il n'y a point d'Ecrivain; mais l'élégance de *Racine* eſt plus égale, celle de *Voltaire* eſt plus brillante: l'une plaît davantage au goût; l'autre à l'imagination. Dans l'un le travail, ſans ſe faire ſentir, a effacé juſqu'aux imperfections les plus légeres; dans l'autre, la facilité ſe fait appercevoir à la fois & dans les beautés & dans les fautes. Le premier a corrigé ſon ſtile, ſans en refroidir l'intérêt; l'autre y a laiſſé des taches, ſans en obſcurcir l'éclat. Ici les effets tiennent plus ſouvent à la phraſe poëtique; là ils appartiennent plus à un trait iſolé, à un Vers ſaillant. L'art de *Racine* conſiſte plus dans le rapprochement nouveau des expreſſions; celui de *Voltaire* dans

de nouveaux rapports d'idées. L'un ne ſe permet rien de ce qui peut nuire à la perfection; l'autre ne ſe refuſe rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. *Racine*, à l'exemple de *Despréaux*, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes les formes du Vers, toutes les manieres de le varier. *Voltaire* ſenſible, ſurtout à cet accord ſi néceſſaire entre le rithme & la penſée, ſemble regarder le reſte comme un art ſubordonné, qu'il rencontre plûtôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tiſſu de ſon ſtile; l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue eſt plus lié; dans l'autre il eſt plus rapide. Dans *Racine* il y a plus de juſteſſe; dans *Voltaire* plus de mouvemens. Le premier l'emporte pour la profondeur & la vérité; le ſecond pour la véhemence & l'énergie. Ici les

beautés sont plus séveres, plus irréprochables; là elles sont plus variées, plus séduisantes. On admire dans *Racine* cette perfection toûjours plus étonnante, à mesure qu'elle est plus examinée; on adore dans *Voltaire* cette magie qui donne de l'attrait même à ses défauts. L'un vous paroît toûjours plus grand par la reflexion, l'autre ne vous laisse pas le maître de refléchir. Il semble que l'un ait mis son amour-propre à défier la Critique, & l'autre à la désarmer. Enfin si l'on ose hazarder un résultat sur des objets livrés à jamais à la diversité des opinions, *Racine* lû par les connoisseurs, sera regardé comme le Poëte le plus parfait qui ait écrit; *Voltaire*, aux yeux des hommes rassemblés au Théatre, sera le génie le plus tragique, qui ait regné sur la Scène. „

Avouons cependant que quelqu'ingénieux que soit un semblable parallelle, il y a des espèces de contradictions. Comment laisse-t-on des fautes dans un ouvrage *sans en obscurcir l'éclat?*

„ L'art de *Racine* consiste plus dans „ le rapprochement nouveau des ex- „ pressions; celui de *Voltaire* dans de „ nouveaux rapports d'idées. „ Il est difficile de rapprocher de nouvelles expressions sans rapprocher aussi des idées. Il semble que Mr. *de la Harpe* ait voulu trop bien faire, & que pressé tout à la fois par son attachement pour Mr. de *Voltaire* & par la richesse de son sujet, il aye accumulé trop d'idées; si l'on pouvoit s'exprimer ainsi, nous dirons qu'il y a une monotonie de beautés qui lassent. Peu d'Ecrivains sans doute essuyeront un semblable reproche. Les *Eloges* de

Fenelon & de *Racine* ont moins couté à Mr. *de la Harpe*, & trouveront peut-être encore plus de partiſans que celui de *Voltaire*. Malgré l'opinion générale nous préférerions le parallelle de *Corneille* & de *Racine* à celui que nous avons déja cité.

„ Avec une ame élevée & une conception forte, *Corneille* donna à la Tragédie françoiſe l'énergie de ſes ſentimens & de ſes idées. Le ſublime de la penſée fût ſa qualité diſtinctive, l'abus du raiſonnement fût ſon défaut principal. Ainſi l'expreſſion de la grandeur, la nobleſſe des caractères, la préciſion du Dialogue, cette eſpèce de force qui conſiſte à ſuivre le jeu compliqué d'une multitude de reſſorts, comme dans *Héraclius* & *Rodogune*; cette autre force beaucoup plus heureuſe, qui amene des grands effets par des moyens

ſimples, comme dans *Cinna* & les *Horaces*, voilà le genre de mérite qu'il ſignala ſur le Théatre dont il fût le pere. *Racine*, né avec une imagination tendre & flexible, l'eſprit le plus juſte, le goût le plus délicat, nous offrit la peinture la plus vraie & la plus approfondie de nos paſſions. Il regna ſurtout par le charme d'un ſtile, dont un ſiècle entier n'a pas encore permis de découvrir toutes les beautés. Il renouvella dans l'Art des Vers cette perfection qui, avant lui, n'avoit été connue que de *Virgile;* & joignant la ſageſſe du plan à celle des détails, il eſt demeuré le modèle des Ecrivains. „

ELOGE de Voltaire par Paliſſot. Mr. *Paliſſot* eſt le premier qui ait jetté des fleurs ſur le tombeau de Mr de *Voltaire*. Son Eloge eſt plus hiſtorique que tous les autres, & à

quelques phrafes près on peut adopter le fentiment du Panégyrifte. „Mr. „ de *Voltaire* n'étoit étranger ni aux „ fpéculations du Commerce ni à „ celle de la Finance. „ C'eft à dire que la fortune a veillé pour lui, & favorifé fa confiance, mais il n'avoit pas même les premiers principes de ces deux parties effentielles de la Science économique. „ On voit „ qu'il a trop facrifié à l'effet, qu'il „ s'eft livré dans fes plans à un mer- „ veilleux trop recherché, trop ro- „ manefque & qu'il n'a point été af- „ fez févere fur le choix des moyens „ dramatiques. „ On pourroit peut-être trouver dans les Tragédies de Mr. de *Voltaire* de quoi juftifier ces reproches; mais ils font trop généralifés. Parceque *Racine* a mis dans la bouche de *Pyrrhus:*

Brulé de plus de feux que je n'en allumai

Seroit-on fondé à dire que ſon ſtile eſt hériſſé de pointes. Une ou deux fautes ne ſuffiſent pas, pour appuyer ſur une déciſion qui fixe le mérite d'un Poëte. Nous croyons ſurtout qu'il ne falloit pas ajouter: „ On voit, en un mot, qu'il ne doit „ cette apparence de ſupériorité qu'à „ des fautes contre l'Art même. „ Il la doit à l'utilité morale qu'il a imprimée à la Tragédie & à ſes grands développemens, dont *Corneille* & *Racine* ne lui ont certainement pas fourni le modele.

Une obſervation de Mr. *Paliſſot*, digne d'être citée, porte ſur l'exactitude hiſtorique de ſon héros. On ne répondra pas mieux, & il eſt inutile de répondre autre choſe à ceux qui affectent de donner aux Hiſtoires de Mr. de *Voltaire* les Eloges qu'on reſerve pour les excellens Romans.

„ L'en-

„ L'envie, qui ſe plaît à prodiguer les accuſations vagues qu'elle ſait bien qu'on n'éclaircira jamais, & dont la diſcuſſion même eſt preſque toûjours impoſſible, n'a pas manqué de reprocher à Mr. de *Voltaire* d'avoir eu trop peu de reſpect pour la vérité; d'avoir altéré les faits, au gré de ſon imagination, & pour le ſeul plaiſir de les dénaturer; d'être enfin un Romancier agréable plûtôt qu'un Hiſtorien véridique. Cela étoit ſi facile à dire, & ſi difficile à prouver, qu'en effet l'envie ne pouvoit gueres choiſir d'imputation qui fût plus dans ſon caractère, mais à laquelle, en même tems, il fût plus aiſé de la réconnoître. Nous avons entendu répéter cent fois ces objections paraſites, ſoit à des Soupers, où l'on ſait bien qu'une diſſertation ne ſera point admiſe, ſoit dans quelques-unes de

ces converſations frivoles, où le paſſage continuel & rapide d'une matiere à l'autre, ne permet d'en approfondir aucune; & nous n'avons jamais daigné répondre à ces Détracteurs de Mr. de *Voltaire*, qui choiſiſſoient ſi adroitement leur champ de bataille. Mais nous avons peſé, dans le ſilence, ces accuſations ſi fréquemment renouvellées, ou par d'agréables Ignorans, qui n'ont pas la plus légere idée des choſes dont ils parlent, ou par ces Manœuvres de la Critique, éternels échos des ſottiſes qui ont été dites avant eux. Nous avons trouvé, ſans doute dans Mr. de *Voltaire*, comme nos Hiſtoriens les plus accrédités, des erreurs qu'il faut bien ſe garder de confondre avec les menſonges, mais en bien plus petit nombre qu'on ne le croit communément; & nous oſons

dire qu'en ce qui regarde particulierement la France, il en eſt beaucoup moins que dans le Préſident *Hénault*. Il y a plus d'erreurs dans le petit livre de *Nonotte*, intitulé *les Erreurs de Voltaire*, que dans les huit Volumes in 4to. uniquement conſacrés à l'Hiſtoire dans la Collection de ce grand homme: c'eſt, peut-être ce que nous prouverons ailleurs. On a ſuppoſé volontiers que dans la longue époque des guerres de l'Empire & du Sacerdoce, Mr. de *Voltaire* s'étoit fait un plaiſir malin d'exagérer les ſcandales de l'Egliſe. Qu'on le compare avec *Fleury* qui n'eſt point ſuſpect, avec *Baronius* (*),

(*) Cette époque d'ignorance & de crimes étoit, ſelon *Baronius*, *un ſiècle de fer & de plomb*. Il ne craint pas d'appeller ces ſcandales *les naufrages de l'Egliſe Romaine*.

Hiſtorien dévoué aux maximes ultramontaines, & on le trouvera modéré. Nous avons même peu d'Ecrivains qui aient parlé du Clergé de France avec plus de décence & de circonſpection. Mais nous voulons bien n'en être pas crus ſur nôtre parole; & nous oppoſerons ſeulement aux Détracteurs de Mr. de *Voltaire*, en matiere d'Hiſtoire, une autorité qui forcera du moins les ames impartiales à ſuſpendre leur jugement. On connoît le ſavant Tableau des progrès de la Société en Europe, depuis la deſtruction de l'Empire Romain juſqu'au commencement du ſeizième ſiècle, qui ſert d'introduction à l'*Hiſtoire de Charles-Quint*, par le célèbre *Robertſon*. Voici le témoignage que cet étranger rend à Mr. de *Voltaire*.

„ Dans toutes mes discussions sur
„ les progrès du Gouvernement, des
„ Mœurs, de la Littérature & du
„ Commerce pendant les siècles du
„ moyen âge, ainsi que dans l'esquis-
„ se que j'ai tracée de la Constitu-
„ tion politique des divers Etats de
„ l'Europe, au commencement du
„ seizième siècle, je n'ai pas cité une
„ seule fois Mr. de *Voltaire*, qui,
„ dans son *Essai sur l'Histoire généra-*
„ *le* a traité le même sujet, & exa-
„ miné le même période de l'Histoi-
„ re. Ce n'est pas que j'aie négligé
„ les ouvrages de cet homme extra-
„ ordinaire, dont le génie, aussi har-
„ di qu'universel, s'est essayé dans
„ presque tous les genres de compo-
„ sitions littéraires. Il a excellé dans
„ la plûpart; il est agréable & in-
„ structif dans tous; *on regrette seule-*
„ *ment qu'il n'ait pas respecté davanta-*

„ *ge la Religion.* (*) Mais comme il „ imite rarement l'exemple des Hi- „ ſtoriens modernes, qui citent les „ ſources d'où ils ont tiré les faits „ qu'ils rapportent, je n'ai pû m'ap- „ puyer de ſon autorité pour confir- „ mer aucun point obſcur ou douteux. „ Je l'ai cependant ſuivi comme un „ guide dans mes recherches; & il „ m'a indiqué, non-ſeulement les faits „ ſur leſquels il étoit important de „ s'arrêter, mais encore les conſé- „ quences qu'il falloit en tirer. S'il „ avoit, en même tems, cité les li- „ vres originaux, où les détails peu-

(*) Cette phraſe, que nous nous ſommes bien gardé de ſupprimer, prouve, à la fois l'impartialité de Mr. *Robertſon* & la nôtre: mais il faut obſerver que Mr. *Robertſon*, Hiſtoriographe du Roi d'Angleterre par l'Ecoſſe, eſt, en même tems, Docteur en Théologie, & Principal de l'Univerſité d'*Edimbourg*.

„ vent ſe trouver, il m'auroit épar-
„ gné une grande partie de mon tra-
„ vail; & pluſieurs de ſes Lecteurs,
„ qui ne le regardent que comme un
„ Ecrivain agréable & intéreſſant,
„ verroient encore en lui *un Hiſto-*
„ *rien ſavant & profond.* „

Que les Lecteurs peſent ce témoignage d'un homme inſtruit, cette juſtice rendue à Mr. de *Voltaire* par un Anglois, très-profond lui-même dans l'Hiſtoire, & qu'ils jugent du mépris que méritent d'ignorans *Zoïles*, qui ne ceſſent de le calomnier dans ſa Patrie. „

ELOGE de Monſieur la Dixmerie

Cet Eloge eſt ſemé de traits ingénieux. Après avoir nommé *Corneille*, *Racine*, *Crébillon*, il dit: „ Le foible
„ *Campiſtron* plus fécond que lui, ſans
„ doute uniquement parcequ'il étoit
„ plus foible ſembloit s'être ſeul em-
„ paré de la Scène françoiſe; on l'en-

„ courageoit cependant, comme au„ trefois l'audacieux *Varon*, vaincu „ à *Cannes*, & rentrant dans *Rome* „ avec les triſtes débris de ſon ar„ mée fût remercié par les Romains „ de n'avoir pas déſeſpéré du ſalut de „ la République. „

Dans un autre endroit, en parlant de ſon ſéjour en Pruſſe:

„ Le Roi cherchoit à ſe cacher aux yeux du Philoſophe. Il ne ſe montroit que ſon Emule; & à ce titre ſeul il paroiſſoit encore aſſez grand pour faire oublier qu'il étoit Monarque. C'étoit un noble commerce de lumieres, que jamais le Poëte François ne fit dégénérer en ſtérile trafic de louanges. Pourquoi cette union ſi rare va-t-elle être interrompue quelque tems? Pourquoi l'Envie, qu'on nous peint quelquefois aveugle, mais qui ne l'eſt pas, puiſque nul moyen

de nuire ne lui échappe; qui ne ſuit point les talens, mais qui les pourſuit; pourquoi, dis-je, ce monſtre eſt-il parvenu à tromper un grand Roi, à priver ſa Cour de l'homme célèbre qu'il y avoit appellé de ſi loin, & depuis ſi longtems? Ce ne fût qu'un nuage; il ſe diſſipa. Mais déja *Voltaire* habite la retraite où il va trouver le repos, ſe retrouver lui-même; &, ce qui eſt encore plus précieux pour lui, l'occaſion de faire connoître ſon ame après avoir déja tant de fois déployé les reſſources de ſon génie.

C'eſt trop ſouvent une reſſource de l'Envie que de diſputer les vertus morales à l'homme dont elle eſt forcée d'admirer les talens. Rentrez dans le néant, détracteurs odieux, vous qui, n'ayant jamais fait nulle eſpèce de bien, rougiriés de recon-

noître celui qu'un autre a fait; vous, plus coupables encore, vous qui pourſuivis par la vérité qui vous preſſe, n'oſant nier le bienfait, oſés vouloir empoiſonner les motifs de la bienfaiſance; rougiſſés de l'impuiſſance de vos efforts, & ſurtout rougiſſés de vous-mêmes. L'inſtant où vous ſerés confondus s'approche. Un monument s'éleve; monument bien préférable à ceux qui furent élevés dans l'ancienne Grèce décerna même aux Arts; à ceux que l'ancienne Rome érigeoit à ſes propres triomphes; diſons mieux à ſes dévaſtations.

O *Platon!* romaneſque *Platon!* tu créas à bien peu de frais cette République, dont tu nous entretiens ſi longuement, & dont le moindre défaut eſt de n'avoir point exiſté! Contemple, ſi tu le peux, une création auſſi réelle, que la tienne fût chimé-

rique. *Voltaire* arrive dans un désert; triste solitude, jadis peuplée, mais dévastée depuis par cette fatale révolution que le zéle & la politique, devenus à la fin plus éclairés, s'empressent de désavouer aujourd'hui. Là, des Champs, que l'industrie humaine sut fertiliser autrefois, sont maintenant couverts de ronces, ou ensevelis sous des eaux croupissantes. Là, quelques malheureux, sans cesse aux prises avec la nécessité, ont perdu & le courage, & jusqu'aux moyens de la combattre par le travail. Leur extrême pauvreté ne leur fait envisager dans l'avenir qu'une misere encore plus extrême; comme on voit la contagion. *Voltaire* paroît, & tout change. Le pauvre est soulagé, l'agriculture se ranime, l'industrie accourt, une ville est construite pour la recevoir; & c'est une

ſeule main qui fait éclore toutes ces métamorphoſes. La Fable nous repréſente *Amphion*, bâtiſſant au ſon de ſa lyre la ville de *Thèbes*; les pierres, animées par ſes divins accords, ſe plaçant & s'arrangeant d'elles-mêmes. Ah! ſi jamais l'harmonie eut tant de pouvoir, c'étoit à nôtre *Amphion* moderne qu'il appartenoit d'opérer ce miracle. Mais quoi? nous n'aurions à citer qu'un prodige; & nous avons à célébrer quelque choſe de plus; un Bienfait.

Arrêtons-nous encore un inſtant ſur cette époque ſi honorable pour les Lettres. On ſe flatteroit en vain que de tels exemples puſſent décorer ſouvent leur hiſtoire: non que la nature ait refuſé les vertus à ceux qu'elle gratifia des talens. Une grande ame eſt preſque toûjours la compagne d'un grand Génie; mais *Ho-*

mère qui n'eut point d'asyle ne pouvoit en offrir à personne. *Sénèque* acquit des trésors en écrivant contre les richesses. Peut-être, si le Tyran des Romains lui en eût laissé le loisir, peut-être auroit-il fini par employer ces trésors d'une maniere digne d'un Philosophe. Quoiqu'il en soit, il est beau d'avoir fait le bien que *Sénèque* ne fit pas. Cette noble distinction étoit reservée à *Voltaire*. Figurez-vous, MM, le Chantre de *Henri*, l'Auteur de *Zaïre*, devenu tout-à-coup l'Emule de *Triptolême*, donner au Cultivateur de sages leçons, & ce qui est encore plus essentiel, encore plus rare, d'utiles secours; aborder, l'or à la main, l'Artiste qui ne se présente qu'avec des talens, l'ouvrier qui n'apporte avec lui que son industrie. Venés, leur disoit ce Grand-Homme, un asyle assuré vous at-

tend. Travaillés & vivés en paix. Rién ne vous manquera, si vous avés assez de courage & de vertu pour ne point vous manquer à vous-mêmes. Ainsi se forma cette nouvelle Colonie sous les auspices d'une bienfaisance éclairée: ainsi *Voltaire*, après avoir tant récommandé cette vertu aux hommes dans ses ouvrages, leur en donnoit un sublime exemple par sa conduite.

ELOGE lû à l'Academie de Berlin

Il eut un Panégyriste impartial, accoutumé à juger les hommes, occupé dans ce moment de la destinée de plusieurs Etats, & qui, au milieu du tumulte des camps traça le portrait d'un être qu'il avoit profondément observé. On y trouve cette connoissance détaillée du cœur humain, & ces nuances qui frappent dans les tableaux des grands Maî-

tres. Les hommes de Génie ont de ces traits qui les trahiſſent. C'eſt une fineſſe de perception, une juſteſſe de tact, une vérité dans les calculs qui forment un enſemble parfait. Ce qui chez les autres eſt toûjours un pénible effort eſt pour eux une ſuite de l'habitude de penſer en grand. Ce qu'ils retrouvent dans eux mêmes, leur ſert à développer le Génie des autres, & il y a une correſpondance entre les ames extraordinaires, que ne ſaiſit point le vulgaire des bons eſprits.

C'eſt un peintre qui devant compoſer un tableau, a ſçu y faire entrer tous les objets ſans confuſion, de maniere que l'enſemble frappe & que les détails non ſeulement ſupportent l'examen, mais même aident à bien ſaiſir & à bien développer l'enſemble. ELOGE par Monſieur Ducis.

On voit dans ce Difcours que Monfieur *Ducis* méditoit depuis longtems, & que preſſé du beſoin d'écrire, les belles idées ſe ſoient preſſées & préſentées en foule à ſon eſprit. Reſiſtant cependant à cette abondance, il y a mis autant d'ordre qu'il en falloit pour que leur éclat ne fatiguat pas la vue. Le Génie a ſes repos. L'imagination met une certaine adreſſe à ſuſpendre le feu de ſes éclairs, pour jetter tout à coup un plus grand éclat. La maniere de Mr. *Ducis* n'eſt pas de baiſſer, mais de varier, & ſa façon de délaſſer l'eſprit de ſes Lecteurs & de les promener d'images en images, mais non de leur donner le tems de reſpirer.



TABLE
DES
MATIERES
DU
TOME II.